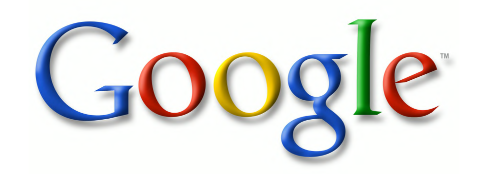
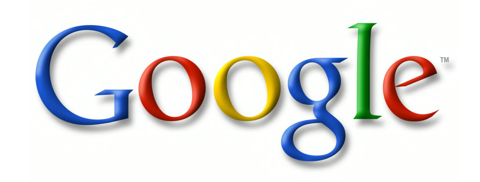



Google

LETTRE II.

A M. LE PRINCE DE VENDOME. (a)

1717.

De Sully, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon ange et son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un, gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit;
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime et qu'il versifie.

(a) C'est le frère du duc de *Vendôme*. Il était grand-prieur de France. L'abbé *Courtin* était un de ses amis, fils d'un conseiller d'Etat, et homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici.

OEUVRES
COMPLETES
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME DIX-SEPTIEME.

A BASLE,

Chez J. J. THOURNEISEN, Imprimeur-Libraire.

1791.

LETTRES

EN VERS

ET EN PROSE.

LETTRES EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE PREMIERE.

A M. L'ABBÉ DE BUSSI, DEPUIS EVEQUE DE LUÇON.

1716.

NON, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchans qu'on le publie ;
Et nous ne sommes, *quoi qu'on die*,
Que de simples voluptueux,
Content de couler notre vie
Au sein des Grâces et des Jeux.
Et si dans quelque douce orgie
Votre prose et ma poésie,
Contre les discours ennuyeux
Ont fait quelque plaisanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas digne des Dieux
Jette une pointe d'ambrosie.

Il me semble que je suis bien hardi de me mettre ainsi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracasseries des femmes et celles des poëtes. Ces deux espèces sont assez dangereuses. Je pourrai bien, comme vous, passer loin d'elles mon hiver ; du moins je resterai à Sully après le départ du maître de ce beau séjour.

Je ſuis ſenſiblement touché des marques que vous me donnez de votre ſouvenir; je le ſerai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Egliſe et de l'Amour;
Auſſitôt que Flore à ſon tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé ſa cour.
Eſt-il pour vous d'autre patrie?
Et ſerait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour;
Si l'on pouvait de ce ſéjour
Exiler la *tracaſſerie?*
Evitons ce monſtre odieux,
Monſtre femelle dont les yeux
Portent un poiſon gracieux;
Et que le ciel en ſa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au ſein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Diſtille de ſa bouche impure?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur?
Le courroux étourdit ſa guide,
L'embarras, le ſoupçon timide,
En chancelant ſuivent ſes pas.
De faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la careſſe dans ſes bras.

Que l'amour, fecouant fes ailes,
De ces commerces infidelles
Puiffe s'envoler à jamais;
Qu'il ceffe de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles!
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles!

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel efprit baptife
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conftance, de fottife.
Heureux qui voit couler fes jours
Dans la molleffe et l'incurie,
Sans intrigues, fans faux détours,
Près de l'objet de fes amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule!
Ils ont tous les plaifirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverfe,
Partagent la chère moitié;
Et dans une paifible ivreffe,
Ce couple avec délicateffe
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les tranfports de la tendreffe.

Voilà, Monfieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentilleffe dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où eft ce réduit dont je

Le plus léger des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces frippons qui des Dieux
Chantâient autrefois le service:
Ou la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux;
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère;
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon:
Ah! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle.

Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.

Chapelle vint. A ſon approche,
Je ſentis un tranſport ſoudain;
Car il avait ſa lyre en main,
Et ſon Gaſſendi (*b*) dans ſa poche;
Il s'appuyait ſur Bachaumont,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et ſi la poſte ne me preſſait, je vous le rimerais; ce *Bachaumont* n'eſt pas trop content de *Chapelle*. Il ſe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'eſt à tort que le nom de ſon compagnon a étouffé le ſien; car c'eſt moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choſes du voyage, et entre autres: *Sous ce berceau qu'amour exprès....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juſtice à ces deux meſſieurs; il ſuffit de vous dire que je m'adreſſai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours ſur ſa lyre
Ces vers aiſés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?

(*b*) *Gaſſendi* avait élevé la jeuneſſe de *Chapelle*, qui devint grand partiſan du ſyſtême de philoſophie de ſon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le ſyſtême aux convives; et lorſqu'ils étaient ſortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

Notre premier dessein était d'envoyer à votre altesse un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié prose, comme en usaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*, les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais presque ajouté *Voiture*, si je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne sais pourquoi, n'être pas assez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il est paresseux,
Se réservait la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain censeur rigoureux
Dont le nom doit ici se taire.

Comme il y a des choses assez hardies à dire par le temps qui court, le plus sage de nous deux, qui n'est pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en saurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du mystère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut se taire,
Baisse les yeux et marche de côté.
Il favorise, et certes c'est dommage,
Force fripons; mais il conduit le sage.
Il est au bal, à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'amour.

Malheureusement ce Dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque

de.... et madame de... sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces,
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence ;
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'imagination serait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la volupté
Entre les bras de la folie.

Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naifs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace

En eût fait l'ame d'un repas,
Lorfqu'à table il tenait fa place,
Avec Augufte et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire ; mais

Il faut être infpiré pour de pareils écrits ;
Nous ne fommes point beaux efprits :
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce fucceffeur de Clément,
Qui dans votre temple réfide. (*b*)
Sachez donc que l'oifiveté
Fait ici notre grand affaire. (1)
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire ;
C'eft le vôtre, et vous m'avoûrez
Qu'après tant de jours confacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorfque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eft bien doux de ne rien faire.

VARIANTE.

(1) Fait ici notre unique affaire :
Nous buvons à votre fanté ;
Dans ce beau féjour enchanté,
Nous fefons excellente chère,
Et voilà tout : en vérité,
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

(*b*) L'abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

LETTRE III.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, le 15 juillet 1717.

A vous, l'Anacréon du Temple ;
A vous le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers et par votre exemple ;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne ;
Rend des sons aussi gracieux ;
Quand vous chantez la tocane,
Assis à la table des Dieux.

Je vous écris, Monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que *Chapelle* a demeuré, c'est-à-dire, s'est enivré deux ans de suite. (1) Je voudrais bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son talent poëtique ; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis

(1) *Chapelle*, était un homme d'un génie facile et libertin ; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de son temps ; ce vice fit beaucoup de tort à sa santé, et enfin à son esprit.

Le plus léger des beaux efprits,
Un beau foir j'évoquai fon ombre.
Aux déités des fombres lieux
Je ne fis point de facrifice,
Comme ces frippons qui des Dieux
Chantaient autrefois le fervice:
Ou la forcière Pythoniffe,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dreffer les cheveux
A ce fot prince des Hébreux;
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le fpectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère;
C'eft bien affez d'une chanfon,
Et c'eft tout ce que je puis faire.
Je lui dis fur mon violon:
Ah! de grâce, monfieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, fur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils jouffiu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Defcendez, aimable Chapelle.

Cette familière oraifon
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.

Chapelle vint. A fon approche,
Je fentis un tranfport foudain;
Car il avait fa lyre en main,
Et fon Gaffendi (*b*) dans fa poche;
Il s'appuyait fur Bachaumont,
Qui lui fervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et fi la pofte ne me preffait, je vous le rimerais; ce *Bachaumont* n'eft pas trop content de *Chapelle.* Il fe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'eft à tort que le nom de fon compagnon a étouffé le fien; car c'eft moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies chofes du voyage, et entre autres: *Sous ce berceau qu'amour exprès....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juftice à ces deux meffieurs; il fuffit de vous dire que je m'adreffai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours fur fa lyre
Ces vers aifés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?

(*b*) *Gaffendi* avait élevé la jeuneffe de *Chapelle*, qui devint grand partifan du fyftême de philofophie de fon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le fyftême aux convives; et lorfqu'ils étaient fortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin ;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître :
Il faut que Chaulieu soit le tien.

LETTRE IV.

A M. LE DUC DE BRANCAS,

En lui envoyant une épître pour M. le Régent. (1)

Sully, 1717.

MONSIEUR LE DUC,

Je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infames, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le régent ; si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans cet ouvrage les

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.

flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre fans hardieffe. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le fuis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je penfe; et fi la poéfie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de foutenir les beaux arts, que vous êtes prefque le feul qui puiffe le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque fuccès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me fervirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leurs patrons à Mécène.

Ainfi que toi régiffant des provinces,
Comblé d'honneurs et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du Dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oifiveté.
Si quelquefois réveillant fa molleffe,
Sa main légère entre Horace et Maron
Daignait toucher la lyre d'Apollon
Comme la Fare il chantait la pareffe.
Pour toi, mêlant le devoir au plaifir,
Dans les travaux tu te fais un loifir;
Tu fais charmer au confeil comme à table.
Mécène à toi n'eft pas à comparer,
Et je te crois, j'ofe ici l'affurer,
Moins pareffeux, et non pas moins aimable.

Je ſuis ſenſiblement touché des marques que vous me donnez de votre ſouvenir; je le ſerai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Egliſe et de l'Amour;
Auſſitôt que Flore à ſon tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé ſa cour.
Eſt-il pour vous d'autre patrie?
Et ſerait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce ſéjour
Exiler la *tracaſſerie?*
Evitons ce monſtre odieux,
Monſtre femelle dont les yeux
Portent un poiſon gracieux;
Et que le ciel en ſa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au ſein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Diſtille de ſa bouche impure?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur?
Le courroux étourdit la guide,
L'embarras, le ſoupçon timide,
En chancelant ſuivent ſes pas.
De faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la careſſe dans ſes bras.

Que l'amour, secouant ses ailes,
De ces commerces infidelles
Puisse s'envoler à jamais;
Qu'il cesse de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles!
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles!

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel esprit baptise
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la constance, de sottise.
Heureux qui voit couler ses jours
Dans la mollesse et l'incurie,
Sans intrigues, sans faux détours,
Près de l'objet de ses amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule!
Ils ont tous les plaisirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverse,
Partagent la chère moitié;
Et dans une paisible ivresse,
Ce couple avec délicatesse
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les transports de la tendresse.

Voilà, Monsieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentillesse dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où est ce réduit dont je

vous parle? M. l'abbé *Courtin* dit que c'eſt chez madame de *Charoſt*. En quelque endroit que ce ſoit, n'importe, pourvu que j'aye l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre préſence,
Galant prieur de Trigolet,
Très-aimable et très-frivolet:
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance.
Les Grâces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit collet;
Et moi leur ſerviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence
En feſant des pas de ballet.

En attendant je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé *Courtin*, qui me laiſſe le ſoin de faire en vers les honneurs de ſon teint fleuri et de ſa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délaſſer dans votre royaume, une lettre à M. le grand-prieur, et la réponſe de l'*Anacréon du Temple* (*). Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de proſe de votre main. Puiſque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me ſouffriez quelquefois près de vous à Paris.

(*) L'abbé de *Chaulieu*.

plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de *la Vrillière*.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'*Ussé*, après avoir passé quelque temps à Preuilli chez M. le baron de *Breteuil*; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivîtes à *Roi*, et que vous ne m'écrivites point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Ussé; si non je crois que malgré les ordres du Régent j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, &c.

LETTRE VII.

A M. ***

1717.

JOUISSEZ, Monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce

Notre premier deſſein était d'envoyer à votre alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*, les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais preſque ajouté *Voiture*, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il eſt pareſſeux,
Se réſervait la proſe à faire,
Abandonnant à ſon confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain cenſeur rigoureux
Dont le nom doit ici ſe taire.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire par le temps qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux et marche de côté.
Il favoriſe, et certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque

Il n'a point encore approché de Sully ;
Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poëte Roi ;
C'eſt là ſa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'eſt pas là où ſe trouve ce gros dieu dont je vous parle.

J'entends dire que tout Paris
Eſt enchanté des attraits de la nouveauté ;
Que ſon goût délicat préfère
L'enjoûment agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin
Au peſant et fade Molière.

LETTRE VIII.

A M. DE LA FAYE.

1718.

La faye, ami de tout le monde,
Qui ſavez le ſecret charmant
De réjouir également
Le philoſophe, l'ignorant
Le galant à perruque blonde ;
Vous qui rimez comme Ferrand
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flammes
Sur votre luth tendre et galant ;
Et qui même aſſez hardiment
Oſâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe
Par le café de la Laurent.

Notre premier deſſein était d'envoyer à votre alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*, les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais preſque ajouté *Voiture*, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il eſt pareſſeux,
Se réſervait la proſe à faire,
Abandonnant à ſon confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain cenſeur rigoureux
Dont le nom doit ici ſe taire.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire par le temps qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux et marche de côté.
Il favoriſe, et certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque

de.... et madame de... sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces,
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'imagination serait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la volupté
Entre les bras de la folie.

Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naifs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace

En eût fait l'ame d'un repas,
Lorfqu'à table il tenait fa place,
Avec Augufte et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire ; mais

Il faut être infpiré pour de pareils écrits ;
Nous ne fommes point beaux efprits :
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce fucceffeur de Clément,
Qui dans votre temple réfide. (b)
Sachez donc que l'oifiveté
Fait ici notre grand affaire. (1)
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire ;
C'eft le vôtre, et vous m'avoûrez
Qu'après tant de jours confacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorfque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eft bien doux de ne rien faire.

VARIANTE.

(1) Fait ici notre unique affaire :
Nous buvons à votre fanté ;
Dans ce beau féjour enchanté,
Nous fefons excellente chère,
Et voilà tout : en vérité,
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

(b) L'abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

Non cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits :
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie ;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

LETTRE IX.

A M. DE GENONVILLE.

1718.

Ami que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare :
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'esprit et l'enjoûment, sans vice et sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde ;
Votre épître a charmé le pasteur de Sully ;
Il se connaît au bon, et partant il vous aime ;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne tandis que *Plutus* tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris ? Je n'entends parler que de millions ; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage

Le plus léger des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces frippons qui des Dieux
Chantaient autrefois le service:
Ou la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux;
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère;
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon:
Ah! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle.

Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.

Chapelle vint. A fon approche,
Je fentis un tranfport foudain;
Car il avait fa lyre en main,
Et fon Gaffendi (*b*) dans fa poche;
Il s'appuyait fur Bachaumont,
Qui lui fervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et fi la pofte ne me preffait, je vous le rimerais; ce *Bachaumont* n'eft pas trop content de *Chapelle.* Il fe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'eft à tort que le nom de fon compagnon a étouffé le fien; car c'eft moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies chofes du voyage, et entre autres: *Sous ce berceau qu'amour exprès....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juftice à ces deux meffieurs; il fuffit de vous dire que je m'adreffai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours fur fa lyre
Ces vers aifés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?

(*b*) *Gaffendi* avait élevé la jeuneffe de *Chapelle*, qui devint grand partifan du fyftême de philofophie de fon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le fyftême aux convives; et lorfqu'ils étaient fortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin ;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître :
Il faut que Chaulieu soit le tien.

LETTRE IV.

A M. LE DUC DE BRANCAS,

En lui envoyant une épître pour M. le Régent. (1)

Sully, 1717.

MONSIEUR LE DUC,

Je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infames, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le régent ; si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans cet ouvrage les

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.

flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le suis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je pense; et si la poésie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de soutenir les beaux arts, que vous êtes presque le seul qui puisse le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque succès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me servirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leurs patrons à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces,
Comblé d'honneurs et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du Dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oisiveté.
Si quelquefois réveillant sa mollesse,
Sa main légère entre Horace et Maron
Daignait toucher la lyre d'Apollon
Comme la Fare il chantait la paresse.
Pour toi, mêlant le devoir au plaisir,
Dans les travaux tu te fais un loisir;
Tu sais charmer au conseil comme à table.
Mécène à toi n'est pas à comparer,
Et je te crois, j'ose ici l'assurer,
Moins paresseux, et non pas moins aimable.

Heureux, monſieur le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien. Pour moi, la ſeule grâce que je vous demande, eſt celle de vous voir.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully, le 20 juillet 1717.

MONSIEUR,

JE ne ſais ſi vous vous ſouviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'eſt point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous propoſer de vous donner du mouvement ; ce n'eſt point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela eſt trop difficile ; mais de me dire votre ſentiment ſur l'épître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne ; et ſi vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que ſi vous me feſiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à préſent autour d'un alembic, et ſerez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers ; mais, je vous ſupplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poéſie.

Souvenez-vous des airs charmans
Que vous chantiez ſur le Parnaſſe,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelſe et d'Horace.

Juſques

Jusques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hypocrène,
Et je vous placerai sans peine
Entre Homberg et Despréaux.

Jetez donc, Monsieur, un œil critique sur mon ouvrage; et si vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au Régent; et j'attends que vous me garderez le secret. Sur-tout ne dites point à M. le duc de *Sully* que je vous aye écrit; enfin que tout ceci soit, je vous supplie, entre vous et moi.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sully, 1717.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de long-temps:
Les Chapelles, les Manicamps:
Ces voluptueux et ces sages
Qui rimans, chassans, disputans
Sur ces bords heureux de la Loire,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.

Il serait délicieux pour moi de rester à Sully, s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de *Sully*

est le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des polissons ou des amans qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas mal-aisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon,
Pour aller à Sully sur Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des *nuits blanches*, comme à Sceaux. Madame de *la Vrillière*, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de *Listenai*, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instrumens, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette; on assure qu'ils sont de l'abbé *Courtin*. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils sont. ( )

Après tous les plaisirs que j'ai à Sully, je n'ai

(*) Voyez les Poésies mêlées, volume de *Contes*.

plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de *la Vrillière*.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'*Ussé*, après avoir passé quelque temps à Preuilli chez M. le baron de *Breteuil*; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivîtes à *Roi*, et que vous ne m'écrivites point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Ussé; si non je crois que malgré les ordres du Régent j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, &c.

LETTRE VII.

A M. ***

1717.

JOUISSEZ, Monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce

eſt le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château eſt dans la plus belle ſituation du monde ; il y a un bois magnifique dont tous les arbres ſont découpés par des poliſſons ou des amans qui ſe ſont amuſés à écrire leurs noms ſur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'eſt pas mal-aiſé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully ſur Loire.

Il eſt bien juſte qu'on m'ait donné un exil agréable, puiſque j'étais abſolument innocent des indignes chanſons qu'on m'imputait. Vous feriez peut-être bien étonnée ſi je vous diſais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des *nuits blanches*, comme à Sceaux. Madame de *la Vrillière*, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de *Liſtenai*, fut bien ſurpriſe d'être dans une grande ſalle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation ſervie au ſon des inſtrumens, et ſuivie d'un bal où parurent plus de cent maſques habillés de guenillons ſuperbes. Les deux ſœurs trouvèrent des vers ſur leur aſſiette ; on aſſure qu'ils ſont de l'abbé *Courtin*. Je vous les envoie ; vous verrez de qui ils ſont. ( )

Après tous les plaiſirs que j'ai à Sully, je n'ai

(*) Voyez les Poéſies mêlées, volume de *Contes*.

Sur ce terrible phénomène ?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes ?
Jàdis quand vous étiez paſteur
On vous eût vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poéſie ;
Car ſachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie. (1)

(1) C'eſt dans la réponſe de *Fontenelle* à ces vers que ſe trouve ce vers heureux :

Il faut des hochets pour tout âge.

aimable, grands chaſſeurs pour la plupart, et qui paſſent ici les beaux jours à aſſaſſiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A reſter au ſacré vallon;
Je ſuis fort bien près d'Apollon;
Mais aſſez mal avec Diane.

Je chaſſe peu, je verſifie beaucoup; je rime tout ce que le haſard offre à mon imagination,

Et par mon démon lutiné
On me voit ſouvent d'un coup d'aile
Paſſer des fureurs de Lainé
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois,
De Sully, ce ſéjour tranquille,
Je ſuis plus heureux mille fois
Que le grand prince qui m'exile
Ne l'eſt près du trône des rois.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laiſſer ici aſſez de temps pour y pouvoir devenir malheureux; je connais ma portée, je ne ſuis pas fait pour habiter long temps le même lieu.

L'exil aſſez ſouvent nous donne
Le repos, le loiſir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les Dieux;
Et qui n'eſt connu de perſonne
Dans le ſéjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Le bien pur et parfait où je n'oſais prétendre,
Eſt par fois, entre nous, ſi ſemblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Puissent messieurs du congrès,
En buvant dans cet asile,
De l'Europe assurer la paix !
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais !
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe par fois
Et marmotter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois ;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence ;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions :
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monseigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, et qui de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

LETTRE XII.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

28 décembre 1723.

DEJA de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups ;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'espoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'esprit, ornés par la nature,

Je voudrais bien aller auſſi au Parnaſſe, moi qui vous parle ; j'aime les vers à la fureur ; mais j'ai un petit malheur, c'eſt que j'en fais de déteſtables ; et j'ai le plaiſir de jeter tous les ſoirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Par fois je lis une belle ſtrophe de votre ami M. de *la Motte*, et puis je me dis tout bas : *Petit miſérable, quand feras-tu quelque choſe d'auſſi bien ?* Le moment d'après c'eſt une ſtrophe peu harmonieuſe et un peu obſcure, et je me dis : *Garde-toi d'en faire autant.* Je tombe ſur un pſaume ou ſur une épigramme ordurière de *Rouſſeau*, cela éveille mon odorat ; je veux lire ſes autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains : je vois des comédies à la glace, des opéra fort au-deſſous de ceux de l'abbé *Pic*, une épître au comte d'*Ayen* qui eſt à faire vomir ; un petit voyage de Rouen fort inſipide ; une ode à M. *Duché* fort au-deſſous de tout cela ; mais ce qui me révolte et qui m'indigne, c'eſt le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu ſon épître à *Marot*, où il y a de très beaux morceaux ; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poëte Il n'eſt pas inſpiré, il eſt poſſédé ; il reproche à l'un ſa priſon, à l'autre ſa vieilleſſe ; il appelle celui-ci athée, celui-là marouffle. Où donc eſt le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures ſi groſſières ? Ce n'était pas ainſi qu'en uſait M. *Deſpréaux* quand il ſe jouait aux dépens des mauvais

auteurs : auſſi ſon ſtyle était doux et coulant ; mais celui de *Rouſſeau* me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de M. de *Crébillon*, il diſe *qu'il vient de ſa griffe Apollon-moleſter*.

Quels vers que ceux-ci :

» Ce rimeur ſi ſucré
» Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
» Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte.

De plus toute cette épître roule ſur un raiſonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, et que tout ſot eſt fripon ; mais ne ſerait-il pas la preuve évidente du contraire, ſi pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul talent de la verſification ? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. *Rouſſeau* ne paſſe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit ſi mal en proſe que ſon *factum* eſt une des pièces qui ont ſervir à le faire condamner. Au contraire celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre, *et quid facundia poſſet, tum paruit.* Enfin voulez-vous que je vous diſe franchement mon petit ſentiment ſur MM. de *la Motte* et *Rouſſeau* ? M. de *la Motte* penſe beaucoup et ne travaille pas aſſez ſes vers ; *Rouſſeau* ne penſe guère, mais il travaille ſes vers beaucoup mieux : le point ſerait de trouver un poëte qui penſât comme *la Motte* et qui écrivît comme *Rouſſeau*, (quand *Rouſſeau* écrit bien, s'entend) mais,

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti, potuère. . . . .

J'ai bien envie de revenir bientôt fouper avec vous et raifonner de belles-lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dife ce que c'eft que l'ennui :

Car vous qui toujours le chaffez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
Trop heureux fi ces vers à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déjà fait connaître !
C'eft un gros dieu lourd et pefant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille ;
Et qui depuis cinq ou fix ans
Dans la foule des courtifans
Se trouvait toujours à Verfaille.

Au refte, je fuis charmé que vous ne partiez pas fitôt pour Gènes (1) ; votre ambaffade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice fimple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point ; ne reffemblez point à ces politiques errans qu'on envoie de Parmes à Florence, et de Florence à Holftein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaifir de dire *le roi mon maître*. Il me femble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de *Céfar* et de *Pompée*.

(1) M. de *La Faye* était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

Nos

LETTRE XV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier 1731.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville,
Ce don charmant, ce feu facré, ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile;
Et qui dictait à la Faye, à Chaulieu
Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las! mon démon de moi s'eft retiré.
Depuis long-temps il eft en Normandie:
Donc quand voudrez, par Phébus infpiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je fois contre vous préparé
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu; comptez toujours fur la plus tendre amitié de l'hypocondre *V.*

LETTRE XVI.

A M. DE MONCRIF.

mars 1732.

Muse aimable, mufe badine,
Efprit jufte et non moins galant,
Vous reffemblez bien mieux à la Fare, à Ferrand
Que je ne reffemble à Racine.

Grand-merci de vos bontés; j'y fuis plus fenfible qu'à des battemens de mains. (1)

(1) La tragédie d'Eryphile venait d'être repréfentée avec applaudiffement.

dans l'opulence. Eſt-ce une réalité? eſt-ce une chimère? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philoſophale dans les moulins à papier? *Law* eſt-il un Dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoiſonne de la drogue qu'il diſtribue à tout le monde? Se contente-t-on de richeſſes imaginaires? C'eſt un chaos que je ne puis débrouiller, & auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poéſie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain écoſſais malin,
Comme la vieille ſibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre deſtin;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant aſile:
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.
Deux jéſuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile,
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire ſoudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra ſur leur chemin
Que mettre un gros ſaint Auguſtin
C'eſt du poiſon pour les jéſuites.

LETTRE X.

A M. DE FONTENELLE.

De Villars, le premier septembre 1720.

Les dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues ; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer, et comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux ;
Nous prenons Vénus pour Mercure ;
Car vous savez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin ; qu'ensuite sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière

et de sa grandeur : nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles, et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savans, et pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,
Dont très-prudemment il s'est tu :
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers (a)

(a) Le comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de *Fleuri* disait de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'histoire de France.

Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis quand vous étiez paſteur
On vous eût vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poéſie;
Car ſachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie. (1)

(1) C'eſt dans la réponſe de *Fontenelle* à ces vers que ſe trouve ce vers heureux:

Il faut des hochets pour tout âge.

et de ſa grandeur : nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le ſoleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même choſe à Paris.

C'eſt à vous que nous nous adreſſons, Monſieur, comme à notre maître. Vous ſavez rendre aimables les choſes que beaucoup d'autres philoſophes rendent à peine intelligibles, et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les ſavans, et pour donner aux ignorans le goût des ſciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où ſaint Paul avant vous a vu
Force beautés ſurnaturelles,
Dont très-prudemment il s'eſt tu :
Du ſoleil, par vous ſi connu,
Ne ſavez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi ſur un char tout ſanglant
A-t-il commencé ſa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et ſa grandeur et ſa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers (a)

(a) Le comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faibleſſe de croire à l'aſtrologie. Le cardinal de *Fleuri* diſait de lui qu'il ne connaiſſait ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent. Cependant il a fait de très-belles recherches ſur l'hiſtoire de France.

Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis quand vous étiez pasteur
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poésie;
Car sachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie. (1)

(1) C'est dans la réponse de *Fontenelle* à ces vers que se trouve ce vers heureux:

Il faut des hochets pour tout âge.

LETTRE XI.

A M. LE CARDINAL DUBOIS. (a)

De Cambrai, juillet 1722.

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours et moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'inftant je vous écrive.
Ma mufe, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec tranfport un fi charmant emploi.

Nous arrivons, Monfeigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambaffadeurs et tous les cuifiniers de l'Europe fe font donné rendez-vous. Il femble que tous les miniftres d'Allemagne ne foient à Cambrai que pour faire boire la fanté de l'empereur. Pour meffieurs les ambaffadeurs d'Efpagne, l'un entend deux meffes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les miniftres Anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au refte, perfonne n'attend ici votre éminence : on ne penfe pas que vous quittiez le palais royal pour venir vifiter vos ouailles. Vous feriez trop fâché, et nous auffi, s'il vous fallait quitter le miniftère pour l'apoftolat.

(a) Cette lettre eft de 1722. On l'a imprimée plufieurs fois, mais on la donne ici fur l'original. Madame de *Rupelmonde* était fille du maréchal d'*Alègre*, mariée à un feigneur flamand, et mère du marquis de *Rupelmonde* tué en Bavière.

Puissent messieurs du congrès,
En buvant dans cet asile,
De l'Europe assurer la paix!
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais!
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe par fois
Et marmotter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monseigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, et qui de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

LETTRE XII.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

28 décembre 1723.

Deja de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'espoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'esprit, ornés par la nature,

Ont ralumé dans moi de feux déjà glacés.
Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me ſens confondre !
En louant mes talens, que vous les ſurpaſſez !
Je reſſens du dépit les atteintes ſecrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les ſuites miſérables de la petite vérole peuvent me permettre. Le triſte état où je ſuis encore m'empêche de vous écrire plus au long; mais comptez, Monſieur, que rien ne peut m'empêcher d'être ſenſible toute ma vie à votre amitié, et que je mérite par ma tendreſſe et mon eſtime reſpectueuſe pour vous.

LETTRE XIII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

TOUTES les princeſſes malencontreuſes qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma baſtille, Madame, eſt la très-humble ſervante de votre Châlons; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous ſuivirent,
Les Jeux badins priſonniers s'y rendirent;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien ſurpris quand ils virent

La fermeté, la paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitans.

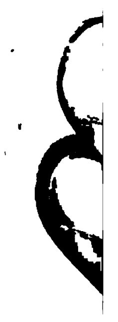
On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé, dans votre château, le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos;
On vous prendrait pour une Orphée:
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs. Les agrémens seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau dieu qui les arts favorise,
De ses présens vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans *Ludovise*.



Chapelle vint. A fon approche,
Je fentis un tranfport foudain;
Car il avait fa lyre en main,
Et fon Gaffendi (*b*) dans fa poche;
Il s'appuyait fur Bachaumont,
Qui lui fervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et fi la pofte ne me preffait, je vous le rimerais; ce *Bachaumont* n'eft pas trop content de *Chapelle*. Il fe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'eft à tort que le nom de fon compagnon a étouffé le fien; car c'eft moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies chofes du voyage, et entre autres: *Sous ce berceau qu'amour exprès*....

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juftice à ces deux meffieurs; il fuffit de vous dire que je m'adreffai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours fur fa lyre
Ces vers aifés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?

(*b*) *Gaffendi* avait élevé la jeuneffe de *Chapelle*, qui devint grand partifan du fyftême de philofophie de fon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le fyftême aux convives; et lorfqu'ils étaient fortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

LETTRE XV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier 1731.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville,
Ce don charmant, ce feu ſacré, ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile;
Et qui dictait à la Faye, à Chaulieu
Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las! mon démon de moi s'eſt retiré.
Depuis long-temps il eſt en Normandie:
Donc quand voudrez, par Phébus inſpiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je ſois contre vous préparé
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu; comptez toujours ſur la plus tendre amitié de l'hypocondre *V*.

LETTRE XVI.

A M. DE MONCRIF.

mars 1732.

Muse aimable, muſe badine,
Eſprit juſte et non moins galant,
Vous reſſemblez bien mieux à la Fare, à Ferrand
Que je ne reſſemble à Racine.

Grand-merci de vos bontés; j'y ſuis plus ſenſible qu'à des battemens de mains. (1)

(1) La tragédie d'Eryphile venait d'être repréſentée avec applaudiſſement.

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son Altesse. J'avais aussi à vous prier de passer chez madame de *Fontaine-Martel*, qui se vante d'avoir quelque chose à vous dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiste* et *Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur. A l'égard de votre prince, je me suis écrié à sa porte :

J'ai par deux fois votre Altesse ratée :
Cela veut dire, hélas, tout simplement,
Que ma muse deux fois s'est en vain présentée
Pour vous faire son compliment.
Heureux qui serait à portée
De rater effectivement
Votre personne tant vantée !
Il n'en ferait rien surement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de *Clermont*; mais pour vous qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

LETTRE XVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet 1732.

OUI, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer inceſſamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Evangile,
Et juſtaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muſe facile
Me l'a dit très-élégamment.

Vous y verrez aſſurément
Des airs français, du ſentiment
Avec la fierté de l'Aſie.
Vous concilierez aiſément
Les diſcours de notre patrie
Avec les mœurs d'un ottoman;
Car vous avez (et dans la vie
C'eſt ſans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un muſulman.

Mon dieu, mon cher *Cideville*, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaiſir à recevoir de vos lettres! je m'attirerais ce plaiſir-là plus ſouvent, mais comment trouver un inſtant au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deux fois à votre palais ſans pouvoir ſaluer ſon Alteſſe. J'avais auſſi à vous prier de paſſer chez madame de *Fontaine-Martel*, qui ſe vante d'avoir quelque choſe à vous dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiſte* et *Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choſes bien tendres de la part de ſon admirateur. A l'égard de votre prince, je me ſuis écrié à ſa porte :

J'ai par deux fois votre Alteſſe ratée :
Cela veut dire, hélas, tout ſimplement,
Que ma muſe deux fois s'eſt en vain préſentée
Pour vous faire ſon compliment.
Heureux qui ſerait à portée
De rater effectivement
Votre perſonne tant vantée !
Il n'en ferait rien ſurement.

Cela eſt un peu irrégulier à préſenter à un ſaint abbé comme monſeigneur le comte de *Clermont*; mais pour vous qui n'êtes point *in ſacris*, vous pouvez lire de ces ſottiſes. Faites ma cour en proſe à ce prince aimable, et brûlez mes vers; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela eſt honteux que vous ne faſſiez plus de vers. Ce ſiècle-ci a plus beſoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

LETTRE XVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet 1732.

OUI, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer inceſſamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Evangile,
Et juſtaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muſe facile
Me l'a dit très-élégamment.

Vous y verrez aſſurément
Des airs français, du ſentiment
Avec la fierté de l'Aſie.
Vous concilierez aiſément
Les diſcours de notre patrie
Avec les mœurs d'un ottoman ;
Car vous avez (et dans la vie
C'eſt ſans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un muſulman.

Mon dieu, mon cher *Cideville*, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaiſir à recevoir de vos lettres ! je m'attirerais ce plaiſir-là plus ſouvent, mais comment trouver un inſtant au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deu
fois à votre palais ſans pouvoir ſaluer ſon Alteſſe
J'avais auſſi à vous prier de paſſer chez madam
de *Fontaine-Martel*, qui ſe vante d'avoir quelqu
choſe à vous dire. Recevez donc par écrit mon
invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dan
votre palais *Rhadamiſte* et *Palamède*, ayez la
bonté, je vous prie, de lui dire des choſes bien
tendres de la part de ſon admirateur. A l'égard
de votre prince, je me ſuis écrié à ſa porte :

J'ai par deux fois votre Alteſſe ratée :
Cela veut dire, hélas, tout ſimplement,
Que ma muſe deux fois s'eſt en vain préſentée
Pour vous faire ſon compliment.
Heureux qui ſerait à portée
De rater effectivement
Votre perſonne tant vantée !
Il n'en ferait rien ſurement.

Cela eſt un peu irrégulier à préſenter à un ſaint
abbé comme monſeigneur le comte de *Clermont* ;
mais pour vous qui n'êtes point *in ſacris*, vous
pouvez lire de ces ſottiſes. Faites ma cour en
proſe à ce prince aimable, et brûlez mes vers ;
j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela eſt honteux que vous ne faſſiez plus
de vers. Ce ſiècle-ci a plus beſoin que jamais de
grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez

LETTRE XVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet 1732.

OUI, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer inceſſamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Evangile,
Et juſtaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muſe facile
Me l'a dit très-élégamment.

Vous y verrez aſſurément
Des airs français, du ſentiment
Avec la fierté de l'Aſie.
Vous concilierez aiſément
Les diſcours de notre patrie
Avec les mœurs d'un ottoman ;
Car vous avez (et dans la vie
C'eſt ſans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un muſulman.

Mon dieu, mon cher *Cideville*, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaiſir à recevoir de vos lettres ! je m'attirerais ce plaiſir-là plus ſouvent, mais comment trouver un inſtant au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

Pendant ce temps-là on joue les cinq sens à l'opéra, à la comédie française, à l'italienne, et à la foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages ; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté sur-tout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai *Jore* de mettte quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. *Formont* ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

LETTRE XVIII.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau, ce 29 octobre 1732.

MUSE ET GRACE,

MADAME de *Fontaine-Martel* m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec

mon parlement, et de la combuftion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au fujet d'une mauvaife comédie que j'ai empêché d'être repréfentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires fignalées fur des chofes où il ne s'agiffait de rien du tout. Il s'eft formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princeffes et de leurs adhérens. La reine a été victorieufe, et j'ai fait la paix avec les princeffes. Il n'en a coûté pour cette importante affaire que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adreffés ; car il n'y a point de déeffe dont le nez ne foit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaifir à en brûler pour vous, Mufe et Grâce ! Mais il faut vous le déguifer trop adroitement ; il faut vous cacher prefque tout ce qu'on penfe.

Je n'ofe dans mes vers parler de vos beautés
Que fous le voile du myftère.
Quoi ! fans art je ne puis vous plaire,
Lorfque fans lui vous m'enchantez ?

Non, Mufe et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait paffer fa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puiffiez venir fouper très-fréquemment chez madame de

Fontaine-Martel; car si vous restez à Tours seulement encore quinze jours, il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire
Que pour tout maudit chicaneur ;
Mais les gens d'esprit et d'honneur
Font du plaisir leur seule affaire.
Plaignez leur destin rigoureux :
Six semaines de votre absence
Les ont tous rendus malheureux ;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux.
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'assurer M. le président de *Lubert* de mes respects, et daignez m'honorer de votre souvenir.

LETTRE XIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre 1732.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami ; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injuſtice
Ont un hommage univerſel;
Mais loin d'y faire un ſacrifice,
J'ai bravé ſur leur maître autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poiſon ſubtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me ſemblait plus amer que fiel;
Je l'ai renverſé comme Ulyſſe;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice:
J'en fus ſauvé par l'Eternel;
Car on peut aller au b....
Sans y gagner la.....

Je me rends tout entier, mon cher *Cideville*, aux doux plaiſirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous ſuis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie diſſipée que je menais à Fontainebleau, me rendait le plus pareſſeux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me ſemble, à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertiſſement en trois actes. Je ne ſais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît ſi important. Je viens de relire la lettre où vous m'en

parlez ; vous me femblez indécis fur le choix du fecond acte. J'imagine qu'à préfent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous ferez aperçu, en effayant dans votre imagination les fujets que vous vous propofiez, qu'il y en a toujours un qui fe fait faire malgré qu'on en ait. Le goût fe détermine tout feul vers le fujet pour lequel on fe fent du talent.

Il eft des nœuds fecrets, il eft des fympathies...

Je crois donc votre fujet trouvé et travaillé malgré vous.

Mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

C'eft ce qu'*Horace* écrivait à l'autre *Cideville* ; et cela ne veut dire autre chofe finon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici Zaïre ; il y avait honnêtement du monde, et cela fut affez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en eft pas de même de *Biblis* et de fon frère *Caunus*, mais on y va, quoiqu'on en dife du mal. L'opéra eft un rendez-vous public où l'on s'affemble à de certains jours, fans favoir pourquoi : c'eft une maifon où tout le monde va, quoiqu'on dife du mal du maître, et qu'il foit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie, et je vois prefque toujours que le plus grand fuccès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde

parait content. Ce n'eſt pas que l'intrigue de la pièce ne puiſſe recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conſeiller de nos enquêtes, nommé M. de *Monteſſu*, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour ſa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiſelle *Labaté*, comédienne aſſez médiocre, mais aſſez jolie catin. Il eſt mort incognito de la petite vérole, au grand étonnement des connaiſſeurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, ſi vous n'avez point vu mes petits verſiculets pour la demoiſelle *Gauſſin*, je vous les enverrai. Vous avez des droits ſur mes ouvrages, et vous en aurez ſur moi toute ma vie.

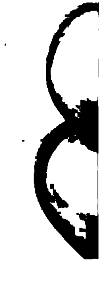
Mandez-moi, un peu, je vous prie, ſi vous avez vu l'épouſe de *Gilles Bernières*, et ſi M. le marquis ſe trouve bien de ſon ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

LETTRE XX.

A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre 1732.

Je vous envoyai l'autre jour
L'abrégé d'un pélérinage
Que je fis en certain ſéjour
Où vous faites ſouvent voyage,
Ainſi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître,
J'y ſuis dès long-temps oublié,
Mais pour celui de l'amitié,
C'eſt avec vous que j'y veux être.



Or cette fredaine du *Temple du goût* doit être montrée à très-peu de monde ; et ſur-tout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaiſir d'avoir affaire à gens diſcrets comme vous. J'aurais dû, mon cher *Cideville*, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de *Polignac* vous connaiſſait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous ſupplie de ne laiſſer ſortir aucune Zaïre de vos mains ſans l'errata que j'ai envoyé à *Jore*, et de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraiſſe à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les ſecondes, enſuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choſes ſoient dans les règles.

LETTRE XXI.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

1733.

Moi qui dans mes amuſemens
Cherchant quelque ſage lecture,
Lis très-peu les nouveaux romans
Et beaucoup la ſainte Ecriture ;
Hier je liſais l'aventure
De ce bon père des croyans,
Qui de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans ſon réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une viſite de trois anges.

J'ai reçu, Madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont, et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme *Abraham*. Mais la

différence fut que le trio céleste soupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine, vous auriez fait une cène dans mon hermitage ; mais votre apparition ne fut plus une apparition angélique.

Et pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraisemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déesses un couple aimable,
Conduites par le Dieu d'Amour ;
Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le fesaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leurs palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel ! que j'entendrais s'écrier
Mariane, ma cuisinière,
Si la duchesse de Saint-Pierre,
Du Chatelet et Forcalquier
Venaient souper dans ma tannière !

LETTRE X.

A M. DE FONTENELLE.

De Villars, le premier septembre 1720.

Les dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer, et comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous savez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière

et de ſa grandeur : nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le ſoleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même choſe à Paris.

C'eſt à vous que nous nous adreſſons, Monſieur, comme à notre maître. Vous ſavez rendre aimables les choſes que beaucoup d'autres philoſophes rendent à peine intelligibles, et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les ſavans, et pour donner aux ignorans le goût des ſciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où ſaint Paul avant vous a vu
Force beautés ſurnaturelles,
Dont très-prudemment il s'eſt tu :
Du ſoleil, par vous ſi connu,
Ne ſavez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi ſur un char tout ſanglant
A-t-il commencé ſa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et ſa grandeur et ſa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers (a)

(a) Le comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faibleſſe de croire à l'aſtrologie. Le cardinal de *Fleuri* diſait de lui qu'il ne connaiſſait ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent. Cependant il a fait de très-belles recherches ſur l'hiſtoire de France.

Voilà ce que nous chantions madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur? Ce n'eſt pas mon affaire, c'eſt la vôtre.

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Vous qui ſavez ce ſecret, enſeignez-nous comme il faut s'y prendre.

LETTRE XXIV.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

1733.

Les lettres charmantes que vous écrivez, Madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donne une furieuſe envie d'écrire. Mais je n'oſe plus écrire en proſe depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce ſtyle aimable et gracieux,
Et cette proſe ſi polie,
Me font voir que la poéſie
N'eſt pas le langage des Dieux.

Je ſuis réduit à ne vous parler qu'en vers par vanité, car ſi vous et votre amie vous vous aviſiez jamais de faire des vers, je n'oſerais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'eſprit et du ſentiment, il ne me reſte plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'aſile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur,
Occupé ſans tumulte, amuſé ſans langueur,
Je mépriſe le monde, et je vous y regrette;

L'étude

L'étude et l'amitié me retiennent fous leur loi,
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde
Je bénis mon deftin d'être ignoré du monde;
Mais il fera plus doux fi vous penfez à moi.

Permettez, Madame, que j'affure M. de *Forcalquier* de mon tendre dévouement.

J'aime fa grâce enchantereffe;
Il parle avec efprit et penfe fagement:
Nos vieux barbons font cas de fon difcernement,
Et notre brillante jeuneffe
Veut imiter fon enjoûment;
Avec tant d'agrémens qui le fuivent fans ceffe
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment ?

LETTRE XXV.

A M. DE CIDEVILLE.

14 augufte 1733.

Il y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vile profe à vos agaceries poëtiques qui ont fi fort l'air des lettres de *Chaulieu*, de *Ferrand* ou de *la Faye*,

Mais une trifte maladie,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix affaiblie;
Je ne chante plus qu'Emilie:
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à *Emilie* votre ingénieufe lettre. *Emilie* a répondu comme *Benferade* à *Dangeau*, au nom des filles de la reine:

Vous demandez fi bien qu'on ne peut refufer.

Elle m'a donc donné la permiſſion de vous envoyer les vers en queſtion, à condition que vous les renverrez ſans les avoir copiés. Je ſuis ſûr que vous ſerez fidelle, car c'eſt l'amitié qui vous fait ſavoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon :

Je l'adore comme les Dieux
Qu'on invoque ſans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette penſée,

Une petite différence
Eſt entre Emilie et les Dieux :
C'eſt que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encenſe.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage :
Sachez que quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle eſt donc, me direz-vous, cette divinité ? Eſt-ce quelque madame de *la Rivaudaye* ? Eſt-ce une perſonne en l'air ? Non, mon cher *Cideville*.

Je vais, ſans vous dire ſon nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'eſt qu'Emilie :
Elle eſt belle et ſait être amie,
Elle a l'imagination
Toujours juſte et toujours fleurie ;
Sa vive et ſublime raiſon
Quelquefois a trop de ſaillie ;
Elle a chaſſé de ſa maiſon
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie ;

Ont ralumé dans moi de feux déjà glacés.
Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me ſens confondre !
En louant mes talens, que vous les ſurpaſſez !
Je reſſens du dépit les atteintes ſecrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les ſuites miſérables de la petite vérole peuvent me permettre. Le triſte état où je ſuis encore m'empêche de vous écrire plus au long ; mais comptez, Monſieur, que rien ne peut m'empêcher d'être ſenſible toute ma vie à votre amitié, et que je mérite par ma tendreſſe et mon eſtime reſpectueuſe pour vous.

LETTRE XIII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

TOUTES les princeſſes malencontreuſes qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma baſtille, Madame, eſt la très-humble ſervante de votre Châlons ; mais il y a une trés-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous ſuivirent,
Les Jeux badins priſonniers s'y rendirent ;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien ſurpris quand ils virent

La fermeté, la paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitans.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé, dans votre château, le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos;
On vous prendrait pour une Orphée:
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs. Les agrémens seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau dieu qui les arts favorise,
De ses présens vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans *Ludovise*.

Ont ralumé dans moi de feux déjà glacés.
Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me ſens confondre !
En louant mes talens, que vous les ſurpaſſez !
Je reſſens du dépit les atteintes ſecrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les ſuites miſérables de la petite vérole peuvent me permettre. Le triſte état où je ſuis encore m'empêche de vous écrire plus au long ; mais comptez, Monſieur, que rien ne peut m'empêcher d'être ſenſible toute ma vie à votre amitié, et que je mérite par ma tendreſſe et mon eſtime reſpectueuſe pour vous.

LETTRE XIII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

TOUTES les princeſſes malencontreuſes qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma baſtille, Madame, eſt la très-humble ſervante de votre Châlons ; mais il y a une très-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous ſuivirent,
Les Jeux badins priſonniers s'y rendirent ;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien ſurpris quand ils virent

La fermeté, la paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitans.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé, dans votre château, le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos;
On vous prendrait pour une Orphée:
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs. Les agrémens seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau dieu qui les arts favorise,
De ses présens vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans *Ludovise*.

LETTRE XIV.

A M. THIRIOT.

A TULLIE (*), *imité de Catulle la Faye.*

1730.

QUE le public veuille ou non veuille ;
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens font les plus raviffans.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie ! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher *Thiriot* ; mais avant de mourir dans mon lit comme un fot, je viens de changer la dernière fcène de *Tullie*. Recommandez bien à *Titus* d'en avertir nos feigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que *Tullie* a joué comme un ange. Si cela eft,

Ma Tullie, il eft déjà temps ;
Allons, vîte que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

(*) L'actrice qui jouait le rôle de *Tullie* dans Brutus.

vous payer si tard et si mal! N'accusez point ma paresse ; mon cœur sur-tout n'est point paresseux, mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire ; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le savez bien, passer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets! L'abbé *Linant*, ou plutôt *Linant* qui n'est plus abbé vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiète et tumultueuse de Paris, après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi, mais ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé *le Febvre*, qui fait aussi des vers harmonieux, et qui est né, comme *Linant*, poëte et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable; mais n'ayant point de richesses à leur faire partager, ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos parisiens, j'aime mieux avoir des amis que du superflu ; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carosse. On en a toujours

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son Altesse. J'avais aussi à vous prier de passer chez madame de *Fontaine-Martel*, qui se vante d'avoir quelque chose à vous dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiste* et *Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choses bien tendres de la part de son admirateur. A l'égard de votre prince, je me suis écrié à sa porte :

J'ai par deux fois votre Altesse ratée :
Cela veut dire, hélas, tout simplement,
Que ma muse deux fois s'est en vain présentée
Pour vous faire son compliment.
Heureux qui serait à portée
De rater effectivement
Votre personne tant vantée !
Il n'en ferait rien surement.

Cela est un peu irrégulier à présenter à un saint abbé comme monseigneur le comte de *Clermont*; mais pour vous qui n'êtes point *in sacris*, vous pouvez lire de ces sottises. Faites ma cour en prose à ce prince aimable, et brûlez mes vers; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela est honteux que vous ne fassiez plus de vers. Ce siècle-ci a plus besoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

Le juste nom de grand-vicaire;
Qu'aussi-tôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah! tout prêtre que vous serez,
Mon cher ami, vous aimerez;
Fussiez-vous évêque ou saint-père,
Vous aimerez et vous plairez,
Voilà votre vrai ministère;
Et toujours vous réussirez
Et dans l'Eglise et dans Cythère.

Vos vers et votre prose sont bien assurément d'un homme qui sait plaire. Je suis si malade que je ne vous en dirai pas davantage; et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux, sinon que je vous aime de tout mon cœur.

J'ai envoyé trois Henriades de la nouvelle édition à M. de *Caumont*. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu; conservez bien votre santé; il est affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaisir. *Vale*, *vale*. Ne parlez pas à madame *du Châtelet* de son anglais; c'est un secret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu; je vous serai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

Pendant ce temps-là on joue les cinq sens à l'opéra, à la comédie française, à l'italienne, et à la foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté sur-tout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai *Jore* de mettte quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. *Formont* ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

LETTRE XVIII.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau, ce 29 octobre 1732.

MUSE ET GRACE,

MADAME de *Fontaine-Martel* m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec

mon parlement, et de la combuſtion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au ſujet d'une mauvaiſe comédie que j'ai empêché d'être repréſentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires ſignalées ſur des choſes où il ne s'agiſſait de rien du tout. Il s'eſt formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princeſſes et de leurs adhérens. La reine a été victorieuſe, et j'ai fait la paix avec les princeſſes. Il n'en a coûté pour cette importante affaire que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adreſſés ; car il n'y a point de déeſſe dont le nez ne ſoit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaiſir à en brûler pour vous, Muſe et Grâce ! Mais il faut vous le déguiſer trop adroitement ; il faut vous cacher preſque tout ce qu'on penſe.

Je n'oſe dans mes vers parler de vos beautés
Que ſous le voile du myſtère.
Quoi ! ſans art je ne puis vous plaire,
Lorſque ſans lui vous m'enchantez ?

Non, Muſe et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait paſſer ſa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puiſſiez venir ſouper très-fréquemment chez madame de



Fontaine-Martel; car ſi vous reſtez à Tours ſeulement encore quinze jours, il y aura aſſurément une députation du Parnaſſe pour venir vous chercher. Elle ſera compoſée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaiſſent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi meſſieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'eſt néceſſaire
Que pour tout maudit chicaneur ;
Mais les gens d'eſprit et d'honneur
Font du plaiſir leur ſeule affaire.
Plaignez leur deſtin rigoureux :
Six ſemaines de votre abſence
Les ont tous rendus malheureux ;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux.
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'aſſurer M. le préſident de *Lubert* de mes reſpects, et daignez m'honorer de votre ſouvenir.

LETTRE XIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce ſamedi 15 novembre 1732.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami ; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me ſuis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai

À M. DE CIDEVILLE.

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injustice
Ont un hommage universel;
Mais loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur maître autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poison subtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me semblait plus amer que fiel;
Je l'ai renversé comme Ulysse;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice:
J'en fus sauvé par l'Eternel;
Car on peut aller au b....
Sans y gagner la....

Je me rends tout entier, mon cher *Cideville*, aux doux plaisirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous suis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie dissipée que je menais à Fontainebleau, me rendait le plus paresseux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me semble, à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertissement en trois actes. Je ne sais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît si important. Je viens de relire la lettre où vous m'en

parlez ; vous me femblez indécis fur le choix du fecond acte. J'imagine qu'à préfent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous ferez aperçu, en effayant dans votre imagination les fujets que vous vous propofiez, qu'il y en a toujours un qui fe fait faire malgré qu'on en ait. Le goût fe détermine tout feul vers le fujet pour lequel on fe fent du talent.

Il eft des nœuds fecrets, il eft des fympathies...

Je crois donc votre fujet trouvé et travaillé malgré vous.

Mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

C'eft ce qu'*Horace* écrivait à l'autre *Cideville*; et cela ne veut dire autre chofe finon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici Zaïre ; il y avait honnêtement du monde, et cela fut affez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en eft pas de même de *Biblis* et de fon frère *Caunus*, mais on y va, quoiqu'on en dife du mal. L'opéra eft un rendez-vous public où l'on s'affemble à de certains jours, fans favoir pourquoi : c'eft une maifon où tout le monde va, quoiqu'on dife du mal du maître, et qu'il foit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie, et je vois prefque toujours que le plus grand fuccès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde

parait content. Ce n'eſt pas que l'intrigue de la pièce ne puiſſe recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conſeiller de nos enquêtes, nommé M. de *Monteſſu*, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour ſa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiſelle *Labaté*, comédienne aſſez médiocre, mais aſſez jolie catin. Il eſt mort incognito de la petite vérole, au grand étonnement des connaiſſeurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, ſi vous n'avez point vu mes petits verſiculets pour la demoiſelle *Gauſſin*, je vous les enverrai. Vous avez des droits ſur mes ouvrages, et vous en aurez ſur moi toute ma vie.

Mandez-moi, un peu, je vous prie, ſi vous avez vu l'épouſe de *Gilles Bernières*, et ſi M. le marquis ſe trouve bien de ſon ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

LETTRE XX.

A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre 1732.

Je vous envoyai l'autre jour
L'abrégé d'un pélérinage
Que je fis en certain ſéjour
Où vous faites ſouvent voyage,
Ainſi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître;
J'y ſuis dès long-temps oublié,
Mais pour celui de l'amitié,
C'eſt avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du goût* doit être montrée à très-peu de monde ; et sur-tout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû, mon cher *Cideville*, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de *Polignac* vous connaissait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous supplie de ne laisser sortir aucune Zaïre de vos mains sans l'errata que j'ai envoyé à *Jore*, et de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les secondes, ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles.

LETTRE XXI.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

1733.

Moi qui dans mes amusemens
Cherchant quelque sage lecture,
Lis très-peu les nouveaux romans
Et beaucoup la sainte Ecriture ;
Hier je lisais l'aventure
De ce bon père des croyans,
Qui de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans son réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une visite de trois anges.

J'ai reçu, Madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont, et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme *Abraham*. Mais la

différence fut que le trio céleste soupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné souper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre espèce divine, vous auriez fait une cène dans mon hermitage ; mais votre apparition ne fut plus une apparition angélique.

Et pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraisemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déesses un couple aimable,
Conduites par le Dieu d'Amour ;
Du paradis l'heureux séjour
N'a jamais rien eu de semblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, ses cheveux n'étaient pas si dérangés que les boulets du fort de Kehl le fesaient craindre, et il avait beaucoup d'esprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oser supplier la déesse vice-reine de Catalogne, l'autre déesse et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leurs palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel ! que j'entendrais s'écrier
Mariane, ma cuisinière,
Si la duchesse de Saint-Pierre,
Du Chatelet et Forcalquier
Venaient souper dans ma tannière !

Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire;
Souvent on est un fat, en montrant trop d'ardeur;
Mais soupirer tout bas, serait-ce vous déplaire?
  Punissez-vous, ainsi qu'un téméraire,
  L'amant discret, soumis dans son malheur,
  Qui sait cacher sa flamme et sa douleur?
  Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si *Linant* était votre seul poëte. Toute votre famille est faite pour la société. Madame *du Châtelet* connait tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de *la Neuville*, et quelque chose de plus à madame de *Champbonin*.

LETTRE XXXV.

A M. DE CIDEVILLE,

Qui avait envoyé à M. de Voltaire un opéra de Daphnis et Chloé.

A Cirey, 1735.

Lorsque la divine Emilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie,
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de son innocente amie,
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve sympathie,
Où des jeux la troupe choisie
Danse avec eux et leur sourit;
Où sans art, sans coquetterie,
Le sentiment règne et bannit
Ce qu'on nomme galanterie,

Où ce qu'on penſe et ce qu'on dit
Eſt tendre ſans afféterie :
Alors notre belle Emilie
Soupira tendrement et dit :
Si les innocens que conduit
La nature ſimple et ſauvage
Ont tant de tendreſſe en partage,
Que feront donc les gens d'eſprit?

Vous voyez, mon cher *Cideville*, que la ſublime *Emilie* a entendu et approuvé votre aimable ouvrage, et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendreſſe dans la bouche de ces amans ignorans, doit avoir le cœur bien ſavant.

Nous ſommes M. *Linant* et moi dans ſon château. Il ne tient qu'à elle d'enſeigner le latin au précepteur qui reſtituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penſer. Il faut que nous mettions à profit un temps ſi heureux Je me flatte que *Linant* fera ſous ſes yeux quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphyſicien. Il faudrait être univerſel pour être digne d'elle. Pour moi, je ne ſuis actuellement que ſon maçon.

Ma main peu juſte, mais légère,
Tenait autrefois tour à tour
Ou le flageolet de l'Amour
Ou la trompette de la guerre ;
Aujourd'hui diſciple nouveau
De Manſard et de la Guépierre,
Je tiens une toiſe, une équerre,
Je mets une cour au niveau ;

J'arrondis la forme groſſière
D'un pilaſtre ou d'un chapiteau,
Et je fais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciſeau.
Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion
Sur les rivages du Scamandre.
Mon ſort eſt plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie:
Il était le maçon des rois,
Et je ſuis celui d'Emilie.
Apollon, banni par les Dieux,
Regretta la voûte azurée,
Que regretterais-je en ces lieux?
C'eſt moi qui ſuis dans l'empyrée.

Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux de juger des procès. Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à *Emilie!*

Adieu, mon cher ami; je vais faire poſer des planches, et entendre enſuite des choſes charmantes, et profiter plus dans ſa converſation que je ne ferais dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* eſt entamé. Je ne ſais comment nommer cet ouvrage: ce n'eſt point une hiſtoire, c'eſt la peinture d'un ſiècle admirable. *Vale, ama et ſcribe.*

LETTRE XXXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

1735.

J'AI reçu, Madame, une lettre charmante ; comment ne le ferait-elle pas, écrite par vous et par M. de *Formont ?* Une lettre de vous est une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si long-temps pour en sentir tout le prix. Mais des vers ! des vers, des rimes redoublées ! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux ?
Ils ont comme vous l'art de plaire.
Du Deffant, vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père ?
Ils sont bien dignes de tous deux,
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais. Il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an, tout au plus.

Ah ! ce que vous faites si bien,
Pourquoi si rarement le faire ?
Si tel est votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il eſt bien vrai qu'il y a des perſonnes fort pareſſeuſes en amitié, et très-actives en amour ; il eſt vrai encore qu'une de vos faveurs eſt ſans doute plus précieuſe que mille empreſſemens d'une autre. Je le ſens bien par cette lettre ſéduiſante que vous m'avez écrite, et c'eſt préciſément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me fais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de proſe et de vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois. Mes pauvres quakers vous ſont bien obligés de les aimer ; ils ſont bien plus fiers de votre ſuffrage que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire eſt un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'eſt celui de l'innocence.
Un quakre dit tout ce qu'il penſe.
Il faut, s'il vous plaît, eſſuyer
Sa naïve et rude éloquence ;
Car en voulant vous avouer
Que ſur ſon cœur ſimple et groſſier
Vous avez entière puiſſance,
Il eſt homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienſéance.
Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,

Sans choquer la civilité
De notre nation polie !

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être, Madame, ces derniers vers un peu forts; mais vous qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

LETTRE XXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 20 septembre 1735.

Que devient donc mon Cideville?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus ?
Est-ce Thémis, est-ce Vénus
Qui l'a rendu si difficile ?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire,
Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire ;

Il faut que loin de m'oublier
Il m'écrive avec allégresse,
Ou sur le dos de son greffier,
Ou sur le *sein* de sa maitresse.

Ah ! datez du *sein* de Manon ;
C'est de-là qu'il me faut écrire.
C'est le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous inspire.

Ecrivez donc ces vers badins ;
Mais en commençant votre épître,
La plume échappe de vos mains,
Et vous *baisez* votre pupitre.

Mais

Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là? c'est que je deviens grossier, mon cher ami, depuis que vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre. J'avais compté que *Linant* soufflerait un peu mon feu poëtique qui s'éteint; mais le pauvre homme passe sa vie à dormir, et qui pis est, *non somniat in Parnasso*. Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la paresse. Son corps et son ame sacrifient à l'indolence; c'est-là sa vocation. Je ne compte plus sur des tragédies de sa façon; je ne lui demande à présent que de savoir au moins un peu de latin. Hélas! à propos de la tragédie, je ne sais quel infame a fait imprimer ma pièce de *la Mort de César*. Il est dur de voir ainsi mutiler ses enfans; cela crie vengeance. L'éditeur a plus massacré *César* que *Brutus* et *Cassius* n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge sur cette édition, et que les gens de lettres, grands calomniateurs de leur métier, ne disent que c'est moi qui ai fait clandestinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures; nous sommes dans l'automne du bon goût, et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et contre* (1) est plus insipide que jamais, et les observations de l'abbé *Desfontaines* sont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par semaine à la raison, à l'équité, à l'érudition et au goût. Il est difficile de prendre un ton plus suffisant, et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme, qui veut se donner pour entendre l'anglais, donne

(1) Journal de l'abbé *Prévost*.

l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de bicêtre, et de lui avoir sauvé la grève. Il vaut mieux après tout brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo* Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises.

J'attends depuis près d'un mois le quatrième livre de l'Enéide en vers français, de la façon de notre ami *Formont* : on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son épître sur la décadence du goût me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé *du Rénel* a fini celle qu'il a entreprise de l'Essai de *Pope* sur l'homme. Ce sont des épîtres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les Pensées de *Pascal*. Il prouve en beaux vers que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu les Fêtes indiennes et très-indiennes; les Adieux de *Mars* tout propres à être reliés avec la Didon ; à être loués par le mercure galant et par l'abbé *Desfontaines*, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire Vert-vert, poème digne d'un élève du père *du Cerceau*, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu Abensaïd.

Je me console avec le Siècle de *Louis XIV* de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu ma

lettre où je vous parlais de vos petits Daphnis et Chloé.

Adieu, mon très-cher ami.

Emilie me fait décacheter ma lettre pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserais-je vous parler de la sublime et délicate *Emilie*, après la lettre grossière que je vous ai écrite? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 octobre 1735.

Vous êtes de ceux dont parle madame *Deshoulières*,

Gens dont le cœur s'exprime avec esprit.

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère,
Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère,
Dont le bon goût s'est affermi
Si loin des routes du vulgaire.
Elle sait penser et sentir,
Et philosopher et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrai accourir
A son aimable sanctuaire,
La voir, l'admirer, la chérir.

Vous m'avoûriez que sa lumière
Sait éclairer sans éblouir ;
Oui, vous vous laisseriez ravir
Par cette ame si singulière,
Qui sans effort sait réunir
Les arts, la raison, le plaisir,
Les travaux et le doux loisir,
Tout le Parnasse et tout Cythère.
Je vous connais, et de ce pas
Vous franchiriez votre hémisphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas.
Mais je sais qu'on ne quitte pas
Pollion de la Poplinière.

Du moins si vous ne pouvez venir, écrivez donc bien souvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponse pour me récrire. Vous êtes à la source de tout ce qu'on peut mander; et moi, quand je vous aurai dit que je suis heureux loin du monde, occupé sans tumulte, philosophe pour moi tout seul, tendre pour vous et pour une ou deux personnes, j'aurai tout dit. C'est à vous a m'inonder de nouvelles; vos lettres seront pour moi *historia nostri temporis*.

Je suis bien aise d'avoir deviné que la musique de *Rameau* ne pouvait jamais tomber. L'abbé *Desfontaines* en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant qui manque d'un sens, comme de bon sens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il se taire sur les choses qui ne sont pas de sa compétence. Il parle de musique comme de poésie.

Si je croyais qu'on pût représenter le Samson,

je le travaillerais encore ; mais il faut s'attendre que le poëme sera aussi extraordinaire dans son genre que la musique de notre ami l'est dans le sien.

En attendant, je vous dirai un petit mot de la tragédie de Jules-César. *Demoulin* doit vous envoyer la dernière scène. Vous jugerez par-là combien le reste de l'ouvrage est différent de l'imprimé. Je crois qu'il est nécessaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel est mon projet :

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres à votre choix ; l'argent sera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de *la Mare* pût avoir de cette affaire une légère gratification que vous réglerez. Il est dans un triste état. Je l'aide autant que je peux ; mais je ne suis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres complimens à l'imagination forte et naïve de notre petit *Bernard* : il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais savez-vous bien que je n'ai pas de temps, et que je suis aussi occupé qu'heureux ?

Vive memor nostri.

LETTRE XXXIX.

A M. DE FORMONT. (1)

En lui renvoyant des livres de métaphysique.

1735.

O qu'entre Cideville et vous,
J'aurais voulu paffer ma vie !
C'eft dans un commerce fi doux
Qu'eft la bonne philofophie
Que n'ont point ces myftiques fous ;
Ni tous ces pieux loups-garous,
Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Quefnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapfodie
Dont le nom me met en courroux ;
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis (2), philofopher avec moi, et ne vous avifez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen (*). Vous n'avez point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'affez rares merveilles.
C'eft le pays des grands talens,
Des Fontenelles, des Corneilles ;
Mais ce ne fut jamais l'afile du printemps.

Si Rouen avait d'auffi beaux jours que de bons

(1) Les cinq lettres fuivantes paraiffent écrites de 1731 à 1735.

(2) MM. de *Cideville* et *Formont*.

(*) Canteleu.

esprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais avec *Virgile:*

Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant!
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amintas.

Mais votre climat n'a point *maturam uvam.* Ma malheureuse machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on pense, pour aller chercher ceux où l'on transpire; mais dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces sentimens, mes chers Messieurs, que je serai toute ma vie votre, &c.

LETTRE XL.

A M. DE FORMONT.

En réponse à des vers sur la décadence de la poésie.

1735.

Les beaux arts sont perdus, le goût reste; et peut-être
Des poëtes naissans vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être;
Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux: c'est que je corrige *Eryphile.* Elle n'est encore digne ni de vous, ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les

beautés de détail qui y sont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion. Il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. Il y a encore à retoucher aux derniers actes, mais quand tout cela sera fait, et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie, j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai.

Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans et je n'y ai pas répondu ;

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eryphile,
Prêtez-moi tous deux votre style,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage sans les douleurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante épître.

LETTRE XLI.

A M. DE FORMONT.

1735.

FORMONT chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec finesse,
Penses avec solidité,
Et sans languir dans la paresse,
Vis heureux dans l'oisiveté ;

combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec *Emilie*; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame *du Deffant*? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant *Cideville*. Pour *Thiriot*, je ne sais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement: je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. *Vale, te amplector.*

LETTRE XLIV.

A M. BERGER.

A Cirey, le premier décembre 1735.

Au nom de *Rameau* ma froide veine se réchauffe, Monsieur; vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de *Carignan*. Voici de mauvais vers; mais tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un musicien. S'il veut broder de son or cette étoffe grossière, la voici:

Fille du ciel, ô charmante Harmonie,
Descendez, et venez briller dans nos concerts,
La nature imitée est par vous embellie.
Fille du ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers.
Brillez, divine Harmonie,
C'est vous qui nous captivez.
Par vos chants vous vous élevez
Dans le sein du Dieu du tonnerre;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du Dieu de la guerre,

beaucoup de métaphyſique et peu de naturel, e
que les cafés applaudiront pendant que les ho
nètes gens n'entendront rien.

Vous ſavez que la petite *Duſreſne*, *in articu*
mortis, a ſigné un beau billet conçu en ces te
mes : *je promets à Dieu et à M. le curé de Sain*
Sulpice, *de ne jamais remonter ſur le théâtr*
Tout le monde dit, oh ! le beau billet qu'à l
Châtre ! Pour nous autres *Fontaine-Martel*, no
jouons la comédie aſſez régulièrement. Nous rép
tâmes hier la nouvelle Eryphile. Nous feſo
quelquefois bonne chère, aſſez ſouvent mauvaiſe
mais ſoit qu'on meure de faim ou qu'on ſe crève
on dit toujours, ah ! ſi M. de *Formont* était l
Adieu, mon cher ami, perſonne ne vous aim
plus tendrement que *Voltaire*.

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

1735.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous ſavez ſagement
Suivre en paix le ſentier charmant
De Chapelle et de Sablière ;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaiſir ſeul eſt le père,
Et quoiqu'ils ſoient faits doctement,
C'eſt pour vous un amuſement.
Vous rimez pour vous ſatisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,

Eſclave maudit du parterre,
Fait ſa beſogne triſtement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de la Serre. (1)
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface affidûment
Et le tout, Meſſieurs, pour vous plaire.

Je vous ſoupçonne de philoſopher à Canteleu avec mon cher, aimable et tendre *Cideville*. Vous ſavez combien j'ai toujours ſouhaité d'apporter mes folies dans le ſéjour de votre ſageſſe.

Atque utinam ex vobis unus, veſtri que fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus, hic ipſo tecum conſumerer ævo.

Mais je ſuis entre *Adélaïde du Gueſclin*, le ſeigneur *Oſiris* et *Newton*. Je viens de relire ces lettres anglaiſes moitié frivoles, moitié ſcientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus paſſable dans ce petit ouvrage, eſt ce qui regarde la philoſophie; et c'eſt, je crois, ce qui ſera le moins lu. On a beau dire le ſiècle eſt philoſophe. On n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de *Maupertuis*, où il eſt queſtion de l'attraction; et ſi on montre ſi peu d'empreſſement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles eſſais d'un écolier comme moi? Heureuſement j'ai tâché d'égayer la ſéchereſſe de ces matières et de les

(1) Il travaillait alors à un opéra, et c'était probablement à celui de Tanis et Zélide, ou les Rois paſteurs, dans lequel il eſt queſtion d'*Oſiris*. Du moins peut-on le conjecturer par la ſuite de cette lettre. (Voyez Théâtre, tome IX.)

assaisonner au goût de la nation. Me conseilleriez vous d'y ajouter quelques petites réflexions detachées sur les Pensées de *Pascal* ? Il y a déja long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse ; et je vous avoue que si, malgré ma faiblesse, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a affublés, j'oserais presque dire avec *Lucrèce* :

Quare superstitio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cælo.

Au reste, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de *Pascal* sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des lettres imprimées et du projet sur *Pascal*. En attendant je retourne à *Osiris*. J'oubliais de vous dire que le paresseux *Linant* échafaude son *Sabinus*.

LETTRE XLIII.

A M. DE FORMONT.

1735.

L'EXTREME plaisir que j'ai eu à lire votre épître à M. l'abbé *du Resnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plutôt ; car lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs
A notre siècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus,
Lès poëtes du temps seront bien confondus
Quand ils liront votre opuscule.
Devant des indigens votre main accumule
Les vastes trésors de Crésus ;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi cette ancienne idée que j'avais d'un essai sur le siècle de *Louis XIV*. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerai pas la peine ; mais son siècle mérite assurément qu'on en parle ; et si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aye mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là, fera le modèle de ma prose ;

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,
Vous les eussiez rendus fameux ;
Juste en vos jugemens, et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que M. *Cassini* n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela ; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a

Vous soupirez dans les bras des amours.
Le sommeil caressé des mains de la nature
S'éveille à votre voix,
Le badinage avec tendresse
Respire dans vos chants, folâtre sous vos doigts:
Quand le Dieu terrible des armes
Dans le sein de Vénus exhale ses soupirs,
Vos sons harmonieux, vos sons remplis de charmes
Redoublent leurs désirs.
Pouvoir suprême,
L'amour lui-même,
Te doit des plaisirs.
Fille du ciel, ô charmante Harmonie! &c.

Il me semble qu'il y a là un *rimbombo* de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si *Orphée-Rameau* veut couvrir cette misère de doubles croches, il en est le maître, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de *Fontenelle* ou quelque autre honnête homme pour examinateur, il aurait fait jouer Samson, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra je suis à son service. Je n'ai fait Samson que pour lui, Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée; il l'aurait eue toute entière.

Ecrivez-moi souvent: vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse et suis à vous pour la vie.

P.S.

P. S. Qu'eſt-ce qu'une eſtampe de moi, qui ſe vend chez *Odièvre?* Voyez cela, je vous prie; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela ſoit reſſemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philoſophe, le galant *Fontenelle.* J'aimerais mieux cette gravure que l'eſtampe. Etant derrière *Fontenelle*, on eſt ſûr d'être au moins regardé; mais étant ſeul on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

LETTRE XLV.

A M. BERGER,

Qui lui avait envoyé la Deſcription du hameau, de Bernard, en vers de quatre ſyllabes, et qui commence ainſi:

Rien n'eſt ſi beau
Que mon hameau, &c.

A Cirey, janvier 1736.

DE ton Bernard
J'aime l'eſprit,
J'aime l'écrit
Que de ſa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'eſt la peinture
De la nature;
C'eſt un tableau
Fait par Vatteau.

Sachez aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-mêmes ont faits,
A dit qu'auprès
De ces vers nains
Vifs et badins,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Etre aussi bons.

Mille complimens à notre ami *Bernard* de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne sais pas pourquoi le public s'obstine à croire que j'ai fait *Montezume*. La scène est au Pérou, Messieurs, séjour peu connu des poëtes. *La Condamine* mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets. *Le Franc* fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiselle *Dufrêne* de jouer: je ne sais si le rôle est propre pour mademoiselle *Gaussin*. Si je ne suis pas sifflé, voilà une belle occasion d'écrire à M. *Sinetti* l'américain. Adieu; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

P. S. Qu'eſt-ce qu'une eſtampe de moi, qui ſe vend chez *Odièvre?* Voyez cela, je vous prie; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela ſoit reſſemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philoſophe, le galant *Fontenelle*. J'aimerais mieux cette gravure que l'eſtampe. Etant derrière *Fontenelle*, on eſt ſûr d'être au moins regardé; mais étant ſeul on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

LETTRE XLV.

A M. BERGER,

Qui lui avait envoyé la Deſcription du hameau, de Bernard, en vers de quatre ſyllabes, et qui commence ainſi:

Rien n'eſt ſi beau
Que mon hameau, &c.

A Cirey, janvier 1736.

De ton Bernard
J'aime l'eſprit,
J'aime l'écrit
Que de ſa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'eſt la peinture
De la nature;
C'eſt un tableau
Fait par Vatteau.

Sachez aussi
Que la déesse
Enchanteresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-mêmes ont faits,
A dit qu'auprès
De ces vers nains
Vifs et badins,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Etre aussi bons.

Mille complimens à notre ami *Bernard* de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne sais pas pourquoi le public s'obstine à croire que j'ai fait *Montezume*. La scène est au Pérou, Messieurs, séjour peu connu des poëtes. *La Condamine* mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets. *Le Franc* fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiselle *Dufrêne* de jouer: je ne sais si le rôle est propre pour mademoiselle *Gaussin*. Si je ne suis pas sifflé, voilà une belle occasion d'écrire à M. *Sinetti* l'américain. Adieu; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

LETTRE XLVI.

A M. DE LA ROQUE,

Auteur du Mercure de France.

A Cirey, 10 février 1736.

Je suis bien fâché, Monsieur, qu'un peu d'indisposition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaisir en vous marquant ainsi combien je suis sensible à vos politesses. Il est bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connait et aime tous les beaux arts. Vous me rappelez toujours par votre goût, par votre politesse et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de *la Faye* qu'on ne peut trop regretter. Je pense bien comme vous sur les beaux arts.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût, c'est peu de chose;
Beaux arts, je vous invoque tous:
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de désirs!
Beaux arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, Monsieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour lesquelles vous avez trop d'indulgence; mais vous savez que ces petits vers que j'adresse quelquefois à mes amis, respirent une liberté dont le public sévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins, qui

vont toujours nus, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je ſuis, etc.

LETTRE XLVIII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

1736.

Je ne me porte pas trop bien, Madame, mais j'irai vous faire ma cour demain, dans quelque état que je ſois. Si je me porte bien, je ſerai extrêmement gai ; ſi je ſuis malade, votre converſation me guérira bien vîte.

Que m'importe le vain murmure
De cette canaille à tonſure (1)
Qui n'entend rien de mes écrits ?
Tous les maudiſſons qu'ils me donnent,
Et les orémus qu'ils entonnent,
Sont tous pour moi du même prix.
Je conſens qu'on m'excommunie,
Pourvu qu'un jour au Champbonin
Avec toi je paſſe ma vie.
Je conſens que dans ton jardin
On m'enterre comme un impie
Honnête homme et mauvais chrétien,
Philoſophe non ſans folie,
Avec un cœur digne du tien.
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'eſtime et qu'on m'envie.

(1) Elle lui avait donné avis que des prêtres avaient écrit contre lui à la cour.

Allez-vous promener, Madame, avec votre très-humble servante; comptez que je vous suis respectueusement attaché pour la vie.

LETTRE XLVIII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

1736.

AUTREFOIS pour payer le zèle
De Baucis et de Philémon,
On disait que de leur maison
Jupiter fit une chapelle.
Si j'avais son pouvoir divin,
Je n'imiterais pas ses augustes sottises.
Je démolirais vingt églises
Pour vous bâtir un Champbonin.

Vous êtes trop bonne, adorable amie. Quelque succès que l'Enfant prodigue puisse avoir, c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez, que de l'éloge du public. M. *du Châtelet* n'est point de retour. Les colonels sont contremandés, soit par les excessives précautions de M. de *Bellisle*, soit par crainte de quelques remuemens des ennemis. On ne croit point la paix faite. Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes des moutons à qui le boucher ne dit jamais quand il les tuera.

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 13 . . . . 1736.

AIMABLE philosophe, nous avons reçu votre prose et vos vers ; la prose est d'un sage, les vers sont d'un poëte.

Votre style juste et coulant,
Votre raison ferme et polie,
Plaisent tous deux également
A la philosophe Emilie,
Qui joint la force du génie
A la douceur du sentiment.
Entre vous deux assurément
Le ciel mit de la sympathie.
A l'égard de notre Linant,
Il vous approuve et dort d'autant ;
Commence un ouvrage et l'oublie.
Moi, je raisonne et versifie,
Mais non certes si doctement
Que votre sage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé ; venons à la raison que je n'attraperai peut-être point.

Il est vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière pense, ni comment un être pensant est uni à la matière. Mais de ces deux choses également incompréhensibles, il faut que l'une soit vraie, comme de la divisibilité ou de l'indivisibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre soit, quoique ni l'une ni l'autre

ne soit incompréhensible. Ainsi, la création et l'éternité de la matière sont inintelligibles, et cependant il faut que l'une des deux soit admise.

Pour savoir si la matière pense ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration, comme en géométrie; cette vérité, *entre deux points la ligne droite est la plus courte*, mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable en fait de physique est celui-ci: *les mêmes effets doivent être attribués à la même cause*. Or, les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les hommes, donc la même cause les anime. Les bêtes sentent et pensent à un certain point; elles ont des idées; les hommes n'ont au-dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées, un plus grand magasin. Le plus et le moins ne change point l'espèce, donc, &c. Or, personne ne s'avise de donner une ame immortelle à une puce; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'instinct que mon valet; enfin, ni à vous ni à *Emilie*.

La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentielles, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière, si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très-probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux, comme la végétation

à des arbres ; que nous penſons par le cerveau ; de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme *Lucrèce :*

Primùm, animum dico, mentem quem ſæpe vocamus,
In quo conſilium vitæ, regimenque locatum eſt,
Eſſe hominis partem nihilominus ac manus et pes.

Voilà, je crois, ce que notre raiſon nous ferait penſer, ſi la foi divine ne nous aſſurait pas du contraire ; c'eſt ce que penſait *Locke*, et qu'il n'a pas oſé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne ſerait pas une extrême probabilité, le *fruſtra per plura quod poteſt per pauciora*, eſt encore une excellente raiſon. Or, le chemin eſt bien plus court de faire penſer un cerveau, que de fourrer dans un cerveau je ne ſais quel *être* dont nous n'avons aucune idée. Cet être qui croît et décroît avec nos ſens, a bien la mine d'être un ſixième ſens ; et ſi ce n'était notre divine religion, je ſerais tenté de le croire ainſi.

Je trouve très-mauvais que vous parliez de *Newton* comme d'un feſeur de ſyſtêmes. Il n'en a fait aucun. Il a découvert dans la matière des propriétés inconteſtables, démontrées par les expériences. Il eſt auſſi certain que les forces centripètes agiſſent ſur tous les corps, ſans aucune matière intermédiaire, qu'il eſt certain que l'air pèſe. Il eſt auſſi ſûr que la lumière ſe réfléchit dans le vide par la force de l'attraction, c'eſt-à-dire par les forces centripètes, qu'il eſt ſûr que les rayons de la lumière ſe briſent dans l'eau.

Je

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me presse. *Le Franc* m'a volé mon sujet et toutes mes situations; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu, mille tendres complimens à *Cideville : Emilie* vous en fait beaucoup.

LETTRE L.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, 21 octobre 1736.

TANDIS qu'aux fanges du Parnasse,
D'une main criminelle et basse,
Rufus va cherchant des poisons,
Ta main délicate et légère
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chansons.

Les Grâces accordent ta lyre;
Le Plaisir mollement t'inspire,
Et tu l'inspires à ton tour.
Que ta muse tendre et badine
Se sent bien de son origine !
Elle est la fille de l'Amour.

Loin ce rimeur atrabilaire,
Ce cynique, ce plagiaire
Qui, dans ses efforts odieux,
Fait servir à la calomnie,
A la rage, à l'ignominie,
Le langage sacré des Dieux.

Sans doute les premiers poëtes,
Infpirés, ainfi que vous l'êtes,
Etaient des Dieux ou des amans :
Tout a changé, tout dégénère,
Et dans l'art d'écrire et de plaire;
Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, Monfieur, votre charmante épître, vos vers qui, comme vous, refpirent les grâces, méritaient une autre réponfe. Mais s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais; vous me donnez en tout des exemples que je fuis bien loin de fuivre. Je fais mes efforts; mais malheur à qui fait des efforts.

Votre fouvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'ofe compter fur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je fois privé de ce commerce délicieux! Ah! fi votre mufe daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, fi vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaifirs, de vos fuccès dans le monde, de tout ce qui vous intéreffe, que je défierais les *Rouffeaux* et les *Desfontaines* de troubler ma félicité!

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie affez jolie; mais que celle qu'on mène avec vous eft au-deffus!

Comptez, Monfieur, fur le tendre et refpectueux attachement de *Voltaire*.

LETTRE LI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 2 novembre 1737.

Tout mon chagrin eft donc à préfent de ne pouvoir vous embraffer en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour fentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre. Que je fuis enchanté, mon cher et refpectable ami, de ce que vous venez de faire! que je reconnais bien-là votre cœur tendre et votre efprit ferme!

On difait que l'Hymen a l'Intérêt pour père:
Qu'il eft trifte, fans choix, aveugle, mercenaire;
Ce n'eft point là l'Hymen. On le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux eft chez vous, d'Argental;
La vertu le conduit, la tendreffe l'anime,
Le bonheur fur fes pas eft fixé fans retour;
Le véritable Hymen eft le fils de l'Eftime,
Et le frère du tendre Amour.

Permettez-moi donc de vous faire ici à [illegible] deux des complimens de la part de [illegible] honnêtes gens, de tous les gen[illegible] de tous les gens aimables. Mon Dieu que vous avez bien fait l'un et l'autre! partagez, Madame, les bontés de Monfieur d'*Argental* pour moi. Ah! s'il vous prenait fantaifie à tous deux de venir paffer quelque temps à la campagne pendant qu'on dorera votre cabinet, qu'on achèvera votre meuble, madame *du Châtelet* va vous en

écrire sur cela de bonnes. Enfin, ne nous ôtez point l'espérance de vous revoir. Les heureux n'ont pas besoin de Paris. Nous n'irons point; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux, couple aimable, couple estimable. Vendez vîte votre vilaine charge de conseiller au parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la société; quittez ce triste fardeau qui fait qu'on se lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaisir, dont votre bonheur me pénètre, me permette de vous parler d'autre chose. Une autre fois je vous entretiendrai de *Melpomène*, de *Thalie*, mais aujourd'hui la divinité à qui vous sacrifiez a tout mon encens.

LETTRE LII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 23 décembre 1737.

L'AMITIÉ, ma déesse unique,
Vient enfin de me réveiller
De cette langueur léthargique
Où je paraissais sommeiller,
Et m'a dit d'un ton véridique:
N'as-tu pas assez barbouillé
Ton système philosophique?
Assez énoncé, détaillé
De Louis l'histoire authentique?
N'as-tu pas encor rimaillé
Récemment une œuvre tragique?
Seras-tu sans cesse embrouillé
De vers et de mathématique?

Renonce plutôt à Newton,
A Sophocle, aux vers de Virgile,
A tous les maîtres d'Hélicon,
Mais sois fidelle à Cideville.

J'ai répondu du même ton:
O ma patronne, ô ma déesse!
Cideville est le plus beau don
Que je tienne de ta tendresse;
Il est lui seul mon Apollon;
C'est lui dont je veux le suffrage;
Pour lui mon esprit tout entier
S'occupait d'un trop long ouvrage;
Et si j'ai paru l'oublier,
C'est pour lui plaire davantage.

Voilà une de mes excuses, mon cher *Cideville*, et cette excuse vous arrivera incessamment par le coche. C'est une tragédie. C'est Mérope, tragédie sans amour, et qui peut-être n'en est que plus tendre. Vous en jugerez, vous qui avez un cœur si bon et si sensible, vous qui seriez le plus tendre des pères, comme vous avez été le meilleur des fils, et comme vous êtes le plus fidelle ami et le plus sensible des amans.

Une autre excuse bien cruelle de mon long silence: c'est que la calomnie, qui m'a persécuté si indignement, m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. On ouvrait toutes mes lettres; on empoisonnait ce qu'elles avaient de plus innocent, et des personnes qui avaient apparemment juré ma perte, en fesaient des extraits odieux, qu'ils portaient jusqu'aux ministres dans l'occasion. J'avais cru apaiser la rage de ces persécuteurs en

fesant un tour en Hollande; ils m'y ont poursuivi. *Rousseau*, entre autres, ce monstre né pour calomnier, écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion, que j'avais tenu école de déisme chez M. *s'Gravesende*, fameux philosophe de Hollande. Il fallut que M. *s'Gravesende* démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai dans mon séjour en Hollande qu'à voir les expériences de la physique neutonienne que fait M. *s'Gravesende*, qu'à étudier, et qu'à mettre en ordre les élémens de cette physique, commencés à Cirey. Je n'ai opposé à la rage de mes ennemis qu'une vie obscure, retirée, des études sérieuses auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame *du Châtelet* et toute sa famille. Ils connaissent mon cœur; ils ne se sont jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur, la vie que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité sans réserve à ceux dont je peux dépendre, j'ai par le conseil de M. d'*Argental*, envoyé, il y a plus de six mois, mes *Elémens de Newton* à la censure à Paris. Ils y sont restés, on ne me les rend point. J'en ai suspendu la publication en Hollande. Je la suspends encore. Les libraires (qui se sont trouvés par hasard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décision en France de la part de ceux qui sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie; car je veux vous rendre un compte exact.

Quant aux autres ouvrages, j'ai fait Mérope, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé

toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'Oedipe. J'ai retouché beaucoup jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de *Louis XIV* jusqu'à la bataille de Turin. Je m'amuse d'ailleurs à me faire un cabinet de physique assez complet. Madame *du Châtelet* est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'Enfant prodigue, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je suis en train de vous rendre compte de tout, il faut vous dire que ce misérable *Dumoulin* qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infame procès de *Jore*. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés, et pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarrassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon, et de me tout avouer. O hommes, ô monstres! qu'il y a peu de *Cidevilles!*

Continuons; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame *du Châtelet* les *Linant*. Vous savez quel prix elle a reçu de ses bontés. Je crois la sœur plus coupable que le frère. Je suis d'autant plus affligé, que *Linant* semblait vouloir travailler. Il reprenait sa tragédie à cœur; je m'y intéressais; je le fesais travailler; il me serait devenu cher à mesure qu'il eût cultivé son talent; mais il ne m'est plus permis de conserver avec lui le moindre commerce.

Mon cher ami, cette lettre est une jérémiade. Je pleure sur les hommes. Mais je me console, car il y a des *Emilies* et des *Cidevilles*.

LETTRE LIII.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 23 décembre 1737.

A mon très-cher ami Formont,
Demeurant ſur le double mont,
Au deſſus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait ſans meſure,
Où le plaiſir et la raiſon
Ramenaient le bon Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abſtraite philoſophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poéſie,
Au pays où règne Thalie
Et le cothurne et les ſifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conſeil ſi doux et ſi ſain
Vous le voulez ; je cède enfin
A ce conſeil, à mon deſtin ;
Je vais de folie en folie,
Ainſi qu'on voit une catin
Paſſer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtiſan, au citadin :
Ou bien, ſi vous voulez encore,
Ainſi qu'une abeille au matin
Va ſucer les pleurs de l'Aurore

Ou fur l'abfinthe ou fur le thim,
Toujours travaille et toujours caufe,
Et nous pétrit fon miel divin
Des gratte-cus et de la rofe. (1)

J'ai donc, fuivant votre confeil, abandonné pour un temps *la raifon réciproque des quarrés des diftances*, et la progreffion en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves et autres caffes-tête, pour retourner à *Melpomène*. J'ai fait Mérope, mon cher ami, *arbiter elegantiarum et judex nofter*. Ce n'eft pas la Mérope de *Maffey*, c'eft la mienne. Je veux vous envoyer à vous et à notré aimable *Cideville*. Il y a fi long-temps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié, qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'était pas la feule tragédie qu'on fefait à Cirey. *Linant* avait remis fur le métier cette intrigue égyptiaque que je lui avais fait commencer, il y a fept ans. Enfin il avait repris vigueur, et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part, s'il avait voulu un peu travailler, je crois que l'ouvrage aurait eu du fuccès, mais vous favez que le démon d'écrire en profe avait tellement poffédé la fœur, que madame *du Châtelet* a été dans la néceffité abfolue de renvoyer la fœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre. Ils pouvaient fe faire un fort très-doux, et fe préparer un avenir agréable. *Linant* aurait paffé fa vie dans la maifon avec une penfion. Son pupille en aurait eu foin toute fa vie. Il y a de la probité,

(1) Ces vers fe trouvent dans le *Commentaire hiftorique, &c. Mélanges littéraires*, tome II. On a cru devoir rétablir ici la lettre dans fon entier.

de l'honneur dans cette maison *du Châtelet*. Celui qui avait élevé M. *du Châtelet*, est mort dans leur famille assez à son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme *Linant*, un homme qui d'ailleurs a si peu de ressources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maison? Je crois qu'il se repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien, quand vous et M. de *Cideville* me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier, puisqu'il a manqué à madame *du Châtelet*.

Voulez-vous, en attendant Mérope, une ode que j'ai faite sur la paix (1)? On a tant fait de ces drogues que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami *Cideville*, et dites-m'en votre avis, mais qu'elle n'ennuie que *Cideville* et vous. Les esprits sont à Paris dans une petite guerre civile; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre *Maupertuis*, et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les lullistes appellent les partisans de *Rameau*, les ramoneurs. Pour moi, sans parti, sans intrigue, retiré dans le paradis terrestre de Cirey, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de *Rameau* (2), ou les beaux airs de *Persée*. Si je peux regretter quelque chose, c'est vous, mon cher *Formont*, que j'estimerai et que

(1) Voyez le volume d'Epîtres.

(2) Les enfers dans *Castor et Pollux*.

j'aimerai toute ma vie. Madame *du Châtelet* qui partage mes fentimens pour vous, vous fait les plus fincères complimens.

On arrête en France l'impreffion de ma *Philofophie de Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

LETTRE LIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis (1), 22 mai 1738.

Je viens de lire, Monfieur, une hiftoire et un morceau de phyfique (2) plus intéreffant que tous les romans. Madame *du Châtelet* va le lire; elle en eft plus digne que moi. Il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaifir de s'inftruire, avoir celui de vous remercier.

Il me femble que votre préface eft trés-adroite, qu'elle fait naître dans l'efprit du lecteur du refpect pour l'importance de l'entreprife, qu'elle intéreffe les navigateurs, à qui la figure de la terre était affez indifférente, qu'elle infinue fagement les erreurs des anciennes mefures et l'infaillibilité des vôtres, qu'elle donne une impatience extrême de vous fuivre en Laponie.

Dès que le lecteur y eft avec vous, il croit être dans un pays enchanté dont les philofophes font

(1) Allufion à l'Obfervatoire de Kittis, fous le cercle polaire.

(2) L'ouvrage de M. de *Maupertuis*, fur la figure de la terre, imprimé au Louvre, en 1738.

les fées. Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Gréce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus* et les *le Moniers*, mais les deſſinateurs qui vous ont accompagné? On les a divinifés: et vous! quelle eſt votre récompenſe! je vais vous le dire: l'eſtime des connaiſſeurs qui vous répond de celle de la poſtérité. Soyez ſûr que les ſuffrages des êtres penſans du dix-huitième ſiècle ſont fort au-deſſus des apothéoſes de la Gréce.

Je vous ſuis avec tranſport et avec crainte à travers de vos cataractes, et ſur vos montagnes de glace:

Quod latus mundi nebulæ, maluſque
Jupiter urget.

Certainement vous ſavez peindre; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poëte comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations ſont d'*Archimède*, et votre courage de *Chriſtophe Colomb*, votre deſcription des neiges de Tornéo eſt de *Michel Ange*, eſt celle des eſpèces d'aurores boreales eſt de l'*Albane*. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez pas voulu nous dire la raiſon pourquoi un ciel ſi charmant couvrait une terre ſi affreuſe. Eh bien! moi qui la ſais (et c'eſt la ſeule choſe que je ſache mieux que vous), je vous la dirai:

Lorſque la vérité, ſur les gouffres de l'onde,
Dirigeait votre courſe aux limites du monde,
Tout le Nord treſſaillit, tout le conſeil des Dieux
Deſcendit de l'Olympe, et vint ſur l'hémiſphère

Contempler à quel point les enfans de la terre
Oferaient pénétrer dans les fecrets des Cieux.
Iris y déployait fa charmante parure
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature:
Prodige pour le peuple, et charme de nos yeux.
Pour la feconde fois, oubliant fa carrière,
Détournant fes chevaux et fon char de rubis,
Le père des faifons franchiffait fa barrière;
Il vint, il tempéra les traits de fa lumière:
Il avança vers vous tel qu'il parut jadis,
Lorfque dans fon palais il embraffa fon fils,
Son fils qui moins que vous lui parut téméraire.

Atlas par qui le ciel fut, dit-on, foutenu,
Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
On vante en vain leurs noms chez la Gréce crédule;
Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
Hercule en vous voyant s'étonna que l'Envie,
Dans les glaces du Nord, expirât fous vos coups,
Lui qui ne put jamais terraffer dans fa vie
Cet ennemi des dieux, des héros et de vous.

Dans ce confeil divin Newton parut fans doute;
Defcartes précédait, incertain dans fa route;
Tel qu'une faible aurore, après la trifte nuit,
Annonce les clartés du foleil qui la fuit:
Il cherchait vainement, dans le fein de l'efpace,
Ces mondes infinis qu'enfanta fon audace,
Ses tourbillons divers et fes trois élémens,
Chimériques appuis du plus beau des romans.
Mais le fage de Londre et celui de la France,
S'uniffaient à vanter votre entreprife immenfe.

Tous les temps à venir en parleront comme eux.
Pourfuivez, éclairez ce fiècle et nos neveux
Et que vos feuls travaux foient votre récompenfe.
Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.
Eft-ce à vous d'écouter l'ambition funefte,
Et la foif des faux biens dont on eft captivé ?
Un inftant les détruit, mais la vérité refte.
Voilà le feul tréfor ; et vous l'avez trouvé.

Je laiffe à madame *du Châtelet*, la plus digne amie affurément que vous ayez, le foin de vous dire combien de fortes de plaifirs votre excellent ouvrage nous caufe. Ce qu'il y a de trifte, c'eft que fon fuccès infaillible vous arrêtera dans Paris, et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'inftant, par votre lettre, que vos fuccès ne vous retiennent point à Paris, mais que la fenfibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet efprit fublime pour avoir auffi un cœur ?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage, parce que je ne l'avais point ; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris : on ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude ; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour lefquels il était deftiné ne pourront les corriger, et les favans me les attribueront.

Je ne fuis ni furpris ni fâché que l'abbé *Desfontaines* effaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme auffi entiché du péché antiphyfique, et qui eft d'ailleurs auffi peu phyficien, doit toujours pécher contre nature.

J'ai lu le livre de M. *Algarotti* (1). Il y a, comme de raiſon, plus de tours et de penſées que de vérités. Je crois qu'il réuſſira en italien, mais je doute qu'en français *l'amour d'un amant qui décroît en raiſon du cube de la diſtance de ſa maîtreſſe, et du carré de l'abſence*, plaiſe aux eſprits bien faits qui ont été choqués de *la beauté blonde du ſoleil* et de *la beauté brune de la lune* dans le livre des *Mondes*.

Ce livre a beſoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui eſt capable de bien traduire, s'amuſe rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais ſur le champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-ſens dans l'impreſſion. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur ſur la lumière, mais ſi vous vouliez conſacrer deux heures à me corriger les miennes et ſur la lumière et ſur la peſanteur, vous me rendriez un ſervice dont je ne perdrai jamais le ſouvenir. Je ſuis ſi preſſé par le temps, que j'en ai la vue éblouie; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne; je m'adreſſe à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne, et la ſeule digne peut-être de votre ſociété, joint ſes prières aux miennes. On ne vous ſupplie point de perdre beaucoup de temps: et d'ailleurs eſt-ce le perdre que de catéchiſer ſon diſciple? C'eſt à vous à dire, quand vous n'aurez pas inſtruit quelqu'un: *amici, diem perdidi.*

Comptez que Cirey ſera à jamais le très-humble ſerviteur de Kittis.

(1) *Il Newtonianiſmo per le dame.*

LETTRE LV.

A M. THIRIOT.

Le 5 juin 1738.

MON cher ami, vous paſſez donc une partie de vos beaux jours à la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné aſſiſter à une noce bourgeoiſe, que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuſes à la comédie. Aſſemblées de parens, quolibets de noces, plates plaiſanteries, contes lubriques, qui font rougir la mariée, et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaiſe chère, ricanemens ſans avoir envie de rire, lourds baiſers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil; voilà les noces de la rue des deux Boules, et la rue des deux Boules eſt par-tout. Cependant voilà ma nièce, votre amie, bien établie, et dans l'eſpérance de venir manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout ſon cœur, je lui donne ma ſainte malédiction.

Quand aurai-je la démonſtration de *Rameau* contre *Newton?* Lit-on le livre de *Maupertuis?* C'eſt un chef-d'œuvre. Il a eu raiſon de ne rien vouloir des rois. *Regum æquabat opes meritis.* Les Français ont-ils la tête aſſez raſſiſe pour lire ce livre excellent?

Un de mes amis, qui n'eſt pas un ſot, ſachant que le ſodomite *Desfontaines* avait oſé blaſphémer l'attraction, m'a envoyé ce petit correctif.

Pour

Pour l'amour anti-physique
Desfontaines flagellé
A, dit-on, fort mal parlé
Du systême newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure;
Et ses erreurs sont toujours
Des péchés contre nature.

Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte que vous aviez, ce me semble, perdu à Paris, et que je viens de retrouver dans mes paperasses.

L'abbé Desfontaines et le ramoneur, ou le ramoneur et l'abbé Desfontaines, conte par feu M. de la Faye.

Un ramoneur à face basanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait glissant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau,
Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau,
Vint endosser son échine inclinée.
L'Amour cria; le quartier accourut.
On verbalise, et Desfontaine en rut,
Est encagé dans le clos de bicêtre.
On vous le lie, on le fait dépouiller.
Un bras nerveux se complait d'étriller
Le lourd fessier du sodomite prêtre.
Filles riaient, et le cuistre écorché
Criait: Monsieur, pour Dieu soyez touché;
Lisez de grâce et mes vers et ma prose.

Le fesseur lut, et soudain plus fâché,
Du renégat il redoubla la dose,
Vingt coups de fouet pour son vilain péché,
Et trente en sus pour l'ennui qu'il nous cause.

Pour la consolation des gens de bien, mon cher ami, vous devriez faire tenir cela au sieur *Giot*, afin qu'il en dise son avis dans quelques observations. Je me recommande à vos charitables soins. Mais passons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition des *Elémens de Newton*, et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes, que mon avertissement pour les journaux est devenu fort inutile. J'en ai écrit au *Trublet* que je connais un peu, et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne m'a pas encore répondu ; vous devriez le relever un peu de sentinelle, et sur ce je vous embrasse tendrement.

LETTRE LVI.

A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, 23 juin 1738.

Enfin nous avons lu le *Fat puni* ; nous sommes provinciaux, mais nous ne pouvons pas dire que nous prènons les modes quand Paris les quitte; la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du Fat que si bien l'on punit,
Le portrait n'est pas ordinaire,
Et le Rigaut qui le peignit
Me paraît en tout son contraire.
C'est le modèle des auteurs,
Qui connaît le monde et l'enchante,
Et qui fait jouir des faveurs
Dont monsieur le Marquis se vante.

Je pourrais bien être un fat aussi de vous envoyer des vers si misérables, mais que je ne sois pas le fat puni. Pardonnez à un mauvais physicien d'être mauvais poëte. Madame *du Châtelet* est enchantée de cette petite pièce ; est-ce que nous n'en connaîtrons jamais l'auteur ?

Notre affliction du départ de M. votre frère (1) augmente à mesure que le départ approche. Si *Pollux* va en Amérique, *Castor* au moins nous restera en France.

(1) M. le comte d'*Argental*, qui était nommé à l'intendance de St. Domingue.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 14 juillet 1738.

Malgré mon ſilence coupable
Et mes égaremens divers,
Cideville toujours aimable,
Toujours à lui-même ſemblable,
Daigne encor m'envoyer des vers.

Il eſt ma première maîtreſſe,
Qui, prenant ſes plus beaux atours,
Vient rendre à ſes premiers amours
Un cœur formé pour la tendreſſe,
Que je crus uſé pour toujours.

Croyez, mon cher *Cideville*, que je pourrai renoncer aux vers, mais jamais à votre tendre amitié. Cette philoſophie de *Newton* a un peu pris ſur notre commerce, mais rien ſur mes ſentimens. Périſſe le carré des diſtances, périſſent les lois de *Kepler* plutôt qu'il me ſoit reproché que j'ai abandonné mon ami. Quelle ſcience vaut l'amitié! Non, mon cher *Cideville*, non-ſeulement je ne vous oublie point, mais je ne perds point l'eſpérance de vous revoir. Il eſt bien vrai que les *Elémens de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raiſons pour cela. Cette philoſophie eſt vraie, et elle combat celle de *Deſcartes*, que les Français ont adopté avec auſſi peu de raiſon qu'ils l'avaient proſcrite.

Je ne ſuis point étonné que vous ayez entendu une philoſophie raiſonnable et dégagée de toutes ces hypothèſes qui ne préſentent à l'eſprit que des romans confus. Je ne ſuis point ſurpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la perſonne aimable à qui ſans doute vous avez fait entendre des vérités d'un uſage plus réel, et qui par-là en eſt plus reſpectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'eſprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers (1). Elle ne m'a point écrit dans ſa langue ; ſa langue eſt ſans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amſterdam ; elle eſt très-fautive. Il faut ſouvent ſuppléer le ſens. Les libraires ſe ſont hâtés de la débiter ſans me conſulter. Vous recevrez inceſſamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez Mérope en même-temps. Je vous payerai mes tributs en vers et en proſe pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de *Formont* depuis qu'il eſt à la ſuite de *Plutus*.

Il eſt mort, le pauvre Formont :
Il a quitté le double mont.
Muſique, vers, philoſophie,
Plutus lui fait tout renier.
Pleurez, Erato, Polymnie,
Chapelle s'eſt fait ſous-fermier.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui, ainſi nous nous rétractons. Elle eſt datée de la campagne.

(1) Voyez à la fin de cette lettre les vers à mademoiſelle de *T****.

Quand cette lettre fut écrite
D'un ſtyle ſi vif et ſi doux,
Sans doute il était près de vous;
Il a repris tout ſon mérite.

Il faut que je vous diſe une ſingulière nouvelle. *Rouſſeau* vient de me faire envoyer une ode de ſa façon, accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'eſt par humilité chrétienne qu'il m'adreſſe ſon ode; qu'il m'a toujours eſtimé; et que j'aurais été ſon ami ſi j'avais voulu. J'ai fait réponſe que ſon ode n'eſt pas aſſez bonne pour me raccommoder avec lui; que puiſqu'il m'eſtimait, il ne fallait pas me calomnier; et que puiſqu'il m'a calomnié, il fallait ſe rétracter; que j'entendais peu de choſe à l'humilité chrétienne, mais que je me connaiſſais très-bien en probité, et pas mal en odes; qu'il fallait enfin corriger ſes odes et ſes procédés pour bien réparer tout.

Je vous envoie ſon ode, vous jugerez ſi elle méritait que je me réconciliaſſe. Il eſt dur d'avoir un ennemi, mais quand les ſujets d'inimitié ſont ſi publics et ſi injuſtes, il eſt lâche de ſe raccommoder, et un honnête homme doit haïr le malhonnête homme juſqu'au dernier moment. Celui qui m'a offenſé par faibleſſe retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié, ſi je penſais autrement. Adieu, mon cher ami, que j'ai tant de raiſon d'aimer. Madame *du Châtelet* ne vous connait que comme les bons auteurs, par vos ouvrages; vos lettres ſont des ouvrages charmans.

*A mademoiſelle de T*** de Rouen, qui avait écrit à l'auteur conjointement avec M. de Cideville.*

Quoi, celle qui n'a dû connaître
Que les Grâces ſes tendres ſœurs,
De qui les mains cueillent des fleurs
Et de qui les pas les font naître,
En philoſophe oſe paraître
Dans les profondeurs des détours,
Où l'on voit les épines craître :
Et la maîtreſſe des Amours
A choiſi Newton pour ſon maître!

Je vois cette jeune beauté,
Du palais de la Volupté,
Se promener d'un pas agile
Au temple de la Vérité.
La route en était difficile,
Mais elle eſt avec Cideville
Dans ces deux temples ſi fêté.
Juſqu'où n'a-t-elle point été
Avec ce conducteur habile?

Je vois que la nature a fait,
Parmi ſes œuvres infinies,
Deux fois un ouvrage parfait;
Elle a formé deux Emilies.

LETTRE LVIII.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

1738.

Favori d'un prince adorable,
Courtifan qui n'es point flatteur,
Allemand qui n'es point buveur,
Voyageant fans être menteur,
Souvent goutteux, toujours aimable;
Le caprice injufte du fort
T'avait fait naître fur le bord
De la pefante Mofcovie:
Le ciel, pour réparer ce tort,
Te donna le feu du génie
Au milieu des glaces du Nord.
Orné de grâces naturelles,
Tu plairais à Rome, à Paris,
Aux papiftes, aux infidelles;
Citoyen de tous les pays,
Et chéri de toutes les belles.

Voilà, Monfieur, un petit portrait de vous, plus fidelle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lefquelles vous faites voir des fentimens qui ne font point d'un voyageur. Les voyageurs oublient; vous ne nous oubliez point: vous fongez à nous confoler de votre abfence. Madame *du Châtelet* et tout ce qui eft à Cirey, et moi, Monfieur, nous nous fouviendrons toute notre vie que nous avons vu *Alexandre* de

de Rémusberg dans *Ephestion Keiserling*. Je trouve déjà le prince royal un très-grand politique; il choisit pour ambassadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puissances auprès desquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquise *du Châtelet*, un homme sensible à la beauté, à l'esprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues: en un mot son envoyé était chargé de plaire, et il a mieux rempli sa légation que le cardinal d'*Ossat* ou *Grotius* n'auraient fait. Vous négociez sans doute sur ce pied-là auprès de mesdames de *Nassau*. En quelque endroit du monde que vous soyez, souvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante, entourée de bois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à *Frédéric Marc-Aurèle* quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendresse plus forte que le respect dont nos cœurs sont pénétrés pour lui. Nous ne fesons guère de repas sans faire commémoration du prince et de l'ambassadeur, nous ne passons point devant son portrait sans nous arrêter, sans dire: Voilà donc celui à qui il est réservé de rendre les hommes heureux, voilà le vrai prince et le vrai philosophe. J'apprends encore que vous ne bornez point votre sensibilité pour Cirey au seul souvenir, vous songez à rendre service à M. *Linant*, vos bons offices pour lui sont un bienfait pour moi; souffrez que je partage la reconnaissance.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde,

deux paradis terrestres, mesdames les princesses de *Nassau* ont l'un, mais madame *du Châtelet* a l'autre. Ce que vous me dites de Veilbourg augmente la respectueuse estime que j'avais déjà pour les princesses dont vous me parlez ; adieu, Monsieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuse santé m'a empêché de vous écrire plutôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres sentimens.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir *Emilie*, et qui voyagent en France, envoyez-nous-les, ils seront reçus en votre nom comme vous-même. Madame *du Châtelet* sera comptée au rang des choses qu'il faut voir en France, parmi celles qu'on y regrette.

Je suis avec l'estime la plus respectueuse et la plus tendre, etc.

LETTRE LIX.

A M. THIRIOT.

Le 7 auguste 1738.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du premier, celle du 3, la lettre de son Altesse royale, l'extrait du père *Castel*, les vers attribués à *Bernard*. Grand merci de tout cela, et sur-tout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

Le père *Castel* a peu de méthode dans l'esprit,

c'eſt le rebours de l'eſprit de ce ſiècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins inſtructif.

Les vers de *Bernard*, ou de qui il vous plaira, ſont plus remplis de molleſſe et de grâces que piquans de nouvauté. Je pourrais répondre à ceux qui penſent comme lui :

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Eſt-il donc l'ennemi du bonheur de connaître?
Ne peut-on rapprocher le ſage de l'amant ?
N'eſt-ce que chez les ſots que l'amour pourra naître ?
Vos vers et votre eſprit nous font aſſez connaître
Qu'on peut penſer beaucoup et ſentir tendrement.
L'amour eſt des humains le plus cher avantage ;
C'eſt le premier des biens, c'eſt donc celui du ſage.
Que Vénus ſache aimer, je n'en ſuis pas ſurpris ;
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.
Mais au cœur de Pallas inſpirer la tendreſſe,
Couronner la raiſon des mains de la molleſſe,
Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs,
C'eſt la première des douceurs
Et le comble de la ſageſſe.

Voilà des vers qui échappent à ma philoſophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés, mais non les donner. *Oh quanti e quanti ne vederete, when you are at Cirey ?*

Ceux qui reprochent à M. *Algarotti* le ton affirmatif ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas aſſez affirmé, je veux dire de n'avoir pas aſſez dit de choſes et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, ſi le livre eſt traduit comme il le mérite, il doit réuſſir. A l'égard du mien, il eſt

deux paradis terrestres, mesdames les princesses de *Nassau* ont l'un, mais madame *du Châtelet* a l'autre. Ce que vous me dites de Veilbourg augmente la respectueuse estime que j'avais dejà pour les princesses dont vous me parlez ; adieu, Monsieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuse santé m'a empêché de vous écrire plutôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres sentimens.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir *Emilie*, et qui voyagent en France, envoyez-nous-les, ils seront reçus en votre nom comme vous-même. Madame *du Châtelet* sera comptée au rang des choses qu'il faut voir en France, parmi celles qu'on y regrette.

Je suis avec l'estime la plus respectueuse et la plus tendre, etc.

LETTRE LIX.

A M. THIRIOT.

Le 7 auguste 1738.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du premier, celle du 3, la lettre de son Altesse royale, l'extrait du père *Castel*, les vers attribués à *Bernard*. Grand merci de tout cela, et sur-tout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

Le père *Castel* a peu de méthode dans l'esprit,

c'est le rebours de l'esprit de ce siècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins instructif.

Les vers de *Bernard*, ou de qui il vous plaira, sont plus remplis de mollesse et de grâces que piquans de nouvauté. Je pourrais répondre à ceux qui pensent comme lui :

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Est-il donc l'ennemi du bonheur de connaître?
Ne peut-on rapprocher le sage de l'amant ?
N'est-ce que chez les sots que l'amour pourra naître ?
Vos vers et votre esprit nous font assez connaître
Qu'on peut penser beaucoup et sentir tendrement.
L'amour est des humains le plus cher avantage ;
C'est le premier des biens, c'est donc celui du sage.
Que Vénus sache aimer, je n'en suis pas surpris ;
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.
Mais au cœur de Pallas inspirer la tendresse,
Couronner la raison des mains de la mollesse,
Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs,
    C'est la première des douceurs
    Et le comble de la sagesse.

Voilà des vers qui échappent à ma philosophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés, mais non les donner. *Oh quanti e quanti ne vederete, vhen you are at Cirey ?*

Ceux qui reprochent à M. *Algarotti* le ton affirmatif ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas assez affirmé, je veux dire de n'avoir pas assez dit de choses et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, si le livre est traduit comme il le mérite, il doit réussir. A l'égard du mien, il est

jusqu'à présent le premier en Europe qui ait apelé *parvulos ad regnum cœlorum*, car *regnum cœlorum*, c'est *Newton*. Les Français en général sont assez *parvuli*. Il n'y a point, comme vous dites, *d'opinions nouvelles* dans *Newton*; il y a des expériences et des calculs, et avec le temps il faudra que tout le monde se soumette. Les *Renauds* et les *Castels* n'empêcheront pas à la longue le triomphe de la raison. Adieu, père *Mersenne*, vous vous apercevrez bientôt des sentimens du prince royal pour vous.

LETTRE LX.

A M. LE BARON DE KAISERLING.

Cyrey, octobre 1738.

Très-aimable Césarion,
Par votre épître j'apprends comme
Quelques vers griffonnés *sur l'homme*
Ont eu votre approbation.
J'ai peint cette absurde sagesse
Des fous sottement orgueilleux;
C'est à vous à vous moquer d'eux;
Vous n'êtes pas de leur espèce.

M. *Michelet* nous a envoyé, Monsieur, les plans du paradis terrestre de l'Allemagne, car celui de France est à Cirey. Je ne sais ce que j'aime le mieux en vous, ou la plume de l'écrivain qui écrit de si jolies choses, ou le crayon qui dessine une si aimable retraite. Vous nous fournissez tous les plaisirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le

bonheur de vous voir. Madame la marquise *du Châtelet* va vous écrire. Elle est seule digne de vos présens ; mais j'en sens le prix aussi vivement qu'elle. Nous sommes unis, tous en *Frédéric*, comme les dévots le sont dans leur patron. Je serai, Monsieur, toute ma vie, avec l'attachement le plus tendre, votre etc.

LETTRE LXI.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 11 novembre 1738.

Est-il vrai, cher Formont, que ta muse charmante,
Du Dieu qui nous inspire interprète éclatante,
Vient par les sons hardis de tes nouveaux concerts
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes ;
Observant, calculant, mais ne sentant jamais.
Ces Atlas qui des cieux semblent porter le faix,
Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre ;
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis en façonnant ce peuple raisonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible :
Ils sentent le plaisir qui naît d'un vers heureux ;
C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux.

Quand verrai-je ces vers, enfans de ton génie,
Ces vers où la raison parle avec harmonie ;
Ils sont faits pour charmer les beaux lieux où je suis,

Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits ;
Newton est notre maître, et Milton nous délasse ;
Nous combattons Malbranche et relisons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaisirs divers.
Heureux le philosophe épris de l'art des vers ;
Mais heureux le poëte épris de la science :
Les mots ne bornent point sa vive intelligence ;
Des mouvemens du ciel il dévoile le cours,
Il suit l'astre des nuits et le flambeau des jours ;
Loin des sentiers étroits de la Gréce aveuglée
Son esprit monte aux cieux qu'entr'ouvrit Galilée ;
Il connaît, il admire un univers nouveau.
On ne le verra point sur les pas de Boileau
Douter si le soleil tourne autour de son axe,
Et l'astrolabe en main chercher un parallaxe ;
Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers
Les affreux préjugés, tyrans de l'univers.

Je connais le poëte à ces marques sublimes,
Non dans un alphabet de pédantesques rimes,
Non dans ces vers forcés, surchargés d'un vieux mot,
Où l'auteur nous ennuie en phrases de Marot.
De ce style emprunté tu proscris la bassesse:
Qui pense hautement, s'exprime avec noblesse.
Et le sage Formont laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Envoyez-nous donc, mon cher philosophe-poëte, votre belle épitre : à qui la donnerez-vous, si vous la refusez à la divinité de Cirey ? Vous savez combien madame *du Châtelet* aime votre esprit, vous savez si elle est digne de voir vos ouvrages ; pour moi je demande, au nom de

l'amitié, ce qu'elle a droit d'exiger de l'eſtime que vous avez pour elle. Nous ſommes bien loin d'abandonner ici la poéſie pour les mathématiques; nous nous ſouvenons que c'eſt Virgile qui diſait :

Nos verò dulces teneant ante omnia muſæ,
Defectus ſolis varios et ſidera monſtrent.

Ce n'eſt pas dans cette heureuſe ſolitude qu'on eſt aſſez barbare pour mépriſer aucun art; c'eſt un étrange rétréciſſement d'eſprit que d'aimer une ſcience pour haïr toutes les autres; il faut laiſſer ce fanatiſme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à DIEU que dans leur ſecte; on peut donner des préférences, mais pourquoi des excluſions? La nature nous a donné ſi peu de portes par où le plaiſir et l'inſtruction peuvent entrer dans nos ames; faudra-t-il n'en ouvrir qu'une? Vous êtes un bel exemple du contraire; car qui raiſonne plus juſte, et qui écrit avec plus de grâces que vous? Vous trouvez encore du temps de reſte pour paſſer du temple de la poéſie et de la métaphyſique à celui de *Plutus*, et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme *Horace*.

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipſe parabo.

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature, qu'elles ne vous enlèvent dont point à vos amis; écrivez un petit mot, et envoyez l'épître. Vous voyez ſans doute ſouvent madame *du Deffant*; elle m'oublie, comme de raiſon, et moi je me ſouviens toujours d'elle; j'en ferai une ingrate, je lui ſerai toujours

attaché. Quand vous souperez avec le philosophe *baylien*, M. *Desalleurs* l'aîné, et avec son frère le philosophe mondain, buvez à ma santé avec eux, je vous prie. Est-il vrai que votre épître est adressée à M. l'abbé de *Rothelin*? il le mérite; il a la critique très-juste et très-fine; je vous prierais de lui présenter mes très-humbles complimens, si je ne me regardais comme un peu trop profané. Adieu, mon cher ami, que j'aimerai toujours. Madame *du Châtelet* vous renouvelle les assurances de son estime et de son amitié, et joint ses prières aux miennes.

LETTRE LXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, le 20 décembre 1738.

SIR ISAAC,

MADAME la marquise *du Châtelet*, et moi indigne, nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre lapone trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît en faveur de cette tendre hyperboréenne une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Fesons une etite quête. Ne trouverons-nous point quelques

cœurs généreux que votre exemple et celui de madame *Clairaut* auront touchés ? Madame *du Châtelet*, qui n'eſt pas riche, donne déjà 50 liv. ; moi qui ſuis bien moins bon philoſophe qu'elle, et pas ſi riche, mais qui n'ai point de grande maiſon à gouverner, je prends la liberté de donner 100 francs. Voilà donc cinquante écus qu'on vous apporte ; que quelqu'un de vous tienne la bourſe, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collecte eſt digne d'être à la ſuite de vos obſervations ; et la morale des Français leur fera autant d'honneur dans le Nord que leur phyſique.

Le Nord eſt fécond en infortunes amoureuſes depuis l'aventure de *Caliſto*. Si *Jupiter* avait eu mille écus, je ſuis perſuadé que *Caliſto* n'eut point été changée en ourſe.

Pour encourager les ames dévotes à réparer les torts de l'amour, je ferais d'avis qu'on quêtât à peu-près en cette façon :

La voyageuſe académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour, qui fait tout ſon malheur,
De ſes feux embraſa ſon cœur
Parmi les glaces de Bothnie.
Certain français la ſéduiſit :
Cette erreur eſt trop ordinaire ;
Et c'eſt la ſeule que l'on fit
En allant au cercle polaire.

Vainement ma muſe échauffée,
De ſes triſtes lauriers coiffée,
Eût loué cet objet charmant
Qui réunit ſi noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée ;
Ce ſerait un faible ornement
Au piédeſtal de ſon trophée.
La louer n'eſt pas mon emploi ;
Elle régnera bien ſans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de ſon cœur,
Celui qui fait ſeul ſon bonheur,
Pourrait ſeul augmenter ſa gloire.

A propos de vers, je ne peux m'empêcher de vous dire que je trouve des traits charmans dans Caſtor et Pollux. Le tout enſemble n'eſt pas, je crois, aſſez bien tiſſu ; les choſes y ſont trop bruſques ; il y manque le *molle* et l'*amœnum* ; il n'y a point d'intérêt. C'eſt un beau cheval dont le pas eſt preſque toujours déſuni, etc. (*)

LETTRE LXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 ſeptembre 1739.

Tibulle de la Normandie,
Vous qui ne vivant qu'à la cour

(*) *Bernard* et *Rameau* ont depuis tellement changé cet opéra, que l'ancienne et la nouvelle partition n'ont preſque rien de commun.

pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accusé plusieurs personnes d'athéisme ? Savez-vous bien que vous étiez du nombre ? Je n'en dirai pas plus. Ah ! mon ami, que nous sommes loin de mériter cette sotte et abominable accusation ! Il est au moins de notre intérêt qu'il y ait un DIEU, et qu'il punisse ces monstres de la société, ces scélérats qui se font un jeu de la plus damnable imposture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez, j'ai cru devoir en écrire à son Altesse royale. Je vous instruis de cette démarche afin que vous vous y conformiez, et que vous m'éclairiez en cas que cette impertinence continue. Le roi de Prusse, avec de grands Etats, beaucoup d'argent comptant et une armée de géans, peut très-bien se moquer d'un sot libelle ; mais moi, chétif, qui ne suis ni roi ni rien, je tremble toujours de la calomnie, quelque absurde qu'elle soit ; et je suis comme le lièvre qui craignait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes.

Tout cela m'attristerait bien ; mais la vie douce dont je jouis me console ; la sagesse, l'esprit, la bonté extrême dont le prince royal m'honore, me rassurent ; et je ne crains rien avec votre amitié.

Vous deviez bien m'envoyer les versiculets de notre prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire ; que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les savans et les princes s'empressent à louer madame de *la Poplinière* ; mais je vous répondrai :

Vainement ma muse échauffée,
De ses tristes lauriers coiffée,
Eût loué cet objet charmant
Qui réunit si noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée;
Ce serait un faible ornement
Au piédestal de son trophée.
La louer n'est pas mon emploi;
Elle régnera bien sans moi
Dans ce monde et dans la mémoire;
Et l'heureux maître de son cœur,
Celui qui fait seul son bonheur,
Pourrait seul augmenter sa gloire.

A propos de vers, je ne peux m'empêcher de vous dire que je trouve des traits charmans dans Castor et Pollux. Le tout ensemble n'est pas, je crois, assez bien tissu; les choses y sont trop brusques; il y manque le *molle* et l'*amœnum*; il n'y a point d'intérêt. C'est un beau cheval dont le pas est presque toujours désuni, etc. (*)

LETTRE LXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 septembre 1739.

Tibulle de la Normandie,
Vous qui ne vivant qu'à la cour

(*) *Bernard* et *Rameau* ont depuis tellement changé cet opéra, que l'ancienne et la nouvelle partition n'ont presque rien de commun.

Du Dieu des vers et de Lesbie,
Ne voyageâtes de la vie
Que ſur les ailes de l'Amour ;
Venez à Paris, je vous prie,
Sur les ailes de l'Amitié :
Voltaire et la reine Emilie,
S'ils n'écoutaient que leur envie,
Du chemin feraient la moitié.

Ah, mon cher ami, par quel contre temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment ! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous reſſemblerons aux deux héros du roman de Zaïde qui ſe virent de loin une fois, et s'éloignèrent pour un temps ſi long ? Quand nous retrouverons-nous, quand paſſerai-je avec vous le ſoir tranquille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie ?

LETTRE LXV.

A M. HELVETIUS.

Bruxelles, 24 janvier 1740.

Ne les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, ſublime auteur ?
Le ciel vous anima de ces flammes ſecrettes
Que ne ſentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ſes triſtes beautés ſi froidement parfaites.
Il eſt des beaux eſprits, il eſt plus d'un rimeur ;
Il eſt rarement des poëtes.
Le vrai poëte eſt créateur ;
Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création.

Vous ne vous repoſerez pas après le ſixième jour ; vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc auſſi des amertumes de ce monde, vous éprouvez des tracaſſeries, vous ſentez combien le commerce des hommes eſt dangereux ; mais vous aurez toujours des amis qui vous conſoleront, et vous aurez, après le plaiſir de l'amitié, celui de l'étude ;

Nam nil dulcius eſt benè quam munita tenere
Edita doctrinâ ſapientum templa ſerena,
Deſpicere undè queas alios paſſimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ.

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y ſuis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les perſécutions des ignorans en place, et la baſſe jalouſie de certains animaux amphibies qui oſent ſe dire gens de lettres. J'y puiſe des conſolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame *du Châtelet*, qui a éprouvé à peu-près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philoſophie que moi, parce que ſon amé eſt au-deſſus de la mienne.

Il y a peu de grands ſeigneurs de deux cents mille livres de rente qui faſſent pour leurs parens ce que madame *du Châtelet* avait fait pour *Kænig*. Elle avait ſoin de lui et de ſon frère, les logeait, les nourriſſait, les accablait de préſens, leur donnait des domeſtiques, leur fourniſſait à Paris des équipages. Je ſuis témoin qu'elle s'eſt incommodée pour eux ; et en vérité c'était bien payer la

métaphysique romanesque de *Leibnitz*, dont *Kænig* l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame du *Châtelet* veut encore avoir la grandeur d'ame d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune *Apollon*, je vous embrasse, et vous aime à jamais.

LETTRE LXVI.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, premier avril 1740.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux esprits,
Des bagatelles renaissantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez les vendredis
Ces clameurs longues et touchantes
Dont le Maure enchante Paris.
Des soupers avec gens choisis,
De vos jours filés par les ris,
Finissent les heures charmantes.
Mais ce qui vaut assurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le souper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffant:
Le reste est un amusement,
Le vrai bonheur est auprès d'elle.

Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,

De là pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi;
Mais Emilie est avec moi;
Seule, elle vaut toute la France.

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile sur la teinture, que monsieur le père *Castel* appelle son optique. Il est assez plaisant qu'il s'avise de dire que *Newton* s'est trompé, sans en donner la plus légère preuve, sans avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaisante depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le 4e tome des Leçons de Physique de *Joseph Privat de Molières*, de l'académie des sciences. Cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre *Molière* que celui-ci. *Joseph Privat* ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilége. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de DIEU, à faire pouffer de rire. C'est, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept, ce qui ne peut arriver que par permission divine; or, vous pouvez être sûr que ni *Privat de Molières*, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régens de l'université ont donné six approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien; mais au moins messieurs de

de *Mairan* et de *Bragelogne*, députés de l'académie pour louer M. *Privat*, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèſes dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre.

Quand il s'agit de prouver DIEU,
Ces Meſſieurs de l'Académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

Pour moi, qui crois en DIEU autant et plus que perſonne, ſi je n'avais d'autres preuves que celle de ce *Privat de Molières*, je ſens bien qu'il me reſterait encore quelques petits ſcrupules.

J'ai lu la tragédie de Vert-vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer; ainſi il faut que j'en diſe du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama; c'eſt bien-là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce eſt telle qu'on le dit, il y aura beaucoup de négocians français et hollandais ruinés. Je ne ſais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame *du Châtelet* avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle ſera peut-être plus longue que la querelle de l'Eſpagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de reſter du temps à Bruxelles, mais que m'importe! avec *Emilie* et des livres, je ſuis dans la capitale de l'univers, pourvu que je n'y végette pas comme *Rouſſeau*. Mille reſpects à madame *du Deffant*, je vous embraſſe du meilleur cœur du monde, etc.

LETTRE LXVII.

A M. BERNARD.

Bruxelles, 27 mai, 1740.

Le ſecrétaire de l'amour eſt donc le ſecrétaire des dragons. Votre deſtinée, mon cher ami, eſt plus agréable que celle d'*Ovide*; auſſi votre *Art d'aimer* me paraît au-deſſus du ſien; je fais mon compliment à M. de *Coigny* de ce qu'il joint à ſes mérites celui de récompenſer et d'aimer le vôtre. Vous me dites que ſa fortune a des ailes: Voilà donc tous les dieux ailés qui ſe mettent à vous favoriſer.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles;
Mais ſi ſa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puiſqu'elle prend tant de ſoin de vous. Vous ſerez toujours des *trois Bernards* celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne ſoyez encore ni un *Créſus* ni un ſaint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous ſouhaitez de la ſanté; pour moi je leur ſouhaite une meilleure pièce que Zulime. C'eſt de la pluie d'été. J'avais quelque choſe de plus paſſable dans mon porte-feuille; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que *Newton* ne me fait pas renoncer aux Muſes; que les dragons ne vous y faſſent pas renoncer. Vous avez commencé, mon

charmant *Bernard*, un ouvrage unique en notre langue, et qui fera aussi aimable que vous. Continuez, et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet, 1740.

MON cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé *Michel*; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit; sit nomen Domini benedictum!* mais je suis assez résigné,

Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot,
Et l'on peut, sans être dévot,
Se soumettre à la providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de sa majesté très-chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. *Michel* a double tort, et je m'écrierais volontiers:

Michel, au nom de l'Eternel,
Mit jadis le diable en déroute;
Mais après cette banqueroute,
Que le diable emporte *Michel*.

Mais ce ferait une mauvaife plaifanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. *Michel*, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement fera que les enfans de M. *Michel* refteront fort riches, fort bien établis. Le confeiller au grand confeil me jugera, fi j'ai un procès devant l'augufte tribunal dont on eft membre à beaux deniers comptans. Son frère, l'intendant des menus plaifirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Verfailles; et moi, moitié philofophe et moitié poëte, j'en ferai pour mon argent: je ne jugerai perfonne, et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien favoir le nom que prend en cour cet intendant des menus, qui aura fans doute quitté celui de *Michel* pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de *Nicolaï*, et plaignez-vous à lui; voyez le caiffier de *Michel*, demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre; faites oppofition au fcellé, fi cela fe pratique et fi cela eft utile. Bon foir, mon cher abbé, je vous embraffe de toute mon ame. Confolez-vous de la déroute de *Michel*, votre amitié me confole de ma perte.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 3 mars 1714.

FORMONT ! vous et les du Deffans,
C'eſt-à-dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſir qui valez tout,
Plaiſir, je vous ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance.
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience ?
Et ces carrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable ?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps,
Rend-il le mien moins miſérable ?

Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René le ſonge-creux
J'ai lu le romaneſque ouvrage ?
Quand, avec l'oratorien,
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien ?
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades?

Ah! fuyez ſonges impoſteurs,
Ennuyeuſe et froide chimère!
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,

Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique et commun
Qui calcule un par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire.

Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre philoſophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours?
Sans ce cortège qui toujours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie,
Elle aurait perdu ſes beaux jours
Avec ſon Leibnitz qui m'ennuie.

Mon cher ami, voilà comme je penſe, et après avoir bien examiné s'il faut ſupputer la force motrice des corps par la ſimple vîteſſe, ou par le carré de cette vîteſſe, j'en reviens aux vers, parce que vous me les faites aimer. J'oſe donc vous envoyer quatre volumes de revêries poétiques. Je trouve qu'il eſt encore plus difficile d'avoir des ſonges heureux en poéſie qu'en philoſophie. *Mahomet* eſt un terrible problème à réſoudre; et je ne crois pas que je ſois prophète dans mon pays, comme il l'a été dans le ſien. Mais ſi vous m'aimez toujours, je ferai *plus que prophète*, comme dit l'autre. C'eſt l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait haſarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'eſt à vous maintenant, mon cher ami, à vous ſervir de votre crédit, et à faire quelque brigue à la cour pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui pèſe environ deux livres. Une de vos converſations avec

madame *du Deffant* vaut mieux que tout ce qui est à la chambre ſyndicale des libraires.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Elle ſait ce que vous valez, tout comme madame *du Deffant*. Ce ſont deux femmes bien aimables que ces deux femmes-là !

Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXX.

A M. DE MAIRAN.

À Bruxelles, ce 12 mars 1741.

Des ſavans digne ſecrétaire,
Vous qui ſavez inſtruire et plaire,
Pardonnez à mes vains efforts.
J'ai parlé des forces des corps,
Et je vous adreſſe l'ouvrage : (1)
Et ſi j'avais, dans mon écrit,
Parlé des forces de l'eſprit,
Je vous devrais le même hommage.

Je vous ſupplie, Monſieur, quand vous aurez un moment de loiſir, de me mander ſi vous êtes de mon avis. Il ſe peut faire que vous n'en ſoyez point, quoique je ſois du vôtre, et que j'aye très-mal ſoutenu une bonne cauſe.

Madame *du Châtelet* l'a mieux attaquée que je ne l'ai ſoutenue. Vous devriez troquer d'adverſaire et de défenſeur. Mais nous ſommes elle et moi très-réunis dans les ſentimens de la parfaite

(1) *Mémoire ſur les forces vives.* Voyez le volume de *Phyſique.*

eſtime avec laquelle je ſerai toute ma vie, Monſieur, votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur. *Voltaire.*

LETTRE LXXI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 13 mars 1741.

Au très-aimable ſecrétaire de mon ange gardien.

Près de vous perdre la lumière,
C'eſt doublement être accablé:
Qui vous entend eſt conſolé;
Mais celui qui ſachant vous plaire
Vous aime et vit auprès de vous,
Celui-là n'a plus rien à craindre.
Quoi qu'il perde, ſon ſort eſt doux,
Et les ſeuls abſens ſont à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et reſpectable ami ceſſe d'être Quinze-Vingts, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Quand il vous aura bien vue, Madame, je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau Mahomet qui eſt tout prêt. Je l'ai remanié, corrigé, repoli de mon mieux. Il eſt néceſſaire qu'il ſoit entre vos mains avant Pâques, ſi mon conſeil ordonne qu'il ſoit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous ſoucions guère des ſottiſes nouvelles. Madame *du Châtelet* a gagné ces jours-ci un

incident

incident très-considérable de son procès ; et elle l'a gagné à force de courage d'esprit, et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans ; et toutes les apparences sont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors, Madame, nous irons vivre dans ce beau palais peint par *le Brun* et *le Sueur* (1), et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût.

Je ne sais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui : il est roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu ; je vous embrasse, mes chers anges gardiens. Madame *du Châtelet* vous aime plus que jamais.

LETTRE LXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 13 mars 1741.

Devers Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence.
Je la fais ; un si long silence
A de quoi me faire damner ;
Donnez-moi plénière indulgence.

Après avoir en grand courrier
Voyagé pour chercher un sage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux sortir davantage ;

(1) L'hôtel *Lambert*.

J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y ſuis caché.
Le trône et ſon fier eſclavage,
Ces grandeurs dont on eſt touché
Ne valent pas notre hermitage.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite,
Qui ſe croyaient des Antonins;
J'ai vu s'enfuir leurs bons deſſeins
Aux premiers ſons de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des rois;
Ils vont par de ſanglans exploits
Prendre ou ravager des provinces.
L'ambition les a ſoumis.
Moi j'y renonce: adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.

Ce ſont ſur-tout des amis tels que mon cher *Cideville* qui ſont très-au-deſſus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire ſi rarement; mais auſſi il faut m'écouter dans mes défenſes. Malgré ces rois, ces voyages, malgré la phyſique qui m'a encore tracaſſé, malgré ma mauvaiſe ſanté qui eſt fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps, j'ai voulu rendre Mahomet digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié, refondu, repoli depuis le mois de janvier. J'y ſuis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le liſiez tel qu'il eſt; je veux que vous ayez mes prémices, et que vous me jugiez en premier et dernier reſſort. *La Noue* vous aura mandé ſans doute que nos deux Mahomets ſe ſont embraſſés à

Lille. Je lui lus le mien ; il en parut aſſez content, mais moi je ne le fus pas, et je ne le ſerai que quand vous l'aurez lu à tête repoſée. Ce *la Noue* me paraît un très-honnête garçon, et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiſelle *Gaucher* ait récompenſé en lui la vertu, car ce n'eſt pas à la figure qu'elle s'était donnée; mais à la fin elle s'eſt laſſée de rendre juſtice au mérite.

Or, mandez-moi, mon cher ami, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuſcrit. Je ne ſais ſi vous avez reçu l'Anti-Machiavel que j'envoyai pour vous à *Prault* le libraire à Paris. Je le ſoupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *ſyndicale*. Il eſt plaiſant que le Machiavel ſoit permis, et que l'antidote ſoit de contrebande. Je ne ſais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il eſt vrai que l'invaſion de la Siléſie eſt un héroïſme d'une autre eſpèce que celui de la modération tant prêchée dans l'Anti-Machiavel. La chatte, métamorphoſée en femme, court aux ſouris dès qu'elle en voit, et le prince jette ſon manteau de philoſophe et prend l'épée dès qu'il voit une province à ſa bienſéance.

Puis fiez-vous à la philoſophie !

Il n'y a que la philoſophe madame *du Châtelet* dont je ne me défie pas. Celle-là eſt conſtante dans ſes principes, et plus fidelle encore à ſes amis qu'à *Leibnitz*.

A propos, monſieur le Conſeiller, vous ſaurez que cette philoſophe a gagné un préliminaire de ſon procès, fort important et qui paraiſſait déſeſpéré. Son courage et ſon eſprit l'ont bien aidée. Enfin, je crois que nous ſortirons heureuſement du labyrinthe de la chicane où nous ſommes.

Mais vous, que faites-vous? Où êtes-vous? *Quae circum volitas agilis thyma?* Mandez un peu de vos nouvelles au plus ancien, et au meilleur de vos amis. Bonjour, mon très-aimable, mon très-cher *Cideville*. Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 7 avril 1741.

O Vous qui cultivez les vertus du vrai ſage,
L'amour des arts et l'amitié,
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts puiſqu'elle les partage;
De mon eſprit laſſé qu'énervait ſa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée
Dont la froide phyſique avait éteint l'ardeur:
Ranimez donc Paris où les beaux arts gémiſſent
Sans récompenſe et ſans appui.
Qu'on penſe comme vous, j'y revole aujourdhui.

Mais de la France, hélas! les jours heureux finiſſent;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.

De nos maîtres en vain j'avais ſuivi les pas,
En vain par une heureuſe et pénible induſtrie
J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.
Hélas! quand je courais la carrière des arts,
La déteſtable Envie, aux farouches regards,
La Perſécution m'accabla de ſes armes.
Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes:
Je maudis mes travaux, et mon ſiècle et les arts.
Je fuyais une gloire ou funeſte ou frivole
Qui trompe ſes adorateurs.
Mais vous me rengagez: un ami me conſole
Des jaloux, des bigots, et des perſécuteurs.

C'eſt vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner Alzire; c'eſt vous qui avez corrigé Mahomet; et je ne veux que vos conſeils et vos ſuffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris après le départ de *Duſreſne*; mais j'ai voulu au moins eſſayer quel effet il ferait ſur le théâtre. J'ai à Lille des parens; *la Noue* y a établi une troupe aſſez paſſable; il eſt bon acteur, il ne lui manque que de la figure; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne ſouffrira pas qu'on en tire une ſeule copie. Enfin, c'eſt un plaiſir que j'ai voulu donner à madame *du Châtelet*, et que je voudrais bien que vous puſſiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux, et la fièvre de madame d'*Argental*: ſoyez bien sûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre ſanté que mon ouvrage.

On dira que je ne ſuis plus qu'un auteur de province; mais j'aime encore mieux juger

moi-même de l'effet que fera cet ouvrage dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'essuyer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de soin, et j'ai suivi tous vos conseils. La représentation m'éclairera encore et me rendra plus sévère. C'est une répétition que je fais faire en province pour donner la pièce à Paris, quand vous le jugerez à propos. Ce sont vos troupes que j'exerce sur la frontière.

Je ne sais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Prusse : on l'a même imprimé, la chose n'en est pas moins fausse. S'il m'avait retiré ses bontés, il serait vraisemblable que le tort serait de son côté : car quand on se brouille avec un roi, il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il me fait l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois, et avec la même bonté.

Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aye quitté trop tôt ; mais le motif de mon départ de Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a jamais compté que je pusse quitter madame *du Châtelet*. Il me connaît trop ; il sait quels droits a l'amitié, et il les respecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de considération qu'à Paris ; mais il n'y a pour moi ni Paris ni Berlin ; il n'y a que les lieux qu'habite votre amie. Et si je pouvais vivre entre elle et vous, je n'aurais plus rien à désirer.

Elle répond à M. de *Mairan*. Cette guerre

n'eſt pas ſuſceptible d'eſprit ; cependant elle y en a mis en dépit du ſujet. Elle y a joint de la politeſſe ; car on porte ſon caractère par-tout. Elle fait mille complimens aux anges.

LETTRE LXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 11 juillet 1741.

Vir bonus et prudens verſus reprehendet inertes :
. . . .
Fiet Ariſtarchus . . . .

VOILA comme il faut des amis. Dites-moi donc votre ſentiment, mon cher *Ariſtarque*, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté, à l'abbé *Mouſſinot*, ce que j'ai ſoumis à vos lumières. Si *Mahomet* n'eſt pas votre prophète, ſoyez le mien. Il ſerait plus doux de ſe parler que de s'écrire ; mais la deſtinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter, mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faibleſſe de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le ſais bien ; mais il eſt dur aux immortels de ſe trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui ſe fait ſentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais ; car il faut que je vous faſſe cette douloureuſe confidence :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;

Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien;
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux désirs ouverte
Regrettait ses égaremens.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours,
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,

Je la fuivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus fuivre qu'elle.

Cette amitié eft pourtant une charmante confolation. Eh qui m'en fait connaître le prix mieux que vous! L'amour, à qui vous avez fi bien facrifié toute votre vie, n'a fervi qu'à vous rendre tendre pour vos amis, et en rendre votre fociété encore plus délicieufe. Cependant vous plaidez, et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame *du Châtelet*, de paffer fon temps avec des exploits et des contredits! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laiffer là toutes *ces amertumes de la vie*, et nous raffembler avec *levia carmina et faciles verfus.* N'êtes-vous pas à préfent avec votre procureur? Madame *du Châtelet* eft avec le fien. Mais moi je fuis avec vous deux. Adieu, bonfoir, charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail, qui, après l'amitié, eft une grande confolation.

VARIANTE.

Après la deuxième ftance l'auteur en a fubftitué deux à celle-ci:

Que le matin touche à la nuit!
Je n'eus qu'une heure, elle eft finie;
Nous paffons. La race qui fuit
Déjà par une autre eft fuivie.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 octobre 1741.

Vous, qu'à plus d'un doux mystère
Les Dieux ont associé,
Dans l'art des vers initié,
Qui savez les juger aussi-bien que les faire ;
Vous, Hercule en amour, Pilade en amitié,
Vous seul manquez encore aux charmes de ma vie.
Sous le ciel de Paris, grands Dieux, prenez le soin
De ramener ma muse avec la sienne unie !
C'est n'être point heureux que de l'être si loin.

Je compte donc, mon cher ami, passer par Paris au commencement de novembre ; je ne me flatte pas de vous y rencontrer ; je me plains, par avance, de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'est le temps où tout le monde est à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui passez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous ? plaider à la plus voisine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une *Emilie !* Cependant elle fait tout cela avec allégresse, parce que c'est un devoir. Je compte moi parmi mes devoirs, de rendre mon prophète un peu plus digne de mon cher *Aristarque*. Je l'ai laissé reposer depuis quelques mois, afin de tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclai-

rés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques, si jamais l'ouvrage vaut quelque chose! Ce sont-là de ces plaisirs que toutes sortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que *Pilade* et *Pirithoüs* eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne sais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je serai fixé pour quelque temps, je vous le manderai.

J'ai vu le poëme de *Linant*, que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillira de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain *Michel*, à qui j'avais confié une partie de ma fortune, s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur général des finances de sa Majesté. Or je ne conçois que médiocrement, comment un receveur général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous qui êtes prêtre de *Thémis* comme d'*Apollon*, vous m'expliquerez ce mystère.

Mon Dieu, mon cher ami, qu'il y a des gens malheureux dans ce monde! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade *le Coq*? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts; c'était *le Coq* qui traîne sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le discours de votre autre compatriote *Fontenelle*, à l'académie. Cela n'est

pas excellent ; mais heureux qui fait des choses médiocres à quatre-vingt-cinq ans passés.

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très-aimable *Formont*, dites-lui, je vous en prie, combien il me serait doux de vivre entre vous deux.

LETTRE LXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, ce 27 juin 1743.

Il n'arrive que trop souvent
Que, tandis qu'on monte sa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous inspire,
Notre ami loué hautement
Prend ce temps-là tout justement
Pour mériter une satire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges sur cette noble philosophie avec laquelle je refuse les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré, au palais de Berlin et de Charlottembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Prusse.

Cependant ce n'est pas au prince,
Au conquérant d'une province,
Au politique, au grand guerrier,
Que je vais porter mon hommage ;

C'est au bel esprit, c'est au sage,
Que je prétends sacrifier ;
Voilà l'excuse du voyage.

Puisqu'il a daigné jouer lui-même Jules-César dans une de ses maisons de plaisance avec quelques-uns de ses courtisans, n'est-il pas bien juste que je quitte pour lui les Visigoths, qui ne veulent pas qu'on joue Jules-César en France ? Et faut-il que je me prive du plaisir de voir un savant, un bel esprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureusement des couronnes électorales, ducales et royales ?

J'admire en lui l'esprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné ;
Et c'est un autre Cideville
Qui par malheur est couronné.

Un Diogène insupportable,
Moitié sophiste et moitié chien,
Croit placer le souverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi je suis plus sociable.
Je hais, il est vrai, tout lien ;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorsque d'ailleurs on est aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à sa Majesté le roi de Prusse sur l'ancien évêque de Mirepoix.

Quand ce monarque singulier,
Daigne d'un regard familier
Echauffer ma muse légère,
Me chérit et me considère,

Mon fort est toujours de déplaire
Au révérend père Boyer,
Lequel voudrait dans son foyer
Brûler et Racine et Molière,
Et la Henriade et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'est-là ce qui me désespère.

Je veux en partant de Berlin
Demander justice au saint-père;
J'irai baiser son pied divin;
Et chez vous je viendrai soudain
Avec indulgence plénière;
Car le sage Lambertini
N'est point cagot atrabilaire.
Il est rempli de la lumière
Di questi grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux arts il est défenseur,
Et le successeur de saint Pierre
De Léon dix est successeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le saint paradis,
Si je suis réprouvé dans votre académie.

Mais c'est trop se flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois.
Non; terminons en paix mon obscure carrière,
Et du pape, et des grands, et des rois oublié,
Ne vivons que pour l'amitié,
C'est mon trône et mon sanctuaire.

LETTRE LXXVII.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Dans un f... village près de Brunfvick, ce 14 octobre, au matin, 1743.

QUE je me confole un peu avec vous, mon très-aimable ami.

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto-Guéric,
Rêvant à la divine Ulric,
Baifant quelquefois fon image
Et celle du grand Fédéric :
Un heurt furvient, ma glace caffe,
Mon bras en eft enfanglanté ;
Ce bras qui toujours a porté
La lyre du bon homme Horace,
Pendante encore à mon côté.
La portière à fes gonds par le choc arrachée,
Saute et vole en débris fur la terre couchée ;
Je tombe dans fa chute : un peuple de bourgeois,
D'artifans, de foldats s'empreffent à la fois,
M'offrent tous de leur main groffièrement avide
Le dangereux appui, fecourable et perfide ;
On m'ôte enfin le foin de porter avec moi
La boîte de la reine et les portraits du roi.
Ah ! fripons, envieux de mon bonheur fuprême,
L'amour vous fit commettre un tour fi déloyal :
J'adore Fédéric, et vous l'aimez de même ;
Il eft tout naturel d'ôter à fon rival
Le portrait de ce que l'on aime.

Pour comble d'horreur, mon cher ami, deux bouteilles de vin de Hongrie ſe caſſent, et perſonne n'en boit; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds: mais ce n'eſt pas du piſſat d'âne de *Lognier*, c'eſt du nectar répandu ſur mon ſottiſier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie
Me demeurent encor dans ce malheur cruel.
Dieux, vous avez pitié d'un déſaſtreux mortel!
Dieux! vous m'avez laiſſé de quoi ſouffrir la vie!

Je ne me ſuis aperçu de ma perte que fort tard Je ſuis à préſent comme *Roland*, qui a perdu le portrait d'*Angélique*; je cherche et je jure. Enfin j'arrive, à minuit, dans un village nommé *Shaffen-Stad*, ou *F. . . - Stad*. Je demande le bourgmeſtre, je fais chercher des chevaux, je veux entrer dans un cabaret: on me répond que le bourgmeſtre, les chevaux, le cabaret, l'égliſe, tout a été brûlé. Je penſe être à Sodome. Je me reconforte dans mes diſgrâces en buvant de meilleur vin que le bon homme *Loth*.

J'avais de meilleur vin que lui;
Mais tandis que le pays grille,
Je n'ai pas eu dans mon ennui
L'agrément de baiſer ma fille.

Enfin, aimable *Céſarion*, me voilà dans la non-magnifique ville de Brunſwick. Ce n'eſt pas Berlin, mais j'y ſuis reçu avec la même bonté. On s'eſt douté que j'avais une lettre du grand, ou plutôt de l'aimable *Féderic*: on me mène à un meilleur gite que *Shaffen-Stad*. Le duc et la ducheſſe étaient déjà à table; on m'apporte vingt plats et d'admirables vins.

Bonjour;

Bonjour; je n'écrirai à notre héros que quand j'aurai eu l'honneur de saluer madame sa sœur. Mais dites un peu au grand homme qu'il faut absolument qu'il m'envoie à la Haie deux autres médailles, sans quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous embrasse mille fois, mon charmant amis.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE DE PODEVILS,

ENVOYÉ DE PRUSSE.

A la Haie, le 30 octobre 1743.

Lorsque d'un feu charmant, votre muse échauffée,
Chez les Vestphaliens rimait des vers si beaux,
Cher ami, j'ai cru voir Orphée,
Qui chantait dans la Thrace, entouré d'animaux.

Pour moi, mon adorable ministre, j'ai suivi à Bareith l'*Orphée* couronné; j'y ai vu une cour où tous les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit sont rassemblés. Nous y avons eu des opéra, des comédies, des chasses, des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin, pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin, au lieu de couler ainsi doucement sa vie? Je compte repasser incessamment par le pays dont vous faites les délices: ce n'est pas mon plus court; mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embrasser, pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce,

et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monſeigneur *Creſceni* a donc donné par-tout des bénédictions au lieu d'argent, dans les auberges.

Il ne faut pas que l'on s'étonne,
De ce beau tour italien,
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien,
Quel argent voulez-vous qu'on donne ?

J'ai eu l'honneur de ſouper hier avec le roi, et avec M^r. votre oncle.

LETTRE LXXIX.

A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE, DEPUIS REINE DE SUEDE.

Le 13 novembre 1743.

MADAME,

Ce n'eſt donc pas aſſez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre Alteſſe royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi, Madame vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'eſt *Apollon* qui a les Muses pour ſœurs: l'une eſt une grande muſicienne, l'autre fait des vers charmans, et toutes ſont nées avec les talens de plaire. C'eſt avoir trop d'avantages; il eût ſuffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ſes tréſors,

Et se vanta de son ouvrage.
Les Muses eurent du dépit ;
Elles formèrent votre esprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes depuis ce beau jour,
Pour le reste de votre vie
Le sujet de la jalousie
Et des Muses et de l'Amour.
Comment terminer cette affaire ?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans esprit, suffiraient pour plaire :
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

J'avais bien raison, Madame, de dire que Berlin est devenu Athènes : votre Altesse royale contribue bien à la métamorphose. C'est le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'est grand dommage que je n'aye pas à mon service ces trois cents mille hommes que je voulais pour vous enlever ; mais j'aurai plus de trois cents mille rivaux si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave : ce sera la seconde place du monde.

Je me flatte que sa Majesté la reine-mère ne s'offensera pas de ma déclaration ; elle y entre pour beaucoup : je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu, du véritable esprit, des beaux arts, de tout ce qui règne à votre cour, pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi sait à quel point j'ai toujours désiré de finir ma vie

pas excellent ; mais heureux qui fait des chofes médiocres à quatre-vingt-cinq ans paffés.

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très-aimable *Formont*, dites-lui, je vous en prie, combien il me ferait doux de vivre entre vous deux.

LETTRE LXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, ce 27 juin 1743.

IL n'arrive que trop fouvent
Que, tandis qu'on monte fa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous infpire,
Notre ami loué hautement
Prend ce temps-là tout juftement
Pour mériter une fatire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges fur cette noble philofophie avec laquelle je refufe les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré, au palais de Berlin et de Charlottembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Pruffe.

Cependant ce n'eft pas au prince,
Au conquérant d'une province,
Au politique, au grand guerrier,
Que je vais porter mon hommage ;

C'est au bel esprit, c'est au sage,
Que je prétends sacrifier;
Voilà l'excuse du voyage.

Puisqu'il a daigné jouer lui-même Jules-César dans une de ses maisons de plaisance avec quelques-uns de ses courtisans, n'est-il pas bien juste que je quitte pour lui les Visigoths, qui ne veulent pas qu'on joue Jules-César en France? Et faut-il que je me prive du plaisir de voir un savant, un bel esprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureusement des couronnes électorales, ducales et royales?

J'admire en lui l'esprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné:
Et c'est un autre Cideville
Qui par malheur est couronné.

Un Diogène insupportable,
Moitié sophiste et moitié chien,
Croit placer le souverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi je suis plus sociable.
Je hais, il est vrai, tout lien;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorsque d'ailleurs on est aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à sa Majesté le roi de Prusse sur l'ancien évêque de Mirepoix.

Quand ce monarque singulier,
Daigne d'un regard familier
Echauffer ma muse légère,
Me chérit et me considère,

auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, Madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever; mon unique objet est très-sincèrement d'être votre courtisan.

LETTRE LXXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 15 avril 1744.

VANITAS vanitatum, et metaphysica vanitas. C'est ce que j'ai toujours pensé, Monsieur; et toute métaphysique ressemble assez à la coxigrue de *Rabelais*, bombinant dans le vide. Je n'ai parlé de ces sublimes billevesées que pour faire savoir les opinions de *Newton*; et il me paraît qu'on peut tirer quelque fruit de ce petit passage:

Que savait donc sur l'ame et sur les idées celui qui avait soumis l'infini au calcul, et qui avait découvert la nature de la lumière et la gravitation? Il savait douter.

Physiquement parlant, Monsieur, je vous suis bien obligé de vos bontés, et sur-tout de celle que vous avez de vouloir bien réparer, par mon petit contrat, avec un prince et avec un saint, les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année.

Etes-vous dans la cinquantième ?
J'y suis, et je n'en vaux pas mieux;
C'est un assez f.... quantième,
Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois, Monſieur, et en vous demandant le ſecret. J'ai donné à *Doyen* le féal, argent comptant, et billets qui valent argent comptant ; mais on paye le plus tard qu'on peut ; et un feſſe-matthieu de fermier de M. le duc de *Richelieu*, nommé *Duclos*, qui devait ſelon toutes les lois divines et humaines me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peut, tout contraignable qu'il eſt. Voulez-vous permettre que ce *Doyen* faſſe toujours mon contrat à bon compte ? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que *Doyen* a dans ſes mains. Je mangerai le reſte à mon retour très-volontiers : faites comme il vous plaira avec votre vieux ſerviteur.

Je m'occupe à préſent à faire un divertiſſement pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque choſe de joli, de gai, de tendre, de digne du duc de *Richelieu*, l'ordonnateur de la fête.

Cirey eſt charmant, c'eſt un bijou : venez-y, Monſieur, tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame *du Châtelet* vous aime de tout ſon cœur, vous déſire autant que moi, et vous recevra comme elle recevrait *Volf* et *Leibnitz*. Vous valez mieux que tous ces gens-là. Portez-vous bien. Permettez que je préſente mes reſpects à M. l'avocat du roi très-chrétien. Je vous aime et vous reſpecte de tout mon cœur.

Votre ancien et le plus ancien ſerviteur, etc.

LETTRE LXXXI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Cirey, premier ſeptembre 1744.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands la ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage:
O Déeſſe, exauce mes vœux!
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable:
Il eſt ſi digne d'être heureux!
Sur Hénault tous les autres dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?
Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel eſprit de tous les temps:
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpends
La courſe rapide du temps.
Il en fait un ſi bel uſage!
Les devoirs et les agrémens
En font chez lui l'heureux partage.

Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le dieu jouffIu de la table
Pour un connaiſſeur très-gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe et le courage,
Les mœurs, les paſſions, les lois,
Sans erreur et ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir ;
Mais il n'a rien, s'il ne digère.

Grand Dieu! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros et gras.
Jamais Eglé, jamais Silvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pédant à citations.
Sans goût, ſans grâce, et ſans génie,
Sa perſonne en tous lieux honnie
Eſt réduite à ſes noirs gitons.
Hélas! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Aprés cèt hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, Monsieur, que j'y ajoute mentalement un petit *gloria patri*, pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous, mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison. Buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombières, et revenez vîte à Cirey avant que les houssards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

LETTRE LXXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

2 janvier 1745.

MONSIEUR *Bon*, premier président,
Dans vos vers me paraît plaisant;
Mais les Anglais ne le sont guères.
Ils descendent assurément
De ces aragnes carnassières
Dont vous parlez si doctement.
Puissent ces méchans insulaires,
Selon leurs coutumes premières,
Prendre le soin de s'égorger.
Mais ils entendent leurs affaires;
Et c'est nous qu'ils veulent manger.

Vous les en empêcherez bien, Monsieur.

Béni

Béni soit *Apollon* qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas.

Pollio et ipse facit nova carmina: pascite taurum.

Il me semble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive prose, ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confidence: c'est un secret d'Etat que des vers d'un ministre. Le cardinal de *Richelieu* en fesait davantage, mais pas si bien.

Je vous souhaite la bonne année, Monsieur; et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme si vous n'étiez pas ministre.

LETTRE LXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 31 janvier 1745.

MON aimable ami, je suis un barbare qui n'écrit point, ou qui n'écrit que de vile prose; vos vers sont mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans; et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danseurs, que ne le feront les huit ou neuf électeurs pour se faire un césar allemand? Je cours de Paris à Versailles, je fais des vers en

chaise de poste. Il faut louer le roi hautement, madame la dauphine finement, la famille royale tout doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville.

Oh, qu'il est plus doux mille fois
De consacrer son harmonie
A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie!
Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De son cœur et de son génie,
Que de travailler pour des rois!

Bonjour, mon cher et ancien ami; je cours à Paris pour une répétition, je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider! Adieu; je vous aime autant que j'écris peu.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

Sur une épître intitulée : L'homme inutile.

Mardi, 6 juillet 1745.

D'UN pinceau ferme et facile,
Vous nous avez trait pour trait
Dessiné l'homme inutile.
On ne dira jamais, grâces à votre style,
Le peintre a fait là son portrait.
On dira: Ce mortel aimable
Unissait Minerve et les Ris,
Et dans tous les beaux arts comme avec ses amis
Mêlait l'utile à l'agréable.

Oui, Monſieur, ſi vous avez aſſez de loiſir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond eſt ſi vrai et les détails ſi charmans, ſi vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de *Boileau*; mais il faut ſa patience. C'eſt pour ne l'avoir pas eue que je ne ſuis point encore content de mes vers ſur les événemens préſens; c'eſt pour cela que je ne les imprime point. C'eſt bien aſſez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reſte. C'eſt un encouragement pour finir la pièce à loiſir; mais, en vérité, il y a trop de vers ſur ce ſujet. Je crois que le confeſſeur du roi lui a ordonné pour pénitence de les lire tous.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne ſavez pas à quel point elles me ſont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remercîmens vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter la Princeſſe de Navarre.

Rameau travaille; je commence à eſpérer que je pourrai donner du plaiſir à la cour de France. Mais vous avouerai-je que je compterais plus ſur l'opéra de Prométhée, pour former un beau ſpectacle, que ſur une comédie-ballet? Je ne ſais ſi *Royer* n'eſt pas devenu bon muſicien. J'attends avec impatience le retour de M. le préſident *Hénault* pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'inſtant; j'y vais retrou-

ver madame *du Deffant*, et disputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu? Vous êtes aimé comme *Louis XV*. *Vale*, *vive*, *veni*.

On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que *Voltaire*.

LETTRE LXXXV.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

1745.

Vous êtes dans le beau pays
Et des amours et des perdrix.
Tout cela vous convient. Quels beaux jours sont les vôtres!
Mais dans le triste état où le destin m'a mis,
Puis-je suivre les uns, puis-je manger les autres?
Aux autels de Vénus on peut dans son malheur,
Quand on n'a rien de mieux, donner au moins son cœur.
Mais sans un estomac peut-on se mettre à table
Chez ce héros de Champs (*), intrépide mangeur,
Et non moins effronté buveur;
Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
Répand les agrémens, les plaisirs, les bons mots,
Les pointes quelquefois, mais toujours à propos?
La tristesse attachée à ma langueur fatale,
Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur.
Je suis un pauvre moine indigne du prieur.
La santé, la gaieté, la vive et douce humeur
Sont la robe nuptiale,
Qu'il faut au festin du seigneur.

Je suis donc dans les ténèbres extérieures, malade, languissant, triste, presque philosophe,

(*) M. le duc de *la Vallière*.

Je souffre chez moi patiemment, et je ne peux aller à Champs. Je vous prie de faire mes excuses à la beauté et aux grâces. M. *du Châtelet* a reçu ma lettre d'avis, et m'a fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien ; mais ma santé va plus mal que jamais. Le corps est faible, et l'esprit n'est point prompt : c'est un lot de damné.

LETTRE LXXXVI.

A M. AMMAN,

Secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris, qui avait adressé de jolis vers latins à M. de Voltaire.

A Versailles, ce 26 mars 1746.

Tu vatem vates laudatus Apolline laudas,
Concedisque tuâ decerptas fronte coronas.
Carminibus nostram petis ad certamina musam :
O utinam videar tibi respondere paratus !
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror, victus, non invidus, arma repono.

On m'a renvoyé ici, Monsieur, les vers charmans que vous avez bien voulu m'adresser ; je ne puis que les admirer et non les imiter. C'est en remerciant celui qui me loue si bien, que j'ai l'honneur d'être avec reconnaissance, etc.

que la poésie. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE CVI.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Des bords du lac, 26 février 1755.

QUELLE lubie vous a pris, monsieur le Duc! Je ne parle pas d'être philosophe à la cour, c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très-capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs; vous êtes très-digne de bien nipper deux maîtresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un hermite des bords du lac de Genève, et de vous imaginer que

Dans ma vieillesse languissante,
La lueur faible et tremblante
D'un feu prêt à se consumer
Pourrait encor se ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeunesse brillante,
Qui peut toujours vous animer.

C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un suisse, dans la vie charmante que vous menez?

Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courans,

Et dans celle des courtisans,
Tous bons serviteurs de leur maître ;
Avec grand bruit vous le suivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le soir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux festins vous avez
Une troupe leste et choisie
D'esprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en prose, en poésie,
Sont des bons gourmets approuvés ;
Et par qui tout bas sont bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez
Une fille jeune et jolie,
Par vos soins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez ;
Et qui dit, comme vous savez,
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle est donc votre fantaisie,
Lorsque dans le rapide cours
D'une carrière si remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapsodie !
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos soupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambrosie ;
Ah ! toute ma philosophie
Vaut-elle un soir de vos beaux jours ?

Tout ce que je peux faire, c'est de vous imiter très-humblement et de très-loin ; non pas en

LETTRE LXXXVII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR A DRESDE.

A Paris, 24 décembre 1746.

TRES-MAGNIFIQUE ambaſſadeur,
Vous avez quelque ſympathie
Pour ces catins dont la manie
Eſt d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui ſur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galans exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maiſon
A tant de belles deſtinée,
Vous allez chez le roi Saxon
Rendre hommage au dieu d'Hyménée;
Vous cet aimable Richelieu,
Qui né pour un autre myſtère
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de ſon frère.
Revenez cher à tous les deux,
Ramenez la paix avec eux,
Ainſi que vous eûtes la gloire
Aux campagnes de Fontenoi,
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monſieur le Duc, vous voulez des ſcieurs de long ſur le devant de votre

tableau. Fi donc! Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergéres dont les attitudes feront auffi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très-beaux effets d'optique qui vaudront bien des fcieurs de long. Il faut que tout foit faint dans un tàbleau d'autel.

Que dites-vous d'une infame calotte qu'on faite contre M. et Mme de *la Popelinière*, pour prix des fêtes qu'ils ont données? ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poifons? Mais le poëte *Roi* aura quelque penfion, s'il ne meurt pas de la lèpre dont fon ame eft plus attaquée que fon corps.

Vous favez que l'aventure de Gènes s'eft terminée à l'amiable par la pendaifon de quelques citoyens et de quelques foldats; que cependant le général *Brown* a fait faire à M. de *Mirepoix* d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de *Bellisle*, lequel eft obligé de fe retrancher fous Toulon.

In tanto le baccio umilmente le mani, e riverifco nella fua perfona l'onor di noftra età.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME DE POMPADOU.

1747.

SINCERE et tendre Pompadour,
Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,

Et qui sera bientôt le plus beau nom de France:
Ce tokai dont votre excellence
Dans Etiole me régala,
N'a-t-il pas quelque ressemblance
Avec le roi qui le donna?
Il est comme lui, sans mélange;
Il unit, comme lui, la force et la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambassadeur manchot du roi de Prusse (qui n'est pas manchot), derrière son tombereau d'Allemagne qu'il appelait *carrosse*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, sur-tout depuis que le roi de Prusse a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau.

Du Fresny a dit, dans une chanson, que les rois ne se fesaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble: il se trompe. *François I* avait soupé avec *Charles-Quint*, et vous savez ce qui s'ensuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'*Auguste* avait fait cent soupers avec Antoine. Non, Madame, ce n'est pas le souper qui fait l'amitié, etc.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril 1747.

Vous que le ciel en ſa bonté
Dans un pays libre a fait naître,
Vous qui dans la Saxe arrêté,
Par plus d'un doux lien peut-être,
Avez ſu vous choiſir un maître
Préférable à la liberté;

Coſi ſcrivo al mio *Pollione* veneto, al mio cariſſimo ed illuſtriſſimo amico, e coſi ſaranno ſtampate queſte bagatelluccie, ſe fate loro mai l'onore di mandarle ai torchi del *Walther*, *ſi aliquid putas noſtras nugas eſſe.* Veramente nè queſte ciancie, nè Pandora, nè il volume à voi endirrizzati non vagliano otto ſcudi; ma cariſſimo ſignore, un coſi eſorbitante prezzo è una violazione manifeſta *juris gentium.* Il noſtro intendente delle lettere, e dei poſteglioni, il ſignor di *la Raïniere*, fermier général des poſtes de France, par le moyen duquel *one walks at ſight from a pole to another*, aveva per certo munito di ſuo ſigillo, ed onorato della bella parola *franco* il tedioſo e grave piego. E chi non sà quanto riſpetto ſi debba portare al nome di *la Reiniere*, ad un uomo, chi è il piu ricco, ed il piu corteſe de tous les fermiers généraux? mà giacchè al diſpetto della ſua corteſia, e della ſtretta amicizia, che corre fra le due corti, i ſignori della poſta di Dreſda ci hanno uſati come nemici,

tocça il librajo *Walther* di pagare gli otto ſcudi, e gliene terrò conto. Per tutti i ſanti, non burlate, quando mi dite, che le coſe mie vi vengono molto care. Manderò quanto prima il tomo della Henriade pe'l primo corriere.

Farewell great and amiable man. They ſay you go to Padua. You should take your way through France. *Emily* should be very glad to ſee you, and i should be in extaſy, etc.

LETTRE XC.

A MADAME DE POMPADOUR.

Avril 1747.

QUAND Céſar, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en feſait ſon compliment
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amans ainſi que des guerriers,
Uniſſait le myrte aux lauriers;
Mais l'if eſt aujourd'hui l'arbre que je révère.
Et depuis quelque temps j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers ſanglans du fier dieu des combats,
Et que des myrtes de Cythère.

Je ſuis perſuadé, Madame, que du temps de ce *Céſar*, il n'y avait point de frondeur janſéniſte qui osât cenſurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbécilles fana-

iques. C'est de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéresse à votre bonheur plus que vous ne pensez, et peut-être n'y a-t-il personne à Paris qui y prenne un intérêt plus sensible. Ce n'est point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle; c'est comme bon citoyen, et je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Etiole ou à Brunoy ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

Je suis avec respect, Madame, de vos yeux, de votre figure et de votre esprit, le très-, etc.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS.

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Versailles, le 7 auguste 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable dont vous m'honorez, me donne bien du plaisir et bien des regrets; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signait le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dresde, et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux; mais vous, Monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez.

Qu'il eſt doux d'être ambaſſadeur
Dans le palais de la candeur!
On dit, et même avec juſtice,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant ſoit peu beſoin d'artifice;
Mais ils traitaient avec le vice,
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dreſde ce que vous aviez quitté à Verſailles, un roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux ſa cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguſte;
C'eſt un grand point très-conteſté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine ſagacité;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il eſt difficile de ſavoir au juſte la vérité dans ce monde; et puis, Monſieur, les perſonnes qui la ſavent le mieux, ſont toujours celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princeſſes que la reine de Pologne a données à la France, à Naples et à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations eſt la plus heureuſe?

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.

quelque bonne ame qui, depuis long-temps, m'a daigné ſervir auprès de la reine par des menſonges officieux; mais vous, Monſieur, qui êtes malin et mal-feſant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis diſſimuler; ce ſont des eſprits mal-feſans et méchans comme le vôtre, qu'il faut employer quand on veut faire des tracaſſeries à la cour: j'oſerais même propoſer cette noirceur à M. le duc et à madame la ducheſſe de *Luynes*.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Loiſey, près de Bar, 24 décembre 1748.

Je ne ſuis plus qu'un proſateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant tout haut mon roi qui n'en fait rien,
Et négligeant, pour ennuyer un prince,
Un ſage ami qui s'en aperçoit bien.

Vous caſanier, dans un ſéjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être.
L'amour encor vous fait ſentir ſes coups.
Heureux qui peut tromper des infidelles!
C'eſt votre lot. Vous courtiſez des belles,
Et moi des rois: j'ai bien plus tort que vous.

Il eſt vrai, mon cher *Cideville*, que ma main eſt devenue bien pareſſeuſe d'écrire, mais aſſurément mon cœur ne l'eſt pas de vous aimer. Je ſuis devenu courtiſan par haſard; mais je n'ai pas ceſſé de travailler à Lunéville; j'y ai preſque

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

2 janvier 1748.

Les rois ne me ſont rien, mon bonheur ne ſe fon[de]
Que ſur cette amitié dont vous ſentez le prix.
Mais, hélas, Cideville, il eſt dans ce bas monde
Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voye guère p[lus]
mes amis que les rois. Je ſuis preſque toujo[urs]
malade. Je n'ai enviſagé qu'une fois le roi [mon]
maître depuis ſon retour, et il y a plus de [six]
mois que je ne vous ai vu.

Il eſt bien vrai que nous avons joué à Sce[aux]
des opéra, des comédies, des farces; et qu'[en]ſuite, m'élevant par degré au comble des h[on]neurs, j'ai été admis au théâtre des petits cab[inets]
entre *Montcrif* et d'*Arboulin*. Mais, mon ch[er]
Cideville, tout l'éclat dont brille *Montcrif*, [ne]
m'a point ſéduit. Les talens ne rendent p[as]
heureux, ſur-tout quand on eſt malade; ils [ſont]
comme une jolie dame dont les galans s'amuſ[ent],
et dont le mari eſt fort mécontent. Je ne [vis]
point comme je voudrais vivre. Mais quel [eſt]
l'homme qui fait ſon deſtin? Nous ſommes, d[ans]
cette vie, des marionnettes que *Briocbé* mène [et]
conduit ſans qu'elles s'en doutent.

On dit que vous revenez inceſſamment. D[ieu]
veuille que je profite de votre ſéjour à Paris [un]
peu plus que l'année paſſée; en vérité, no[us]

LETTRE XCV.

A M. D'ARGET.

SECRETAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE. (1)

Cirey, le 29 juin 1749.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'académie,
Chacun prend de vos almanachs:
Vous donnez des certificats
Sur le beau temps et ſur la pluie;
Mais il me faut un autre ſoin,
Et ma figure aurait beſoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit:
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui,
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très-graves perſonnages,
Qui paſſez pour ſes favoris,
Et pour heureux autant que ſages;

(1) M. *d'Arget* et pluſieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de *Voltaire*, par ordre du roi de Pruſſe, des certificats en proſe et en vers ſur la beauté du Climat de Berlin.

j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchans vers à une autre princeſſe très-aimable, qui tient ſa cour à quelques quatre cents lieues d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la néceſſité de cultiver ſon eſprit, je lui avais dit:

On croirait que le jeu conſole,
Mais l'ennui vient à pas comptés
S'aſſeoir entre des majeſtés,
A la table d'un cavagnole.

Car il faut ſavoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Verſailles: au reſte, Monſieur, ſi la reine s'applique cette ſatire, je vous ſupplie de lui dire qu'elle a très-grande raiſon.

Un eſprit fin, juſte et ſolide,
Un cœur où la vertu réſide,
Animé d'un céleſte feu,
Modèle du ſiècle où nous ſommes,
Occupé des grandeurs de Dieu,
Et du ſoin du bonheur des hommes,
Peut fort bien s'ennuyer au jeu:
Et même ſon illuſtre père,
Des Polonais tant regretté,
Aux Lorrains ayant l'art de plaire,
Et qui fait ma félicité,
Pourrait dire avec vérité
Que le jeu ne l'amuſe guère.

Ainſi, duſſé-je être coupable de lèſe-Majeſté ou de lèſe-cavagnole, je ſoutiendrai très-hardiment qu'une reine de France peut très-bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaiſent point du tout. Il y a

quelque

quelque bonne ame qui, depuis long-temps, m'a daigné servir auprès de la reine par des mensonges officieux; mais vous, Monsieur, qui êtes malin et mal-fesant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis dissimuler; ce sont des esprits mal-fesans et méchans comme le vôtre, qu'il faut employer quand on veut faire des tracasseries à la cour: j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de *Luynes*.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Loisey, près de Bar, 24 décembre 1748.

Je ne suis plus qu'un prosateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant tout haut mon roi qui n'en fait rien,
Et négligeant, pour ennuyer un prince,
Un sage ami qui s'en aperçoit bien.

Vous casanier, dans un séjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être.
L'amour encor vous fait sentir ses coups.
Heureux qui peut tromper des infidelles!
C'est votre lot. Vous courtisez des belles,
Et moi des rois: j'ai bien plus tort que vous.

Il est vrai, mon cher *Cideville*, que ma main est devenue bien paresseuse d'écrire, mais assurément mon cœur ne l'est pas de vous aimer. Je suis devenu courtisan par hasard; mais je n'ai pas cessé de travailler à Lunéville; j'y ai presque

achevé l'hiſtoire de cette maudite guerre, qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très-glorieuſe, puiſqu'elle aſſure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais ſoyez bien ſûr qu'en compilant mes rapſodies hiſtoriques, je penſais toujours à vous. Je me diſais : Approuvera-t-il cet endroit? y trouvera-t-il des vérités qui puiſſent être bien reçues? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu? Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y ſerai au mois de janvier. Nous allons paſſer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte reſter preſque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore ſi j'y verrai Catilina. On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner Sémiramis, que j'ai retouchée avec aſſez de ſoin, et dont je me flatte que les décorations ſeront plus magnifiques ſous l'empire du maréchal de *Richelieu* que ſous le conſulat du duc de *Fleuri*. J'ai un peu de peine à tranſporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne ſont pas grecs; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai.

Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XCV.

A M. D'ARGET.

ECRETAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE. (1)

Cirey, le 29 juin 1749.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'académie,
Chacun prend de vos almanachs:
Vous donnez des certificats
Sur le beau temps et fur la pluie;
Mais il me faut un autre foin,
Et ma figure aurait befoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit:
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui,
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très-graves perfonnages,
Qui paffez pour fes favoris,
Et pour heureux autant que fages;

(1) M. *d'Arget* et plufieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de *Voltaire*, par ordre du roi de Pruffe, des certificats en profe et en vers fur la beauté du Climat de Berlin.

Vous, dis-je, et Frédéric le grand,
Vous, vos talens et fon génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout auffi-bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Emilie.

Cette Emilie inceffamment
Doit accoucher d'un gros enfant
Et d'un bien plus gros commentaire;
Je veux voir cette double affaire;
Je les entends très-faiblement:
Mais, Meffieurs, ne voit-on donc faire
Que les chofes que l'on entend?

Vous m'avouerez, mon cher Monfieur, que fi vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur paffagère. Mes plus beaux jours feront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, fi je fuis en vie: c'eft un tour de force dans l'état où je fuis; mais que ne fait-on pas pour voir *Frédéric le grand* et les hommes qu'il raffemble auprès de lui!

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

LETTRE XCVI.

A M. DESTOUCHES.

A Paris 1749.

Auteur ſolide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :
Je le ferai, j'en ſuis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive ſi ſouhaité ;
Mais je ſentirai plus encore
De plaiſir que de vanité.

Venez donc, mon illuſtre ami, mardi à trois heures ; vous trouverez quelques académiciens nos confrères ; mais vous n'en trouverez point qui ſoit plus votre partiſan et votre ami que moi. Madame *Denis* diſpute avec moi, je l'avoue, à qui vous eſtime davantage : venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle ? Vous nous donneriez les prémices des plaiſirs que le public attend. L'abbé *du Rénel* ne va point aux ſpectacles, et il eſt très-bon juge : ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous : et moi qui vous ai ſacrifié Oreſte de ſi bon cœur ; moi qui, depuis ſi long-temps, ſuis votre enthouſiaſte déclaré, ne mérité-je rien ? A mardi, à trois heures, mon cher *Térence*.

LETTRE XCVII.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 fevrier 1750.

JE vous renvoie, Monſieur, ce que je voudrais rapporter moi-même ſur le champ aux pieds de celle qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je ſuis bien étonné : il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage (1); il n'y en a pas deux contre les règles ſévères de notre verſification, et le ſtyle eſt beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un eſprit juſte et droit que de s'exprimer clairement. Les expreſſions ne ſont confuſes que quand les idées le ſont.

Cet ouvrage eſt le fruit d'une connaiſſance profonde et fine de la langue françaiſe et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite eſt bien rare dans les conditions ordinaires. Il eſt unique dans l'état où la perſonne reſpectable, dont je tais le nom, eſt née. Je lui dreſſe en ſecret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

(1) Tragédie en vers français que la princeſſe de *Saxe*, ſœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de *Voltaire* pour l'examiner et lui en dire ſon ſentiment.

Quels talens divers elle allie !
Comme elle charme tour à tour,
Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie !

Rome la première cité,
Et Paris au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante,
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente :

Mais s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le sage ;
Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le sage ne reviendrait pas.

LETTRE XCVIII.

A M D'ARNAUD.

A Paris, 19 mai 1750.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel esprit triomphant,
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée,

Et que l'Autriche provoquée,
Admire encore en enrageant;
Quant à notre muſe attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle eſt détraquée,
Cette canaille aſſurément
Du public eſt peu remarquée.
Que le ſeul Frédéric le grand
Tienne votre vue appliquée;
Si l'envie eſt un peu piquée
Contre votre bonheur préſent,
Laiſſons ſa rage ſuffoquée,
Honteuſe, impuiſſante et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle eſt-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée?
Elle en rit: j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'*Arnaud*, que ce ſoit ou *Moubi* ou *Fréron* qui faſſe la *Bigarrure*, le *Réſervoir*, le *Glaneur*, et toutes les ſottiſes que nous ne connaiſſons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais ſont bien bons de lire ces fadaiſes. Voilà une plaiſante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui eſt à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnaſſe royal la comédie de madame *Denis*. C'eſt une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue à mon âge, avec les maladies dont je ſuis lutiné ſans relâche. Un jeune homme, comme vous, peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois;

Mais

Mais un vieillard fait pour souffrir,
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que *Frédéric le Grand* qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires et madame *Denis*; et je viendrais en bonnet de nuit voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé *Nollet* par une espèce de maître-d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route: il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac* a des vapeurs; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. d'*Arget* n'est pas encore consolé; ma tristesse n'irait pas mal avec sa douleur. Je me remettrais à la physique avec M. de *Maupertuis*; je cultiverais l'italien avec M. *Algarotti*; je m'égayerais avec vous; mais que ferais-je avec le roi?

Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin!

Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu;
La Pâris veut de jeunes filles;
Les vieilles sont au coin du feu.
J'y suis; et j'en enrage. — Adieu.

LETTRE XCIX

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 juillet 1750.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin. J'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureusement ni la duchesse de *Clèves* ni le duc de *Nemours* n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers ; j'aurais dû consacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie et poésie, un héros philosophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de *Platon*, société et liberté ! Qui le croirait ? Tout cela pourtant est très-vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu *Salomon* dans sa gloire ; mais il faut vivre auprès de vous avec M. de *Choiseul* et M. l'abbé de *Chauvelin*. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux, qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends *Frédéric le Grand*. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appar-

tement de M. le maréchal de *Saxe*. On a voulu mettre l'hiſtorien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre ;
Timide, embarraſſé, j'oſe à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir ;
S'il eût oſé coucher dans le lit d'Alexandre ?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres ? Eſt-ce auprès du bois de Boulogne, eſt-ce à Plombières ? eſt-ce à Paris ? Madame d'*Argental* a-t-elle eu beſoin des eaux ? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de ſavoir. On m'a mandé que l'eſprit et le ſentiment de madame de *Graffigny* avaient réuſſi. Ma troupe a joué chez moi Jules-Céſar. Mais je ne ſais point ce que font mes anges : j'ai attendu pour leur écrire que je fuſſe un peu ſtable et que je puſſe recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'abſence et de l'amitié.

Adieu, mes anges ; mon *Frédéric le Grand* fait un peu de tort à Aurélie. Il prend mon temps et mon ame. La caverne d'*Euripide* vaut mieux pour faire une tragédie, que les agrémens d'une cour. Les devoirs et les plaiſirs ſont les ennemis mortels d'un ſi grand ouvrage.

Conſervez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre ſociété, et chérir *poëmata tragica et omnes has nugas*, juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE C.

A MADAME DE POMPADOUR,

Qui avait prié M. de Voltaire de présenter ses respects au roi de Prusse.

A Potsdam, le 20 d'auguste 1750.

DANS ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus,
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la victoire
Vos complimens sont parvenus;
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus:
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre grâces à Vénus,

S'il vous remerciait lui-même, Madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles,

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes;
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes;
Et l'autre de les célébrer.

LETTRE CI.

A S. A. R. MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE, DEPUIS REINE DE SUEDE.

1750.

MADAME,

J'AI eu la consolation de voir ici M. *Esourleman*, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre Altesse royale. Il m'a assuré, Madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes regrets et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation : il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre Altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le sait pas, Madame ? et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point ? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai que des zéphirs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre Altesse royale. Rempli la nuit de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière :

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,

Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant et par derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin,
Soudain je reconnus Christine :
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Eglise,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le saint père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne fesais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre Altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance et la gloire de l'Etat. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots :

Si comme elle j'avais gagné
Les cœurs et les esprits de la patrie entière ;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Christine aurait toujours régné.
Il est beau de quitter l'autorité suprême ;

Il eſt encor plus beau d'en ſoutenir le poids.
Je ceſſai de régner pouvant donner des lois :
Ulric règne ſans diadème.
Je deſcendis pour m'élever ;
Je recherchais la gloire, et ſon cœur la mérite.
J'étonnai l'univers qu'elle a ſu captiver.
On a pu m'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conſeil aiſé à ſuivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raiſon pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de ſa patrie. Elle me demanda ſi je n'irais point faire ma cour à votre Alteſſe royale dans ce beau palais que M. *Eſouzleman* vous fait bâtir : *Deſcartes* vint bien me voir, dit-elle, pourquoi ne feriez-vous pas le voyage ?

Ah ! lui dis-je, belle immortelle,
Deſcartes, ce rêveur dont on fut ſi jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieilleſſe auprès d'elle.

On me dira peut-être, Madame, que je rêve toujours en parlant à votre Alteſſe royale, et que mon ſecond rêve ne vaut pas le premier (1). Il eſt bien sûr au moins que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteſte que je ſerai toute ma vie avec un attachement inviolable et avec le plus profond reſpect, etc.

(1) Voyez les Poéſies mêlées, volume de Contes, etc.

LETTRE CII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre 1751.

VOICI une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Il est juste que vous ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de *Malesherbes* eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que dans cet abrégé il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui étant presque toujours très-infidelles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître *Louis XIV* et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai surement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre-humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

LETTRE CIII.

A M. DE LA CONDAMINE.

Potsdam, 3 avril 1752.

GRAND merci, cher la Condamine,
Du beau présent de l'équateur,
Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique :
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune ?
Hélas! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes :
Les services rendus aux hommes,
Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais, mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de *Louis XIV*, mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur, et de la mienne trop d'omissions et trop de péchés de commissions.

Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau avec le secours des remarques

qu'on m'a envoyées, et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'eſt un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber ſur le nez.

Ce n'eſt pas dans la lune que j'ai voyagé avec *Aſtolphe* et *St Jean* pour trouver le fruit de mes peines; c'eſt dans le temple de la philoſophie, de la gloire et du repos.

Adieu: je vous embraſſe de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fuſſé-je dans la lune.

LETTRE CIV.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potſdam, 29 avril 1752.

Eh! morbleu, c'eſt dans le pourpris
Du brillant palais de la Lune,
Non dans le benoît Paradis
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'eſt ce que dit l'*Arioſte*, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Eſt-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre? Eh bien! il n'y a pas grand mal. Le conſeiller aulique *Francheville*, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi auſſi; mais, mon cher coſmopolite, ne me croyez pas aſſez ignare pour ne pas ſavoir où eſt Carthagène; j'y envoie tous les ans plus d'un vaiſſeau, ou du moins je ſuis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ſes facteurs dans ce

pays-là, que d'y aller. Mais quoique M. de *Pontis* eût pris Carthagène en-deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort ſouvent nous égorger au-delà.

Je vous ſuis ſenſiblement obligé de vos remarques ; mais il y a bien plus de fautes que vous n'avez obſervé. J'ai bien fait des péchés d'omiſſion et de commiſſion. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'eſt qu'un eſſai très-informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs ſont tombés les *Lamartinière*, les *Réboulet* et les *tutti-quanti*, puiſque moi, preſque témoin oculaire, je me ſuis trompé ſi ſouvent. Ce n'eſt pas au moins ſur le maréchal de *la Feuillade*. Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La ſeconde édition vaudra mieux, et ſur-tout le catalogue des écrivains qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuſer. Je l'avais dicté pour groſſir le ſecond tome, qui était trop mince; mais je le compoſe à préſent pour le rendre utile.

Puiſque vous avez commencé, mon cher *la Condamine*, à me faire des obſervations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertiſſez-moi de tout, je vous en ſupplie ; je ſais fort bien qu'il n'y a point d'eſclaves à la place Vendôme, et je ne ſais comment on y en trouve dans l'édition de mon conſeiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai, *et ignorantias meas ne memineris*. Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas beſoin de pareils ſecours. Je ſouhaite que vous en tiriez autant

d'avantage que de gloire ; je ne ſuis pas ſurpris de ce que vous me dites, et je ne ſuis ſurpris de rien. Soyez-le ſi je ne conſerve pas toujours pour vous la plus parfaite eſtime et la plus tendre amitié.

LETTRE CV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, 9 juillet 1754.

Mon cher et ancien ami, quoique chat échaudé ait la réputation de craindre l'eau froide, cependant j'ai riſqué l'eau chaude. Vous ſavez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières. Vous ſavez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de *Corneille*, et dans les bras de mon cher *Cideville* ; mais je ne peux ni paſſer ni finir ma vie ſelon mes déſirs. J'ai au moins auprès de moi à préſent une nièce qui me conſole, en me parlant de vous. Nous ne faiſons point de châteaux en Eſpagne, mais nous en faiſons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous, du poëme de l'agriculture. C'était à vous à le faire et à dire :

O fortunatos nimiùm, ſua nam bona noſcunt !

Pour moi je dis : *Nos dulcia linquimus arva* ; mais ne me dites point de mal des livres de dom *Calmet*.

Ses antiques fatras ne ſont point inutiles ;

J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus,
Lorſque la rouille les arrête :
Après cent travaux ſuperflus,
Il en eſt ainſi de ma tête.
Je ſuis fixé, je ſuis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuſe indépendance,
Dans la tranquille jouiſſance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu-près mon ſort, mon cher et ancien ami; je ne lui pardonne pas de nous avoir preſque toujours ſéparés, et je ſuis très-affligé ſi nous avons l'air d'être heureux ſi loin l'un de l'autre, vous ſur les bords de la Seine, et moi ſur ceux de mon lac. J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illuſions de la vie, mais non pas aux conſolations ſolides qu'on ne trouve qu'avec ſes anciens amis. Madame *Denis* me fait bien ſentir combien cette conſolation eſt néceſſaire. Elle s'eſt conſacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle, mon jardin ſerait pour moi un vilain déſert, et l'aſpect admirable de ma maiſon perdrait toute ſa beauté. J'ai été abſolument inſenſible à ce ſuccès paſſager de la tragédie dont vous me parlez (1). Peut-être cette inſenſibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'eſt guère touché d'un applaudiſſement dont le bruit vient à peine juſqu'à nous, et on voit ſeulement les

(1) *L'orphelin de la Chine.*

que la poésie. Madame *Denis* vous fait mi[...] complimens.

LETTRE CVI.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Des bords du lac, 26 février 1755.

QUELLE lubie vous a pris, monsieur le D[...] Je ne parle pas d'être philosophe à la cour, c[...] un effort de sagesse dont votre esprit est très-c[...]pable. Je ne parle pas d'embellir Montro[...] comme Champs; vous êtes très-digne de b[...] nipper deux maîtresses à la fois. Je parle de [...] lubie de daigner relancer du sein de vos pla[...] un hermite des bords du lac de Genève, et [...] vous imaginer que

Dans ma vieillesse languissante,
La lueur faible et tremblante
D'un feu prêt à se consumer
Pourrait encor se ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeunesse brillante,
Qui peut toujours vous animer.

C'est assurément par charité pure que vo[...] me faites des propositions. Quel besoin pourri[...] vous avoir des réflexions d'un suisse, dans la v[...] charmante que vous menez ?

Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courans,

Et dans celle des courtiſans,
Tous bons ſerviteurs de leur maître;
Avec grand bruit vous le ſuivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le ſoir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux feſtins vous avez
Une troupe leſte et choiſie
D'eſprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en proſe, en poéſie,
Sont des bons gourmets approuvés;
Et par qui tout bas ſont bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez
Une fille jeune et jolie,
Par vos ſoins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez;
Et qui dit, comme vous ſavez,
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle eſt donc votre fantaiſie,
Lorſque dans le rapide cours
D'une carrière ſi remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapſodie!
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos ſoupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambroſie;
Ah! toute ma philoſophie
Vaut-elle un ſoir de vos beaux jours?

Tout ce que je peux faire, c'eſt de vous imiter très-humblement et de très-loin; non pas en

fois, non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite. Je saluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres, à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin; je dirai à nos grosses truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de *Brochet* que portait le grand protecteur de *Voiture*. Comptez, monsieur le Duc, que vous avez rappelé en moi un souvenir bien respectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les sentimens que je conserverai pour vous toute ma vie.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi soit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire.

J'enverrai mon billet de confession à M. l'abbé de *Voisenon*, évêque de Montrouge.

LETTRE CVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Genève, le 19 septembre 1755.

OUI, ma muse est trop libertine;
Elle a trop changé d'horizon;
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'essor de cette vagabonde;
J'ai plus mal fait de l'imiter:

Qui la préſente au genre-humain,
Que l'univers ſoit ſa patrie.

Une vieille ducheſſe anglaiſe aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina, parce qu'on appelait alors ce remède *la poudre des jéſuites*. Beaucoup de dames janſéniſtes feraient très-fâchées d'avoir un médecin moliniſte. Mais, Dieu merci, meſſieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guériſſent et tuent indifféremment les gens de toute ſecte.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là, et revenez enſuite dans le vôtre. Imitez *Hippocrate* qui préféra ſa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfans me ſont venus voir aujourd'hui; je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à M. de *Labat*, ſi vous avez le temps de lui parler.

Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet 1756.

Mon héros, je vais auſſi brûler de la poudre; mais je tirerai moins de fuſées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plutôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je ne connuſſe l'avenir, et que vous en diſpoſaſſiez ſi bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

défauts de son ouvrage qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis : *Solve senescentem.* Je me le dis aujourd'hui, et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer. Qui peut répondre de soi? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie.

LETTRE CVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, près de Lausanne, 19 février 1756.

L'ONCLE et la nièce font mille complimens aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre ; ils envoient à M. l'abbé *du Renel* ce petit sermon qui leur est tombé entre les mains, et qui pourra les amuser ce carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé *du Renel* et M. de *Cideville* seront encore plus persuadés de l'attachement des deux hermites que de leur dévotion.

Brisons ma lyre et ma trompette ;
Laissons les héros et les rois ;
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Qu'elle seule anime ma voix.
Muses, désormais pour écrire,
Je n'ai besoin que de mon cœur ;
Mais vous justifirez l'auteur,
Si l'indiscret ose en trop dire.

Eh! pourquoi craindre que l'Alteſſe
S'offenſe des plus tendres ſoins ?
Faut-il, parce qu'elle eſt princeſſe,
Que qui la voit l'en aime moins ?
Etait-ce un crime volontaire
Que de ſe rendre à tant d'appas ?
Mon droit d'aimer ne vient-il pas
D'où lui venait celui de plaire ?
Quand on voit l'aimable Henriette,
L'indifférence diſparaît ;
Quelque reſpect qui nous arrête,
Eſt-on maître de ſon ſecret ?
Les égards que le rang impoſe
N'étouffent point le ſentiment.
Ils font qu'on l'exprime autrement,
Et ne changent rien à la choſe.

LETTRE CIX.

A M. TRONCHIN.

Aux Délices, 18 avril 1756.

Depuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma ſouffrance ;
Mais je m'immole avec gaîté,
Quand vous aſſurez la ſanté
Aux petits-fils des rois de France.

Votre abſence, mon cher *Eſculape*, ne me coûte que la perte d'une ſanté faible et inutile au monde. Les Français ſont accoutumés à ſacrifier de tout leur cœur quelque choſe de plus à leurs princes.

M. le duc d'*Orléans* et vous, vous ferez tous deux bénis dans la postérité.

Il est des préjugés utiles,
Il en est de bien dangereux;
Il fallait, pour triompher d'eux,
Un pète, un héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'osai parler, dans mon jeune âge,
De cette inoculation
Dont, grâce à vous, on fait usage:
On la traita de vision;
On la reçut avec outrage,
Tout ainsi que l'attraction.
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De passer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, disait-on,
Des vérités de l'Angleterre?
Peut-il se trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre?
Français, il fallait consulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre:
Rougit-on de les imiter
Quand on a si bien su les battre?
Egalement à tous les yeux
Le dieu du jour doit sa carrière;
La vérité doit sa lumière
A tous les temps, à tous les lieux:
Recevons sa clarté chérie,
Et sans songer quelle est la main

compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres complimens : je vous fais les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monseigneur et de son Altesse royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive ; et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. Comptez, Monsieur, sur ma tendre amitié et sur tous les sentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

Le suisse V...

LETTRE CXII.

A M. DE CHENEVIERES.

1756.

GRAND merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale. (1)

Vous possédez la langue de Cythère ;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire.
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois :
Les bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas ! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

(1) Il avait envoyé son ballet de *Misis et Glaucé* à M. de *Voltaire*.

Ce n'eſt plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table ;
La molleſſe de leurs chanſons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illuſtres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De ſuivre vos fiers compagnons
Aux aſſauts de cent baſtions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs ſublimes écrits,
Et s'il eſt vrai, comme il peut l'être,
Qu'il ſoit parmi vos beaux eſprits
Peu de Pindares dans Paris,
Vos ſuccès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience
L'attentat inconſidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De ſa maritime puiſſance :
Qu'on a ſagement préparé
La plus légitime vengeance ;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits eſt aſſuré.
Mais pour moi dans ma décadence,
Faible et ſans voix, je me tairai ;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles paſſagères.
Je ſais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raiſon,
Quelques procédés de corſaires ;
Ce ne ſont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addiſſon,
Ce ſage Lock, ce grand Newton,

Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux,
Mais les philosophes sont frères.

Vos ministres par leurs traités
Ont assujetti la fortune ;
Vos vaisseaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune :
Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités ;
Mais la politique et les armes
Ne sont pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.
Je vis en paix, peut-être en sage,
Entre ma vigne et mes figuiers.
Pour embellir mon hermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers,
Je dormirai sous leur ombrage.

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

Grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith.

1756.

Il n'est chère que de vilain, monsieur le Grand-maître. Vous écrivez rarement ; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de

faire de jolis vers ; les talens ne se rouillent point auprès de votre adorable princesse.

Pour moi, dans la retraite où la raison m'attire,
Je goûte en paix la liberté ;
Cette sage divinité
Que tout mortel, ou regrette, ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux au sein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France ;
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la sourde inimitié
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,
Mes fertiles vergers et mes rians berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes pénates brillans, fermés aux envieux,
Voilà mes rois : voilà mes Dieux :
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtisans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me soutient, la raison m'illumine ;
Je dis ce que je pense et fais ce que je veux.
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son Altesse royale, qui est presque aussi malade que moi, mais qui est presque aussi aimable que vous : j'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon hermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame *Denis*, la

compagne

compagne de ma retraite et de ma vie heureuſe, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres complimens : je vous fais les miens ſur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été aſſez heureux pour poſer la première pierre de cet édifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monſeigneur et de ſon Alteſſe royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive ; et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il ſoit arrivé. Comptez, Monſieur, ſur ma tendre amitié et ſur tous les ſentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

Le ſuiſſe V...

LETTRE CXII.

A M. DE CHENEVIÈRES.

1756.

GRAND merci, mon cher confrère, de votre petite paſtorale. (1)

Vous poſſédez la langue de Cythère ;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire.
Ce dieu fripon reſſemble aſſez aux rois :
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire.
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

(1) Il avait envoyé ſon ballet de *Miſis et Glaucé* à M. de *Voltaire.*

Il ſe peut pourtant que vous ayez autant de talens pour le ſervice de *Miſis* (2), que vous en avez pour faire de jolis vers : en ce cas je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéreſſante, je vous prie de m'en faire part, quoiqu'en proſe. Je vais faire lire Miſis à madame *Denis* la pareſſeuſe, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

LETTRE CXIII.

A MESSIEURS DESMAHIS et DE MARGENCI.

1756.

AINSI Bachaumont et Chapelle
Ecrivirent dans le bon temps ;
Et leurs ſimples amuſemens
Ont rendu leur gloire immortelle ;
Occupés d'un heureux loiſir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaiſir,
Et ſont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle ;
Ils vous ont ſervi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand, au buveur *Brouſſin* avec lequel ils ſoupaient; et vous n'écrivez, Meſſieurs, qu'à un vieux philoſophe qui cultive la terre. Je finis, comme *Virgile*

(2) L'Amour eſt déguiſé ſous le nom de *Miſis* dans ce ballet.

commença, par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très-jolis vers. Souvenez-vous qu'*Horace* fit un voyage vers Naples où il rencontra ce *Virgile* qui était, disait-il, un très-bon homme.

Je suis bon homme aussi ; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris, et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'*Horace* votre devancier.

Je crois que malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse : je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poëte vétéran.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, et à vous dire combien je vous estime tous deux.

LETTRE CXIV.

A MADAME DU BOCAGE,

PENDANT SON VOYAGE D'ITALIE.

1757.

NOUVELLE Muſe, aimable Grâce,
Allez au capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Taſſe;
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux et votre poéſie,
Tous deux mourraient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalouſie.

Dunque, ó Signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto ſpoſo del mare Adriatico, vedrà il padre della chieza, ſarà coronata nel campidoglio dalle mani del' buono *Benedetto*. Ella dovrebbe ritornare per la via di Genevra, e trionfare tragli eretici, quando avrà ricevuto la corona poëtica de i ſanti catolici; mà il ſuo viaggio è tutto per la gloria e nel ſuo gran volo ella traſcurrà nôſtri lieti ben che umili tetti. Il zio e la nipote (1) bacciano affettuoſamente la mano che a ſcritto tante belle coſe, e ſi ricommandano alla ſua benignità con ogni oſſequio.

Good journey *Milton's* daughter, *Camoen's* ſiſter.

Comptez, Madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève; mille tendres reſpects.

(1) Madame *Denis*.

LETTRE CXV.

A DOM FAUGERES,

Abbé de Senones, neveu et successeur de dom Calmet, qui lui avait demandé des vers pour le portrait de son oncle.

20 novembre 1757.

Il serait difficile, Monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu : au défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle.

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité :
Il fit plus ; il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Il me semble au moins que je rends justice à la science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu dom *Calmet* ; mais je ne pourrai jamais célébrer, ainsi que je le voudrais, sa mémoire qui me sera infiniment chère, etc.

LETTRE CXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le premier septembre 1758.

Mon cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers dans lesquels vous ne paraissez pas trop



content de Paris ; et je crois fermement que vous avez raifon. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de fociété ? Il me femble que la retraite n'eft bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous favez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur,
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans fon cœur;
C'eft un fort beau fecret qu'on chercha d'âge en âge:
Le fage fuit des grands le dangereux appui,
Il court à la campagne, il y sèche d'ennui :
J'en fuis bien fâché pour le fage.

Ce n'eft pas des fages comme vous que je parle: je fuis bien fûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte fur-tout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien qu'on pille prefque par-tout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en fureté moi et les miens pour le refte de ma vie.

Le bon *Horace* dit:

Det vitam, det opes, animum æquum mi ipfe parabo.

Il aurait dû ajouter *det amicos*, mais vous me direz que c'eft notre affaire et non celle du ciel. C'eft l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'eft la vôtre qui le fait de loin. *Excepto quod non fimul effem cætera lætus.* Je vous ai fouvent regretté, et votre fouvenir m'a

consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon lac, comme madame *du Bocage*; vous vous contentez de cueillir les fleurs d'*Anacréon* dans vos jardins; vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du *Tasse* au capitole, *satis beatus unicis Sabinis.*

Adieu, mon cher et ancien ami; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres complimens.

P. S. Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobstant clameur de haro! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches, de filles et d'argent? Le Canada va donc être entièrement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne? Je vous trouve très-heureux, mon cher *Cideville*, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

Beatus ille qui, procul ridiculis,
Fecunda rura bobus exercet suis!

LETTRE CXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 27 decembre 1758.

Il est vrai, Madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on avait aposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais comme les armes de Nosseigneurs sont un ours, il ne crut pas

pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me deſſina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre eſt-il tombé entre vos belles mains? Pour vous, Madame, quand on vous grave, c'eſt ſur les Grâces, c'eſt ſur Minerve qu'on prend ſon modèle.

Dans ce charmant aſſemblage,
L'ignorant, le connaiſſeur,
L'ami, l'amant, l'amateur,
Reconnaiſſent du Bocage.

Je ſuis très-touché de la mort de *Formont*, car je ne me ſuis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura.

Je l'aimais, tout pareſſeux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me reſtent, dans une retraite heureuſe. Je rends le pain béni dans mes paroiſſes, je laboure mes champs avec la nouvelle charrue. Je bâtis, *nel guſto italiano*; je plante ſans eſpérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre *Helvétius* auſſi ridicule que celui avec lequel on pourſuivit *le Peuple de Dieu* de ce père *Berruyer*. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne ſont ni bien ni mal. Cinq ou ſix cents oiſifs, parmi vingt millions d'hommes, les liſent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'eſt que vanité.* Quand on a le ſang un peu allumé, et qu'on eſt de loiſir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de cenſurer. On ſe moque de tout cela dans la vieilleſſe, et on vit pour ſoi. J'avoue que les fatras de ce

siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de *Louis XIV* était un étrange siècle. Vous, Madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. *du Bocage*. Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers.

LETTRE CXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 janvier 1759.

LIBRE d'ambition, de soins et d'esclavage,
Des sottises du monde éclairé spectateur,
Il se garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que sage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur:
C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, Madame, sur le tombeau de notre ami *Formont*, sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne sait plus que planter et semer dans la saison? J'ai conservé de la sensibilité; c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous; je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune fur laquelle tournent nos miniftres du haut en bas, ni des fottifes publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la confolation de l'abfence, et le langage de la vérité, ne font plus à préfent que de triftes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de l'efprit. On tremble de laiffer échapper un mot qui peut être mal interprété: on ne peut plus penfer par la pofte.

Je n'écris point au préfident *Hénault*, mais je lui fouhaite, comme à vous, une vie longue et faine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'ofais, je me croirais fage tant je fuis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choifi ma retraite; tout autre genre de vie me ferait infupportable. Paris vous eft néceffaire; il me ferait mortel; il faut que chacun refte dans fon élément. Je fuis très-fâché que le mien foit incompatible avec le vôtre, et c'eft affurément ma feule affliction.

Vous avez voulu auffi effayer de la campagne; mais, Madame, elle ne vous convient pas: il vous faut une fociété de gens aimables, comme il fallait à *Rameau* des connaiffeurs en mufique. Le goût de la propriété et du travail eft d'ailleurs abfolument néceffaire dans des terres. J'ai de très-vaftes poffeffions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages; mais ma deftinée était de finir entre un femoir, des vaches et des génevois.

Ces Génevois ont tous une raifon cultivée. Ils

font fi raifonnables qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de *Pompadour*, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, Madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philofophique, et fur-tout entièrement libre; elle vous eft abfolument confacrée dans le fond de mon cœur, avec le refpect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier 1759.

Tout le peuple commentateur
Va fixer fes regards avides
Sur le grave compilateur
De l'hiftoire des Néréides;
Mais fi notre excellent auteur
Voulait nous donner fur nos belles
Des mémoires un peu fidelles,
Il plairait plus à fon lecteur;
Près d'elles il eft en faveur,
Et *magna pars* de leur hiftoire;
Mais c'eft un modefte vainqueur
Qui ne parle point de fa gloire.

Il *Pafcali* è un traditore comme tutti i libraji; o niente ricevuto da fua parte; mi accorgo bene che un furbo catolico librajo no hà la minima corrifpondenza coi furbi libraji calvinifti; però

i fratelli *Crammer* di Genevra sono uomini onesti e di garbo, mà il vostro *Pascali* è un briccone, ed io sono arrabbiato contrà di lui.

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez à voyager, n'oubliez pas de passer par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaleon*. *Vive memor nostri*, and let a free man visit a free man, à jamais votre très-humble, &c.

LETTRE CXX.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 2 février 1759.

Qui les a faits ces vers doux et coulans,
Qui comme vous ont le talent de plaire?
Pour moi j'ai dit, en voyant ces enfans:
A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agrémens de mon séjour champêtre!
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux, et sage aussi peut-être.

Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger sous l'humble toit du sage:
Je la cherchai dans mon doux hermitage;
Elle y passa; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age*, que j'ai reçus de Paris, sont de vous, Madame; ou il y a quelqu'un qui vous ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez-moi si je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la

vanité de croire que je ne me méprends pas à votre ſtyle ; ce n'eſt point un jugement téméraire d'accuſer les gens des actions qu'ils ſont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, ſinon que vous habitez Paris. Je ſuis comme le renard ſans queue, qui voulait ôter la queue à ſes camarades.

Je voudrais que les perſonnes à grands talens me juſtifiaſſent, moi qui ai pris le parti de me retirer parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très-mauvais juges. Il me paraît que les grâces et le bon goût ſont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphyſique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des diſcuſſions énormes ſur les finances, ſur le commerce, ſur la population, qui ne mettront jamais dans l'Etat ni un écu ni un homme de plus. Le génie français eſt perdu ; il veut devenir anglais, hollandais et allemand ; nous ſommes des ſinges qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de *Chaulieu*, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes, dont on nous accable. On croit être ſolide, on n'eſt que lourd et lourdement chimérique.

Eſt-il vrai, Madame, que le parlement fait brûler le livre *de l'Eſprit* ? Paſſe encore pour des mandemens d'évêque ! Mais de gros in 4° ſcientifiques ! Sont-ce-là des procès à juger dans la cour des pairs ?

M. de *Cideville* eft-il à Paris ? Je lui ai écrit dans fa rue de Saint-Pierre ; peut-être n'y eft-il plus. Voyez-vous fouvent le grand abbé *du Resnel* ? Ces deux meffieurs me paraiffent à moitié fages, ils paffent fix mois au moins hors de Paris.

Pardon, Madame, non, ils ne font point fages du tout, ni moi non plus ; ils vous quittent fix mois, et moi pour toujours ! Daignez m'écrire, fi vous voulez que je ne fois pas à plaindre.

Pardonnez, Madame, à un malingre s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de fa main ; fon corps eft faible, mais fon cœur eft rempli pour vous des fentimens les plus vifs d'eftime et d'attachement : il en dit autant à M. *du Bocage*.

LETTRE CXXI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Le 6 novembre 1759.

VRAIMENT c'eft une juftice de DIEU que mes chevaux aient égaré vos très-aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, ils vous avaient conduits dans nos chaumières ; mais ils font comme moi : ils haïffent le chemin des cours, et fur-tout n'aiment point à nous priver de votre préfence. Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez ; j'ouvre la lettre avec madame *Denis*, et vous jugez bien que ce n'était pas

ſans précipitation: le petit papier vole dans le feu. Je me ſuis en vain brûlé le doigt index; *jam cinis ater erat*. Hélas! avons-nous dit, c'eſt l'image de nos plaiſirs! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à diſparaître
De nos ſimples hameaux par vous ſeuls embellis;
Nous ſavons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du mont Cénis.
Nous connaiſſons le Dieu chargé de vous conduire;
S'il vous a bien traités, vous l'imitez auſſi.
Vous vous faites un jeu de ſavoir tout ſéduire,
Juſqu'à l'évêque d'Anneci.

C'eſt un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut ſuivre ſa vocation, et il ſentira bien que la vôtre eſt de plaire.

Comme les portes de la ville de *Jean Calvin* ſont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conſcience, vous a donné, pour votre argent, les livres en queſtion pour ſuppléer aux œuvres du chevalier de *Mouby*. Je doute que les grâces de madame l'ambaſſadrice s'accommodent de l'outrecuidance de *Rabelais*; cependant il y a là de très-bonnes frénéſies.

Si, dans le billet brûlé, il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Mérope-Amenaïde Denis eſt enchantée de vous deux. Nous feſons comme on fera à Turin, nous en parlons ſans ceſſe; c'eſt une conſolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra subjuguer quelque nation, allez-y tous deux ; passez-y seulement trois jours, et l'affaire est faite. Vous avez rendu Genève toute française.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon respect, mon attachement.

La marmotte des Alpes.

LETTRE CXXII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre 1759.

Vous, faits pour vivre heureux et si dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agrémens
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre;
Quoi! vous daignez dans vos palais
Vous souvenir de nos ombrages!
Vous donnez un coup d'œil à ces autels sauvages
Que nous dressions pour vous, où vos yeux satisfaits
Daignaient accepter nos hommages!
Vous parlez de beaux jours: ah, vous les avez faits:
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages:
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez essuyé plus de cérémonies que chez *Philémon* et *Baucis*; mais si jamais vous daignez repasser par chez nous, vous n'essuierez que des

tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs seront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et madame *d'Argental*, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de *Choiseul* avec quelque indulgence sur notre compte ; que vous avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie tranquille ; car il prétend qu'il est très-fâché de n'avoir pas pris sa route par notre hermitage, en revenant d'Italie. Grâces vous soient rendues de tous vos propos obligeans.

M. *d'Argental* crie toujours après la chevalerie (1) ; et moi qui suis devenu temporiseur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre, que tout ouvrage gagne à rester sur le métier, que le temps présent n'est pas trop celui des plaisirs, et que ceux qui vont aux spectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaisselle d'argent vendue, ne sont pas de bonne humeur : en un mot, ce n'est pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc* (2) ; il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, plus que de cet abbé d'*Espagnac* qui ne finit point, et que j'abandonne à son sens réprouvé de vieux conseiller-clerc. Au reste, en outrageant ainsi les conseillers-clercs, j'excepte toujours monsieur votre frère.

(1) La tragédie de Tancrède.

(2) Le roi de P***.

Je me mets aux pieds de vos très-aimables excellences. *Baucis* arrache la plume des mains de *Philémon*, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur présence, et qu'il ne nous reste que des regrets.

P. S. de madame *Denis*. Mais que peut dire *Baucis* après *Philémon*? Elle se contente de sentir tout ce qu'il exprime; elle se plaît dans l'idée de vous savoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. *Aménaïde* et *Mérope* vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement.

LETTRE CXXIII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai 1760.

Je suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher grand écuyer d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé adopter mes chars, crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis toujours convaincu (quoique je ne sois pas du métier) que ce serait la seule manière de les vaincre en pleine campagne.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs de Prusse sont à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaiſſeaux marchands. Leur miniſtère a fait imprimer un ouvrage très-artificieux, très-bien écrit, pour juſtifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le mémoire eſt fort beau ; et ſur la ſeule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là ſont auſſi méchans ſur mer que les Pruſſiens ſur terre. Nous nous ruinons pour leur réſiſter, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été ſi dévaſtée, ſi ſanglante et ſi riche.

J'avoue avec vous, mon cher aſſyrien, que Dieu a envoyé M. de *Silhouette* à notre ſecours. S'il y a quelque bon remède, il le trouvera ; car il n'eſt pas comme la plupart de ſes prédéceſſeurs, gens eſtimables, mais ſans génie, qui traçaient leur ſillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup d'un traducteur de *Pope*, qui a vu long-temps l'Angleterre et la Hollande.

Il n'eſt pas de ces vieux novices
Marchant dans des ſentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'Etat, écus factices ;
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injuſtices
Nos ſottiſes et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullis et des Colberts,
Et rembourſe de mauvais vers
Pour le prix de ſes grands ſervices.

Je ne ſais pourquoi vous me mandez que tant

de poëtes le perfécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'Etat peut lui avoir ; ils ne prendront point d'actions fur les fermes. En avez-vous pris ? Il me femble que mes nièces en ont quelques-unes. L'opération eft un peu à l'anglaife : Eh tant mieux ! il faut faire du public une compagnie qui prête au public ; c'eft la grande méthode de Londres.

LETTRE CXXIV.

A M. DE CHENEVIERES;

Qui mandait à l'auteur que Louis XV avait annoncé fa mort à Verfailles.

Aux Délices 26 mai 1760.

RESSUSCITER eft fans doute un grand cas :
C'eft un plaifir que je viens de connaître ;
Mais le plus grand ce ferait d'apparaître
A fes amis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il eft quelques obftacles.
C'en ferait trop pour les gens d'ici bas
Que deux plaifirs, et fur-tout deux miracles.

J'ai grande envie de reffufciter entièrement, c'eft-à-dire de voir monfieur et madame de *Chenevières*, et votre ami qui me fait d'auffi jolis complimens ; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter fes champs fans faire une fottife. Je fuis plus capable de faire des fottifes que des miracles.

Bonjour homme aimable.

LETTRE CXXV.

M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI

SENATEUR DE BOLOGNE.

Aux Délices, 19 juin 1760.

En tout pays on se pique
De molester les talens;
Goldoni voit maint critique
Combattre ses partisans.

On ne savait à quel titre
On doit juger ses écrits;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

Aux critiques, aux rivaux
La nature a dit sans feinte:
Tout auteur a ses défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco, o mio Signore, la mia sentenza. Mi lusingo ch'ella sarà firmata al vostro tribunale. Aspetto un *Shaftesbury*, e subito lo spedirò à voi.

Mille complimenti à M *Algarotti*.

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous jouons à Tournei quelque nouveauté, nous ne manquerons pas de l'envoyer à *Bologna quae docet*. Je vous aime sans vous avoir vu, et j'aime le cher *Algarotti* parce que je l'ai vu. Mille respects à l'un et à l'autre.

LETTRE CXXVI.

A MADEMOISELLE FEL,

ACTRICE DE L'OPERA.

Aux Délices, 7 auguſte 1760.

TRÈS-AIMABLE *Roſſignol*, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle, avaient beſoin de votre ſouvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent ; ceux qui, avec des oreilles ont du ſentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et ſachez, malgré toute votre modeſtie, que vous êtes auſſi ſéduiſante quand vous parlez que quand vous chantez. La ſociété eſt le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous ſavons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce dont nous avons ſenti tout le prix : les habitans des bords de notre lac ne ſont pas faits pour être auſſi heureux que ceux des bords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous :

De *Roſſignol* pourquoi porter le nom ?
Il eſt bien vrai qu'ils ont été ſes maîtres ;
Mais tous les ans, dans la belle ſaiſon,
L'Amour les guide en nos réduits champêtres.
Elle n'a pas tant de fidélité
Elle nous fuit, peut-être nous oublie.
C'eſt le phénix à jamais regretté :
On ne le voit qu'une fois dans ſa vie.

C'eſt ainſi qu'on vous traite, Mademoiſelle ;

et quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien: on vous traiterait ſeulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aye de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris. Le rôle d'un homme de lettres y eſt trop ridicule, et celui de philoſophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Eſpagne.

Vraiment vous faites à merveille de me parler de M. de *la Borde*. Je ſais que c'eſt un homme d'un vrai mérite et néceſſaire à l'Etat. *Sono pochiſſimi i ſignori* de cette eſpèce.

Adieu, Mademoiſelle; recevez ſans cérémonie les aſſurances de l'attachement très-véritable de l'oncle et de la nièce. Nos complimens à monſieur votre frère.

LETTRE CXXVII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, le 19 ſeptembre 1760.

Nous ſommes trois que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empreſſés:
L'un vous égale, et l'autre vous imite,
Et le troiſième avec moins de mérite
Eſt plus heureux, car vous l'embelliſſez.
Je vous dois tout. Je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits;
Mais quoi! les vers ne plaiſent déſormais
Que quand c'eſt vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, Mademoi-

felle, c'eſt M. le duc de *Villars*, quand il daigne nous lire quelque morceau de tragédie. Celle qui vous imita parfaitement hier dans Alzire, c'eſt madame *Denis*; et le vieil hermite que vous embelliſſez, vous vous doutez bien qui c'eſt.

Nous jouâmes hier Alzire devant M. le duc de *Villars*; mais nous devrions partir pour venir voir la divine *Aménaïde*. Si jamais les pays méridionaux de la France ont le bonheur de vous poſſéder quelque temps, nous tâcherons de nous trouver ſur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur haut de ſix pieds et un pouce (1), qui ſera très-propre à ce coup de main. Nous vous ſupplierons de nous informer du chemin que vous prendrez; car, par la première loi de cette ancienne chevalerie que vous faites réuſſir à Paris (2) il eſt dit expreſſément, qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante ſans le conſentement d'icelle*. Comptez que je ſuis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins ſur l'admiration et le tendre attachement du *Claironien* et *Antifréronien*, *V*..

Madame *Denis* et toute la troupe ſe mettent aux pieds de leur modèle.

(1) M. *Pictet*.

(2) On jouait alors la tragédie de Tancrède.

LETTRE CXXVIII.

À S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, 14 Avril 1761.

Que je fuis touché, que j'afpire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour fi cher à votre cour,
A vos Etats, à tout l'Empire!

Que j'aurai de plaifir à dire,
En voyant combler votre efpoir:
J'ai vu l'enfant que je défire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir!

Je reffemble au vieux Siméon,
Chacun de nous a fon meffie;
J'ai pour vous plus de paffion
Que pour Jofeph et pour Marie.

Monfeigneur, que votre Alteffe électorale me pardonne mon petit enthoufiafme un peu profane; la joie le rend excufable. Je ne fais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naiffance du duc de Bourgogne, tous les poliffons fe mirent à danfer dans la chambre de *Louis XIV.* Je ferais un grand poliffon dans Schwetzingen, fi je pouvais, dans le mois de juillet, être affez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère et de l'enfant. Un fils et la paix, voilà ce que mon cœur fouhaite à vos Alteffes électorales, et un fils fans la paix eft

encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, Monfeigneur; je les embraffe de joie. Agréez, vous et madame l'Electrice, ma mauvaife profe, mes mauvais vers, mon profond refpect, mon ivreffe de cœur; et daignez conferver des bontés à votre petit fuiffe, etc.

LETTRE CXXIX.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, le 9 juin 1761.

EST-CE une fille, eft-ce un garçon?
Je n'en fais rien: la Providence
Ne dit point fon fecret d'avance,
Et ne nous rend jamais raifon.

Grands, petits, riches, gueux, fous, fages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les refforts.

C'eft bien là que l'homme eft machine:
Mais le machinifte eft là-haut,
Qui fait tout de fa main divine
Comme il lui plaît, et comme il faut.

Je bénis fes dons invifibles:
Car vous favez que tout eft bien.
On ne peut fe plaindre de rien
Au meilleur des mondes poffibles.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'Etat et pour fon père;

Et s'il a votre caractère,
C'eſt le plus beau préſent des Cieux.
Si d'une fille il vous régale,
Tant mieux encor; c'eſt un bonheur:
En grâce, en beautés, en douceur
Je la vois à ſa mère égale.

O couple auguſte, heureux époux,
L'eſprit prophétique m'emporte:
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant ſera digne de vous.

Monſeigneur, il m'importe cependant, et je partirais en poſte pour ſavoir ce qui en eſt, ſi cette Providence qui fait tout pour le mieux ne me traitait pas miſérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard ſuiſſe, et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus ſouffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos Alteſſes électorales! Ce n'était que dans l'ancienne Egypte qu'on plaçait des ſquelettes dans les feſtins. Monſeigneur, je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois; mais j'avoue que la douleur eſt un mal. Je ſuis conſolé ſi votre alteſſe électorale eſt heureuſe. Je ſuis plus fait pour les extrêm'onctions que pour les baptêmes.

Puiſſe la paix ſervir d'époque à la naiſſance du prince que j'attends. Puiſſe ſon auguſte père conſerver ſes bontés au malingre, et agréer les tendres et profonds reſpects du petit ſuiſſe, etc.

LETTRE CXXX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 19 juin 1761.

En voyant la mine de ce pauvre abbé *Du Resnel*, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine, il fit pourtant des vers;
Il fut prêtre, mais philosophe;
Philosophe pour lui, se cachant des pervers.
Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère *Thiriot* n'aura pas autre chose de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inscription à moins qu'elle ne soit un peu piquante, et je ne trouve rien de piquant à dire sur l'abbé *Du Resnel*. C'était un homme aimable dans la société; je le regrette de tout mon cœur, je le suivrai bientôt, et puis c'est tout.

J'ai pris la liberté d'envoyer sous votre enveloppe, une lettre pour M. *Héron*, dans laquelle je lui demande une grâce qui m'est très-nécessaire : c'est de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi, qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi qui est de 1627, me paraît fort sage : c'est ce qui fait qu'elle n'est point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-ménage, j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'est plus amusant dans la vieillesse.

Je me recommande à tous les frères, en corps et en ame.

LETTRE CXXXI.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, le 31 juillet 1761.

Vous voilà, Monfeigneur, comme le marquis de *la Fare*, qui commença à fentir fon talent pour la poéfie à peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étaient fur le point de baiffer un peu, et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaifirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour, les feconds pour l'abbé de *Chaulieu*. Vos premiers font pour moi, cela n'eft pas jufte ; mais je vous en dois plus de reconnaiffance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis ; c'eft vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrai-je regretter les rives de la Seine ?
La fille de Corneille écoute mes leçons ;
Je fuis chanté par un Turenne :
J'ai pour moi deux grandes maifons
Chez Bellone et chez Melpomène.
A l'abri de ces deux beaux noms,
On peut méprifer les Frérons,
Et contempler gaîment leur fottife et leur haine.

C'eft quelque chofe d'être heureux ;
Mais c'eft un grand plaifir de le dire à l'Envie,
De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à fes yeux !
Qu'un fouper eft délicieux,

Quand on brave, en mangeant, les griffes des Harpies!
Que des frères Berthier les cris injurieux
Font une plaisante harmonie!
Que c'est pour un amant un passe-temps bien doux
D'embrasser la beauté qui subjugue son ame,
Et d'affubler encor du sel de l'épigramme
Un rival fâcheux et jaloux!

Cela n'est pas chrétien, j'en conviens avec vous;
Mais ces gens le font-ils? Ce monde est une guerre;
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux:
Tout mortel combat sur la terre;
Le Diable avec Michel combattit dans les cieux;
On cabale à la cour, à l'église, à l'armée;
Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent: et je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix, et se moquer de tout.

Cependant, Monseigneur, tout en riant on peut faire du bien. Votre Altesse en veut faire à mademoiselle *Corneille*; vous voulez que je vous taxe pour le nombre des exemplaires: si je ne consultais que votre cœur, je vous traiterais comme le roi; vous en feriez pour la valeur de deux cents. Mais comme je sais que vous allez par-tout semant votre argent, et que souvent il ne vous en reste guère, je me réduis à six, et j'augmenterai le nombre si j'apprends que vous êtes devenu économe. Je supplie votre Altesse d'agréer mon profond respect, et de me conserver vos bontés.

Et des fripons et des cagots
En violet, en écarlate,
Sont ſes Gilles et ſes bedeaux.

Votre enfant, mon cher confrère, apprendra de vous à penſer. Je fais mes complimens à la mère de donner à ſon fils ſes beaux tetons; c'eſt encore là une ſorte de philoſophie qui n'eſt pas à la mode.

Vous devriez bien, avant que je meure, paſſer quelque temps à Ferney avec la mère et le fils. Les philoſophes ſont trop diſperſés, et les ennemis de la raiſon trop réunis.

C'eſt une bonne acquiſition que celle de l'abbé de *Voiſenon*, tant qu'il ſe portera bien; mais c'eſt un ſaint dès qu'il eſt malade.

J'ai ouï dire en effet beaucoup de bien d'une tragédie d'Eponine. Il faut au moins que la France brille par le théâtre; c'eſt toute la ſupériorité qui lui reſte. Je crois que vous avez aſſiſté aux aſſemblées où l'on a lu le Jules-Céſar de *Gilles Shakeſpeare*. J'enverrai inceſſamment l'Héraclius de *Scaramouche Caldéron*; cela vous amuſera.

Je vous embraſſe, mon cher confrère, de tout mon cœur.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Dans les neiges, 5 janvier 1763.

MA main n'a pas suivi mon cœur ; tout ce que je souhaite, c'est que votre excellence daigne être fâchée de ma paresse. J'ai été malade, j'ai travaillé, j'ai voulu vous écrire de jour en jour, et je ne l'ai point fait. Je suis très-coupable envers moi, car je me suis privé d'un très-grand plaisir. Si vous étiez à Paris, j'aurais bien plus d'amitié pour Olympie et pour le Droit du Seigneur. Les entrailles paternelles s'émouveraient bien davantage pour mes enfans quand vous en seriez le parrain. Tout ce que je crains, c'est d'acquérir de l'indifférence avec l'âge : l'indifférence glace les talens. Qui voit les choses de sang froid n'est bon que pour votre illustre métier.

Le ministère, à ce qu'on dit,
Veut une ame tranquille et sage,
Tandis que mon métier maudit
En veut une ardente et volage.
Vous n'employez que des raisons,
Quand il faut vous ouvrir ou feindre;
Je ne peins que des passions :
Il faut les sentir pour les peindre.

Et des passions ! il y a long-temps que je n'en ai

plus. Vous, Monsieur, qui en avez une si belle, et que la plus charmante ambassadrice du monde doit inspirer, c'est à vous de faire des vers.

> Malgré mon âge décrépit
> J'en ferais bien aussi pour elle,
> Si vous me donniez votre esprit
> Et votre grâce naturelle.

J'aurai quelque chose à vous envoyer le mois prochain; mais comment m'y prendrai-je? Ce mois-ci vous n'aurez rien. Je n'ai que des neiges; j'en suis entouré, et elles passent dans ma tête. Peut-être en avez-vous autant à Turin; et je sais si vous direz de la neige du Piémont ce que le cardinal de *Polignac* disait de la pluie de Marly. Monsieur et madame *d'Argental* ont cru que je plaisantais en vous suppliant de leur envoyer le Droit du seigneur. Ils l'avaient en effet, mais ils n'avaient pas une si bonne copie que la vôtre. Mes anges d'ailleurs me rendent la vie bien dure; ils me donnent des commissions comme on en donnerait au diable de Papefiguière; et des corrections pour cette pièce-ci, et des changemens pour cette pièce-là, et des additions, et des retranchemens. Mes anges, je ne suis pas de fer; ayez pitié de moi.

Je demande à votre excellence sa protection envers mes anges

Je vous souhaite force années heureuses, et je vous présente mon très-tendre respect.

LETTRE CXXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC

A Ferney, 14 janvier 1763.

MON cher philosophe, vous m'envoyez toujours des pâtés farcis de truffes. Vous êtes un philosophe fesant bonne chère et voulant qu'on la fasse : vous jugez avec raison que nous avons besoin, dans notre pays de glaces, du souvenir des seigneurs de vos beaux climats.

Savez-vous que j'ai reçu une lettre de quatre dames d'Angoulême ? je n'ai pas l'honneur de les connaître, mais je n'en suis que plus flatté de leurs bontés ; elles ne signent point leurs noms ; elles m'ordonnent d'adresser ma réponse à madame la marquise de *Théobon*. Que puis-je leur répondre ? c'est jouer à colin-maillard.

> Quatre beautés font tout mon embarras.
> De faire un choix mon ame est occupée :
> Qu'eût fait Pâris en un semblable cas ?
> En quatre parts la pomme il eût coupée.

Si vous voulez leur donner cette réponse ou cette excuse, c'est assez pour un vieux malade qui ne ressemble point du tout à *Pâris*.

On va juger à Paris le procès des *Calas* : cela intéresse l'humanité toute entière. On a pendu un ex-jésuite pour avoir dit des sottises : cela n'intéresse que la pauvre société de JESUS.

Bonsoir, Monsieur ; sans les neiges et votre absence, mon château, l'œuvre de mes mains.

serait un charmant séjour. Je suis à vous bien tendrement pour jamais.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 15 septembre 1763.

Vous êtes, Monsieur, dans le cas de *Waller* qui proposait une question de philosophie à *Saint-Evremond* qui se mourait. *Saint-Evremond* lui répondit : *Vous me prenez trop à votre avantage.*

C'est à vous qu'il appartient de parler du héros aimable que vous avez le bonheur de voir. (1)

Témoin de ses vertus, témoin de son courage,
C'est à vous de les peindre à la postérité.
On exprime avec vérité
Ce qu'on voit et ce qu'on partage :
Moi, je ne suis qu'un pauvre sage,
Vivant dans mes foyers, et mourant dans mon lit.
En vain j'aurais tout votre esprit ;
Ma voix ne peut chanter l'audace extravagante
De tous ces grands Condés dont la France se vante :
Chacun d'eux à vingt ans capitaine et soldat,
Va prodiguer un sang nécessaire à l'Etat ;
Cherchant tous à mourir aux champs de Vestphalie :
J'admire, en gémissant, cette illustre folie :
Et tout ce que je puis, c'est de former des vœux
Pour que le ciel, en dépit d'eux,
Par charité pour nous leur conserve la vie.

Pardonnez à ces mauvais vers qu'un malade

(1) M. le prince de *Condé*.

a dictés, et faites-en de meilleurs; cela ne vous sera pas difficile.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 septembre 1763.

JE me doutais bien, mes divins anges, que mademoiselle *Clairon* n'était guère faite pour jouer *Mariamne*. Je ne me souviens plus du tout de ces anciennes imprécations qui finissaient le cinquième acte, et en général, je crois que ces imprécations sont comme les sottises, les plus courtes sont les meilleures. Je vous avoue que je serais bien plus sûr d'Olympie; c'est un spectacle magnifique; on le donne dans les pays étrangers quand on veut une fête brillante; il fait grand plaisir dans les provinces avec des acteurs de la foire; jugez de que ce serait avec vos bons acteurs de Paris. Mais je sais que dans toutes les affaires il faut prendre le temps favorable, et savoir prendre patience.

Notre petite conspiration m'amuse beaucoup actuellement, et je me flatte qu'elle égaye aussi mes anges. Avouez donc que cela sera fort plaisant. Je vous envoie un petit bout de vers; madame d'*Argental* qui est l'adresse même, coupera le papier avec ses petits ciseaux, et le collera bien proprement à sa place, avec quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous savez, par parenthèse, pourquoi on leur a donné ce drôle de nom.

Je vous demande toujours en grâce de ne me jamais ôter mes *deux voluptueux*. Voulez-vous que je mette mes deux *débauchés*, mes deux *roués*? Ne voyez-vous pas que *Fulvie* est étonnée, avec raison, qu'un ivrogne et un jeune homme qui court après les filles, soient les maîtres du monde? C'est précisément *voluptueux* qui convient; c'est le mot propre, et il est beau de hasarder sur le théâtre des termes heureux qu'on n'y a jamais employés. Au nom de Dieu ne touchez jamais à ce vers; gardez-vous-en bien, vous me tuez.

Mes anges, je vous fais juges de ma dispute avec *Thiriot*; le sculpteur *Pigal* a fait une belle statue de *Louis XV* pour la ville de Reims; il m'a mandé qu'il avait suivi le petit avis que j'avais donné dans le *Siècle de Louis XIV*, de ne point entourer d'esclaves la base des statues des rois, mais de figurer des citoyens heureux, qui doivent être en effet le plus bel ornement de la royauté.

Il m'a demandé une inscription en vers français, attendu qu'il s'agit d'un roi de France et non d'un empereur romain. Voici mes vers :

Esclaves qui tremblez sous un roi conquérant,
Que votre front touche la terre.
Levez-vous, citoyens, sous un roi bienfesant;
Enfans, bénissez votre père,

Thiriot veut de la prose; mais de la prose française me parait très-fade pour le style lapidaire.

M. l'abbé de *Chauvelin* m'a envoyé vingt-quatre estampes de son petit monument érigé dans

a dictés, et faites-en de meilleurs ; cela ne vous sera pas difficile.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 septembre 1763.

JE me doutais bien, mes divins anges, que mademoiselle *Clairon* n'était guère faite pour jouer *Mariamne*. Je ne me souviens plus du tout de ces anciennes imprécations qui finissaient le cinquième acte, et en général, je crois que ces imprécations sont comme les sottises, les plus courtes sont les meilleures. Je vous avoue que je serais bien plus sûr d'Olympie ; c'est un spectacle magnifique ; on le donne dans les pays étrangers quand on veut une fête brillante ; il fait grand plaisir dans les provinces avec des acteurs de la foire ; jugez de que ce serait avec vos bons acteurs de Paris. Mais je sais que dans toutes les affaires il faut prendre le temps favorable, et savoir prendre patience.

Notre petite conspiration m'amuse beaucoup actuellement, et je me flatte qu'elle égaye aussi mes anges. Avouez donc que cela sera fort plaisant. Je vous envoie un petit bout de vers ; madame d'*Argental* qui est l'adresse même, coupera le papier avec ses petits ciseaux, et le collera bien proprement à sa place, avec quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous savez, par parenthèse pourquoi on leur a donné ce drôle de nom.

Je vous demande toujours en grâce de ne me jamais ôter mes *deux voluptueux*. Voulez-vous que je mette mes deux *débauchés*, mes deux *roués*? Ne voyez-vous pas que *Fulvie* eſt étonnée, avec raiſon, qu'un ivrogne et un jeune homme qui court après les filles, ſoient les maîtres du monde? C'eſt préciſément *voluptueux* qui convient; c'eſt le mot propre, et il eſt beau de haſarder ſur le théâtre des termes heureux qu'on n'y a jamais employés. Au nom de Dieu ne touchez jamais à ce vers; gardez-vous-en bien, vous me tuez.

Mes anges, je vous fais juges de ma diſpute avec *Thiriot*; le ſculpteur *Pigal* a fait une belle ſtatue de *Louis XV* pour la ville de Reims; il m'a mandé qu'il avait ſuivi le petit avis que j'avais donné dans le *Siècle de Louis XIV*, de ne point entourer d'eſclaves la baſe des ſtatues des rois, mais de figurer des citoyens heureux, qui doivent être en effet le plus bel ornement de la royauté.

Il m'a demandé une inſcription en vers français, attendu qu'il s'agit d'un roi de France et non d'un empereur romain. Voici mes vers:

Eſclaves qui tremblez ſous un roi conquérant,
    Que votre front touche la terre.
Levez-vous, citoyens, ſous un roi bienfeſant;
    Enfans, béniſſez votre père.

Thiriot veut de la proſe; mais de la proſe françaiſe me paraît très-fade pour le ſtyle lapidaire.

M. l'abbé de *Chauvelin* m'a envoyé vingt-quatre eſtampes de ſon petit monument érigé dans

ſon abbaye pour la ſanté du roi. L'inſcription latine eſt des plus longues, ce n'était pas ainſi que les Romains en uſaient.

Reſpect et tendreſſe.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney, le 4 décembrre 1763.

MON cher et reſpectable confrère, celui qui vous grave n'entend pas mal ſes intérêts : il est bien sûr que ſon burin deviendra célèbre ſous la protection de votre plume. Je vous demande en grâce que ſi on met au bas de votre portrait ce petit vers :

Qu'il vive autant que ſon ouvrage !

on ajoute : *Par Voltaire et par le public.*

Il eſt bien triſte que madame *du Deffant* ne puiſſe voir votre eſtampe.

La lumière eſt pour elle à jamais éclipſée;
Mais vous vous èntendez tous deux.
L'imagination, le feu de la penſée
Valent peut-être mieux
Que deux yeux.
Je me défais des miens, et j'en ſuis plus tranquille,
J'en ai moins de diſtractions.
Lorſque le cœur calmé renonce aux paſſions,
Deux yeux ſont un meuble inutile.

Cela n'eſt pas tout-à-fait vrai, mais il faut tâcher de ſe le perſuader. Mon eſpèce d'aveuglement eſt tout-à-fait drôle: une ophtalmie abominable

minable m'ôte entièrement la vue quand il y a de la neige ſur la terre, et je recommence quelquefois de voir honnêtement quand le temps ſe met au beau. Je vous prie, Monſieur, vous qui avez de bons yeux (et cela doit s'entendre de plus d'une manière), de lire ce petit mémoire hiſtorique; vous y trouverez des choſes curieuſes.

J'ai envoyé à madame *du Deffant* un conte à dormir debout, qui eſt d'un goût un peu différent. Les aveugles s'amuſent comme ils peuvent.

Tout le *Corneille* eſt imprimé; il y en a douze tomes. La Bérénice de *Racine* eſt à côté de celle de *Corneille*, avec des remarques; l'Héraclius eſpagnol eſt au-devant de l'Héraclius français; la conſpiration de *Brutus* et de *Caſſius* contre *César*, de ce fou de *Shakeſpeare*, eſt après le Cinna de *Corneille*, et traduite vers pour vers, et mot pour mot: cela eſt à faire mourir de rire.

Adieu, Monſieur; conſervez vos bontés au vieux de la montagne.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février 1764.

Si Pigmalion la forma,
Si le ciel anima ſon être,
L'Amour fit plus, il l'enflamma:
Sans lui que ſervirait de naître?

Si mes anges trouvent ces verſiculets ſupportables, à la bonne heure, ſinon au rebut. J'aurai,

du moins eu le mérite de leur avoir obéi sur le champ, et c'est un mérite que j'aurai toujours.

Mes anges me donnent de très-bonnes raisons d'avoir mis *le Kain* de la conspiration; ils ont très-bien fait; je les applaudis, je leur ai toujours dit: Votre volonté soit faite; mais je joins l'approbation à la résignation.

Je répète à mes anges que la nation a enfin trouvé son vrai génie, sa vraie gloire, qui est l'opéra-comique. On me mande pourtant qu'il y a de très-belles choses dans Idomenée, car je suis encore assez bon français pour aimer le tripot de *Melpomène*.

Je joins ici la liste des tripotiers que mes anges me demandent; j'y joins aussi un petit extrait pour la gazette littéraire, dont j'envoie le double à M. *Arnaud*; je l'ai cru digne de votre curiosité. Tout Ferney (au curé près) remercie mes anges et M. le duc de *Praslin*. Bien est-il vrai que M. le duc de *Praslin* m'a fait tenir hier un petit paquet de je ne sais où, et qui contient les sermons dont j'envoie l'extrait; mais pour le gros paquet délivré à M. le comte de *Guerchy* par *Paul Vaillant*, shérif de Londres, je n'en ai point de nouvelle; et tout ce que je peux faire, c'est de joindre ici un petit mémoire de ce que contenait ce tardif paquet qui était préparé depuis six mois, et qui viendra probablement en qualité d'almanach de l'année passée.

Mes yeux sont encore en très-mauvais état; mais dès que j'aurai des yeux et des livres

nouveaux, je fournirai à M. l'abbé *Arnaud* tous les mémoires dont je pourrai m'avifer.

N. B. Pour peu qu'il y ait encore de bonne foi chez les hommes, mes anges doivent avoir reçu un double des *Trois manières*. M. *Janel* lui-même doit leur avoir envoyé deux Olympies; plus, des remontrances fur Olympie accompagnées d'une lettre. Il y avait auffi une lettre avec les *Trois manières*, dans un paquet adreffé à M. de *Courteille*. Si rien de tout cela n'eft arrivé, à quel faint déformais avoir recours? Je préfente à mes anges la plus refpectueufe tendreffe.

LETTRE CXL.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 janvier 1764.

Oui, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O fage du Deffant; eft-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les fots dont la terre eft couverte.
Et puis tout eft aveugle en cet humain féjour;
On ne va qu'à tâtons fur la machine ronde.
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour:
Plutus, la Fortune et l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq fens nous fommes dégarnis,
Nous en poffédons quatre; et c'eft un avantage

Que la nature laiſſe à peu de ſes amis,
Lorſqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois;
Nous vivons, nous penſons; et notre ame nous reſte.
Epicure et les ſiens prétendaient autrefois
Que ce ſixième ſens était un don céleſte
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il ſerait encor mieux
Que nous euſſions gardé nos yeux,
Duſſions-nous porter des lunettes.

Vous voyez, Madame, que je ſuis un confrère aſſez occupé des affaires de notre petite république de Quinze-Vingts. Vous m'aſſurez que les gens ne ſont plus ſi aimables qu'autrefois; cependant les perdrix et les gélinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui qu'elles en avaient dans votre jeuneſſe; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en eſt pas ainſi des hommes; le fond en eſt toujours le même, mais les talens ne ſont pas de tous les temps; et le talent d'être aimable, qui a toujours été aſſez rare, dégénère comme un autre. Ce n'eſt pas vous qui avez changé, c'eſt la cour et la ville, à ce que j'entends dire aux connaiſſeurs. Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas aſſez les *Moyens de plaire* de *Moncrif*. On n'eſt occupé que des énormes ſottiſes qu'on fait de tous côtés:

Le raiſonner triſtement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la ſociété ſoit agréable avec tout ce fatras pédanteſque?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots eſt cité dans les notes de cet ouvrage théologique (1). Il n'y a pas moyen de vous l'envoyer, comme vous dites, ſous le couvert de la reine ; on n'aurait pas même oſé l'adreſſer à la reine *Berthe*. Mais ſachez que dans le temps préſent il eſt impoſſible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris, quand ce ferait le nouveau Teſtament. Le miniſtre même dont vous me parlez, ne veut pas que j'envoye rien, ni ſous ſon enveloppe, ni à lui-même. On eſt effarouché, et je ne ſais pourquoi.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur, dites à M. le préſident *Hénault* qu'il vous en faſſe trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante ſous : il n'y a point de livre de théologie moins cher.

Je ſuis fâché que votre ami ſoit ſi couru ; vous en jouiſſez moins de ſa ſociété ; et c'eſt une grande perte pour tous deux. J'achève doucement ma vie dans la retraite et dans la famille que je me ſuis faite.

Adieu, Madame ; courage ; *feſons de néceſſité vertu* : ſavez-vous que c'eſt un proverbe tiré de *Cicéron* ?

(1) Sur ſaint *Denis*, qui portait ſa tête dans ſes mains ; et la baiſait tendrement. Voyez les notes de la Pucelle, chant I.

LETTRE CXLI.

A MADAME ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 29 juin 1764.

Je vous dois, Madame, de nouveaux remercîmens et de nouveaux éloges. Votre joli roman m'a fait vîte quitter des fatras d'hiſtoire qui m'occupaient.

L'hiſtoire dit ce qu'on a fait;
Un bon roman, ce qu'il faut faire.
Vous nous avez peint trait pour trait
Les vertus avec l'art de plaire :
Et l'on peut dire en cette affaire
Que le peintre a fait ſon portrait.

Je ne ſuis pas moins touché du mémoire pour *Potin* (1), ou plutôt pour deux millions d'hommes. M. de *Beaumont* et vous, Madame, êtes sûrs de l'eſtime publique. Souffrez que ma lettre ſoit pour vous deux, que je vous félicite d'appartenir l'un à l'autre, et que je joigne ma ſenſible reconnaiſſance, Madame, au reſpect que j'ai pour vous.

(1) Mémoire en faveur de l'Etat des proteſtans français.

LETTRE CXLII.

A M**.

1764.

DANS le fond de mon hermitage,
Loin de l'illuſion des cours,
Réduit, hélas! à vivre en ſage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge;
La retraite eſt mon ſeul recours.
Je ne ferai plus de voyage.

Que la gloire avec les amours,
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de ſa patrie
Qui lui promet de ſi beaux jours;
Trop éloigné de ſa perſonne,
Je me borne à former des vœux;
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà, mon cher philoſophe, les prédictions du *Noſtradamus* de Ferney, que vous pouvez montrer à M. le comte de *Mnizek*, à qui je préſente mes reſpects. J'ai déjà lu, avec grand plaiſir, quelque choſe de votre Logique; je me flatte que bientôt il en paraîtra, dans la gazette littéraire, un extrait dont vous ne ſerez pas mécontent.

Conſervez toujours un peu d'amitié pour ce vieux malade qui eſt obligé de dicter vers et proſe.

LETTRE CXLIII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

En réponse à une épître en vers qu'il avait adressée à M. de Voltaire sur la réhabilitation de l'infortunée famille des Calas.

15 mars 1765.

Vous savez penser comme écrire;
Les grâces avec la raison
Vous ont confié leur empire;
L'infame superstition
Sous vos traits délicats expire.
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de sa lyre,
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecrasent le serpent Python.
Il est dieu quand par son courage
Ce monstre affreux est terrassé;
Il l'est quand son brillant visage
Rallume le jour éclipsé;
Mais entre les genoux d'Issé
Je le crois dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monsieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remercîmens. Il s'intéresse vivement à vous; il connaît tout ce que vous valez.

Les erreurs et les passions,
De vos beaux ans sont l'apanage;

Sous

Sous cet amas d'illusions
Vous renfermez l'ame d'un sage.

Je vous retiens pour un des soutiens de la philosophie, je vous en avertis : vous serez détrompé de tout ; vous serez un des nôtres.

Plein d'esprit, doux et sociable,
Ce n'est pas assez, croyez-moi ;
C'est pour autrui qu'on est aimable ;
Mais il faut être heureux pour soi.

Nous avons une cellule nouvelle, et nous en bâtissons une autre ; vous savez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

LETTRE CXLIV.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, le 17 mars 1765.

MON cher ami, je reconnais votre cœur à la sensibilité que les *Calas* vous inspirent. Quand j'ai appris le succès, j'ai versé long-temps de ces larmes d'attendrissement et de joie que mademoiselle *Clairon* fait répandre. Je la trouve bienheureuse cette divine *Clairon*. Non-seulement elle est adorée du public, mais encore *Fréron* se déchaîne, à ce qu'on dit, contre elle. Elle obtient toutes les sortes de gloire. L'épigramme qu'on a daigné faire contre ce malheureux, est aussi juste que bonne ; elle court le royaume. On disait, ces jours passés, devant une demoiselle de Lyon, que l'ignorance n'est pas un péché ; elle répondit par ce petit huitain :

On nous écrit que maître Aliboron

Etant requis de faire pénitence:
Eſt-ce un péché, dit-il, que l'ignorance?
Un ſien confrère auſſitôt lui dit: Non;
On peut très-bien, malgré l'an littéraire,
Sauver ſon ame en ſe feſant huer;
En conſcience il eſt permis de braire;
Mais c'eſt péché de mordre et de ruer.

Je trouve maître *Aliboron* bien honoré qu'on daigne parler de lui; il ne devait pas s'y attendre. On m'a mandé de Paris qu'il allait être ſecrétaire des commandemens de la reine. J'avoue pourtant que je ne le crois pas, quoique la fortune ſoit aſſez faite pour les gens de ſon eſpèce.

Adieu, mon cher ami; je vieillis terriblement, je m'affaiblis; mais l'âge et les maladies n'ont aucun pouvoir ſur les ſentimens du cœur. Vivez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 29 mars 1765.

Vous en avez uſé avec moi, Monſieur, comme une jeune coquette qui ſe pare de tous ſes charmes pour ſéduire un pauvre vieillard à qui elle donne des déſirs inutiles. Vous m'avez cajolé, vous m'avez envoyé de jolis vers; mais je répondrai à votre muſe agaçante:

Vos jeunes attraits, vos œillades
Ne me rendront pas mon printemps.
Quand on a parcouru dix-huit olympiades,
L'esprit et son étui sont minés par les ans.
On ne fait plus de vers galans,
Ou si l'on en veut faire, ils sont ou durs ou fades.
Des neuf savantes sœurs j'ai force rebuffades,
Du cheval ailé des ruades,
Et des sourires méprisans
Des belles dames à passades.
Condé même, Condé, qui par tant d'estocades
Egala, jeune encor, les héros du vieux temps,
Et qui dans l'art de vaincre a peu de camarades,
Exciterait en vain mes efforts languissans.
Irai-je répéter, dans de froides tirades,
Ce qu'on a dit cent fois des illustres parens
Dont la gloire avec lui fesait des accolades
Aux campagnes des Allemands ?
Qu'il soit chanté par vous, par tous vos jeunes gens,
Et non pas par de vieux malades !

LETTRE CXLVI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet 1765.

VRAIMENT, notre grand aumônier, c'est bien à un vieux suisse de faire des épithalames !

Vous êtes prêtre de Cythère :
Consacrez, bénissez, chantez

Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maison de la Vallière.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne songez qu'à votre affaire.
Vous passez les nuits et les jours
Avec votre grosse bergère ;
Et les légitimes amours
Ne sont pas votre ministère.

Madame *Denis* l'helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égayent ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoique vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé ; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. *Tronchin*, quand vous serez bien épuisé, ce ne serait pas à lui, ce serait à vous que je devrais ma santé ; car gaieté vaut mieux que médecine. Il est doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat général les infamies de *la Beaumelle*. Mais ce parlement a tant grêlé sur le persil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés qui fassent voir les grossières impostures dont le livre de *la Beaumelle* est plein ; mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très-aimable et très-indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres suisses qui vous aiment de tout leur cœur. (1)

LETTRE CXLVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 auguste 1765.

car je n'aime pas mieux août que cu de sac; cela est trop velche.

LES inflammations de poitrine, Monsieur, nuisent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent; mais en même temps je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il est digne de vous aimer. Vous avez-là un bon second auprès de M. le prince de *Condé*.

Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop

(1) Cette lettre est de 1755; c'est par erreur qu'elle se trouve placée ici à l'année 1765.

le public, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui eſt vraiment philoſophe :

Vous connaiſſez très-bien vos gens ;
C'eſt un précieux avantage,
Et bien rare dans les beaux ans :
Votre eſprit vous a rendu ſage.
Si je le ſuis, c'eſt par mon âge ;
Et je me ſuis trompé long-temps.

Mademoiſelle *Clairon* eſt chez moi : il y avait dix-ſept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle eſt aujourd'hui : elle a créé ſon art. Elle eſt unique ; il eſt juſte qu'elle ſoit perſécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma paſſion pour ma retraite ; celle de vous y revoir eſt à ſon comble.

Permettez-moi que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

LETTRE CXLVIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'Iſabelle et Gertrude tiré du conte intitulé, L'éducation d'une fille.

A Ferney, le 28 Octobre 1765.

J'avais un arbuſte inutile
Qui languiſſait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon ſauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne

Qu'un peu de vin grossier et plat;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.
Ma bague était fort peu de chose,
On la taille en beau diamant :
Honneur à l'enchanteur charmant (1)
Qui fit cette métamorphose.

Vous sentez bien, Monsieur l'évêque de

(1) *Réponse de M. l'abbé de Voisenon.*

Vos jolis vers à mon adresse
Immortaliseront Favart;
C'est Apollon qui le caresse.
Quand vous lui jetez un regard.
Ce Dieu l'a placé dans la classe
De ceux qui parent ses jardins:
Sa délicatesse ramasse
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choisi pour son maître;
Vos richesses lui font honneur.
Il vous fait respirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'aurait pas manqué de vous offrir sa comédie de Gertrude, mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez pas que, malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces de son esprit, on a l'injustice de lui ôter ses ouvrages et de me les attribuer. Je suis bien sûr que vous ne tombez pas dans cette erreur : quand il se sert de vos étoffes pour faire ses habits de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller.

Il vous en verra incessamment *la Fée Urgelle*; il m'a paru qu'elle avait réussi à Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'est pas une raison pour qu'elle ait du succès ici: la cour est le châtelet du Parnasse, et le public casse souvent ses arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'ouvrage; voilà sa caution la plus sûre.

Adieu, mon plus ancien ami; je ne cesserai de l'être que lorsque le parlement rappellera les jésuites, et je ne vous oublierai que lorsque j'aurai oublié à lire.

Montrouge, à qui ſont adreſſés ces mauvais vers. Je vous prie de préſenter mes complimens à M. *Favart*, qui eſt un des deux conſervateurs des grâces et de la gaieté françaiſes. Comme il y a environ dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'oſe vous dire : *O mon ami, écrivez-moi* ; mais je vous dis : *Ah, mon ami, vous m'avez oublié net.*

LETTRE CXLIX.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Sur le portrait de l'auteur qu'il avait fait graver.

A Ferney, le 11 décembre 1765.

J'OUVRE une caiſſe, Monſieur, j'y vois, quoi? moi-même en perſonne, deſſiné d'une belle main. Je me ſouviens très-bien que

Ce Danzel beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre ſéjour
Deſſigné le maigre contour
D'un vieux viſage à faire rire ;
En vérité, c'était l'Amour
S'amuſant à peindre un ſatyre
Avec les crayons de la Tour.

Il eſt vrai que dans l'eſtampe on me fait terriblement montrer les dents. Cela ferait ſoupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez paſſé tant de temps ſans m'écrire.

Bérénice disait à *Titus* :

Voyez-moi plus souvent et ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi souvent et ne me gravez point.

Mais je suis si flatté de votre galanterie que je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, et je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires et des procès ; qui terre n'a pas, souvent a guerre ; à plus forte raison qui terre a.

Dî tibi formam,
Dî tibi divitias dederunt artemque fruendi.

Ajoutez-y sur-tout la santé, et ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien-être et à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez, si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, Monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, et je ne vous démentirai jamais.

LETTRE CL.

AU ROI DE DANEMARCK CHRISTIAN VII.

Le 4 février 1767.

SIRE,

La lettre dont votre Majesté m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse et de joie. Votre Majesté donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde. Elle se fait de nouveaux sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfesante. C'est désormais dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser et à sentir ; si ma caducité et mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, j'irais me jeter aux pieds de votre Majesté.

Du temps que j'avais de l'imagination, Sire, je n'aurais fait que trop de vers pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à votre Majesté autant de bonheur qu'elle aura de véritable gloire.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats

Des cœurs infortunés que l'injuſtice opprime? (*)
C'eſt qu'on n'en peut trouver au ſein de tes Etats.

Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguſte
Les bornes des pays gouvernés par tes mains;
Et par-tout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on ſoit heureux, et tu veux qu'on ſoit juſte.

Hélas! aſſez de rois que l'hiſtoire a faits grands,
Chez leurs triſtes voiſins ont porté les alarmes;
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes.
Ceux qui font des heureux, ſont les vrais conquérans.

LETTRE CLI.

A M. DAMILAVILLE.

4 mars 1767.

Mon cher ami, le mémoire de *Sirven* réuſſira. Les traits du premier mémoire, conſervés dans le ſecond, feront un très-grand effet. L'éloquence perce à travers le ſtyle du barreau.

Je vous adreſſerai les *Sirven* auſſi-tôt que vous voudrez. Vous ſerez leur protecteur à Paris. Je me réſerve à vous écrire plus amplement ſur leur compte quand je les ferai partir. Il faudra un paſſe-port de M. le duc de *Choiſeul:* nous ſommes bien ſûrs de n'être pas refuſés

La querelle que l'on fait à mon cher *Marmontel* n'eſt qu'une farce en comparaiſon de la tragédie des *Sirven* et des *Calas*. Cette farce ſera ſifflée. Voici un petit madrigal d'un jeune homme de Mâcon, ſur la bêtiſe de la ſacrée faculté.

(*) Les *Sirven*.

Vénérables forboniqueurs,
De l'enfer favans chroniqueurs,
Vous prétendez que Marc-Aurèle
Doit cuire à jamais dans ce lieu:
Pour récompenfer votre zèle,
Puiffe inceffamment le bon Dieu
Vous donner la vie éternelle.

Vous voyez que les provinces fe forment.

Je n'ai pas le temps de vous parler beaucoup des Scythes. Je vous dirai feulement qu'un ferment de punir de mort les gens, convient fort dans les premiers actes de Tancréde et de Brutus, mais qu'il ferait un peu déplacé dans un mariage, et qu'il ferait affez ridicule qu'une femme prévît qu'on tuera fon mari, lorfqu'il n'eft menacé par perfonne. Vous fentez qu'une telle fineffe ferait trop groffière.

Tout dépendra du rôle d'Obéide. Il faudra que *le Kain* fe donne la peine d'adoucir et d'attendrir la voix de mademoifelle *Duranci*, qu'on dit un peu dure et un peu sèche. Si vous avez lu la préface que je voulais auffi faire lire à M. *Diderot*, vous aurez vu que mon intention n'était point de faire jouer cette pièce. Mais puifque mes amis veulent qu'on la repréfente, j'y confens. Cela pourra donner quatre ou cinq repréfentations avant Pâques. Les comédiens en ont befoin; après quoi je ne m'en mêlerai plus. Je fuis bien aife que la police ait paffé ces deux vers:

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,
S'il eft perfécuté, doit fouffrir et fe taire.

Et encore celui-ci :

Pouvais-tu rechercher cette basse grandeur.

La police a sagement jugé que ces choses-là 'arrivaient qu'en Perse.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt ue vous prenez à mes petites affaires. Je ne ıe suis point encore ressenti des arrangemens conomiques de M. le duc de *Virtemberg*. J'écris Cadix au sujet de la banqueroute des *Gilli*, mais 'espère très-peu de chose. Les *Gilli* n'ont fait ue de mauvaises affaires.

Vous m'avez mandé, par votre dernière lettre, ue mademoiselle de *Lespinasse* désirait des sottiıes complètes, il n'y a qu'à en prendre un recueil hez *Merlin*, le faire relier, et le lui envoyer.

Je voudrais vous envoyer du *Lembertad* (1), ıais comment faire ?

Je vous embrasse plus fort que jamais. *Ecr. 'inf.*

LETTRE CLII.

A M. DE BELLOI.

A Ferney, le 21 mai 1767.

J'AI eu la hardiesse, Monsieur, de me faire aceur dans ma soixante-quatorzième année. Des ıunes gens et des jeunes femmes ont corrompu ıa vieillesse. Je n'ai pas soutenu la fatigue ussi-bien qu'eux, et j'en ai été malade. C'est e qui a retardé un peu les tendres et sincères

(1) *D'Alembert*. Le livre intitulé : *La destruction des jésuites*.

remercîmens que vous doit un cœur pénétré de votre mérite et de la beauté de votre ame.

Nous voilà, ce me ſemble, parvenus à imiter les Grecs, chez qui les auteurs jouaient eux-mêmes leurs pièces. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* récitent des vers auſſi-bien qu'ils en font, et madame de *la Harpe* a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans mademoiſelle *Clairon*.

Enfin, par un concours ſingulier, la perfection de la déclamation s'eſt trouvée dans nos déſerts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la littérature, c'eſt l'exemple que vous donnez ; c'e l'amitié que vous me témoignez du ſein de v... triomphes ; ce ſont vos beaux vers qui viennent au ſecours de ma muſe languiſſante.

Les neuf Muſes ſont ſœurs, et les beaux arts ſont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé parfois cette fraternité ;
La famille en ſouffrit, et des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'eſt dans ſon union qu'eſt ſon grand avantage ;
Alors elle en impoſe aux pédans, aux bigots ;
Elle devient l'effroi des ſots,
La lumière du ſiècle et le ſoutien du ſage.
Elle ne flatte point les riches et les grands ;
Ceux qui dédaignaient ſon encens
Se font honneur de ſon ſuffrage,
Et les rois ſont ſes courtiſans.

J'ai grande opinion *du chevalier Bayard*. C'eſt un beau ſujet. Je ne ſuis que le poëte de l'Am...

Et encore celui-ci :

Pouvais-tu rechercher cette basse grandeur.

La police a sagement jugé que ces choses-là n'arrivaient qu'en Perse.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mes petites affaires. Je ne me suis point encore ressenti des arrangemens économiques de M. le duc de *Virtemberg*. J'écris à Cadix au sujet de la banqueroute des *Gilli*, mais j'espère très-peu de chose. Les *Gilli* n'ont fait que de mauvaises affaires.

Vous m'avez mandé, par votre dernière lettre, que mademoiselle de *Lespinasse* désirait des sottises complètes, il n'y a qu'à en prendre un recueil chez *Merlin*, le faire relier, et le lui envoyer.

Je voudrais vous envoyer du *Lembertad* (1), mais comment faire ?

Je vous embrasse plus fort que jamais. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLII.

A M. DE BELLOI.

A Ferney, le 21 mai 1767.

J'AI eu la hardiesse, Monsieur, de me faire acteur dans ma soixante-quatorzième année. Des jeunes gens et des jeunes femmes ont corrompu ma vieillesse. Je n'ai pas soutenu la fatigue aussi-bien qu'eux, et j'en ai été malade. C'est ce qui a retardé un peu les tendres et sincères

(1) *D'Alembert*. Le livre intitulé : *La destruction des jésuites*.

mieux valu que celui du faubourg Saint-Germain. Vous nous avez bien manqué. Vous devez être un excellent acteur, car vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

Conservez vos bontés pour un vieillard dont elles feront la consolation, et qui vous sera véritablement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie, &c.

LETTRE CLIV.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, le 2 décembre 1767.

QUAND vers leur fin mes ans sont emportés,
Vous commencez une belle carrière :
Par les plaisirs vos momens sont comptés.
Goûtez long-temps cette douceur première;
A la raison joignez les voluptés,
Et que je puisse, à mon heure dernière,
Me croire heureux de vos félicités.

Voilà ce qu'un vieux malade, qui n'en peut plus, dit à deux jeunes époux dignes du bonheur qu'il leur souhaite. Monsieur et madame, je me garderai bien de vous séparer.

A moi, du vin de Champagne! A moi, qui suis à l'eau de poulet! A moi, pauvre confisqué! Ah Monsieur et madame, venez le boire vous-mêmes. Je ne puis être que le témoin des plaisirs des autres, et c'est sur-tout aux vôtres que je m'intéresse. Votre satisfaction mutuelle me ranime un moment pour vous dire à tous deux avec com-

de reconnaiſſance et de reſpect j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLV.

A MADAME

LA MARQUISE D'ANTREMONT. (1)

20 février 1768.

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard;
De l'Hélicon ce triſte hermaphrodite
Paſſa pour femme, et ce fut ſon ſeul art;
Dès qu'il fut homme il perdit ſon mérite.
Vous n'êtes point, et je m'y connais bien,
Cette Corine et jalouſe et bizarre
Qui par ſes vers, où l'on n'entendait rien,
En déraiſon l'emportait ſur Pindare.
Sapho plus ſage, en vers doux et charmans
Chanta l'amour; elle eſt votre modèle:
Vous poſſédez ſon eſprit, ſes talens;
Chantez, aimez, Phaon ſera fidèle.

Voilà, Madame, ce que je dirais ſi j'avais l'âge de vingt-un ans; mais j'en ai ſoixante-quatorze paſſés; vous avez de beaux yeux, ſans doute, cela ne peut être autrement, et j'ai preſque perdu la vue: vous avez le feu brillant de la jeuneſſe, et le mien n'eſt plus que de la cendre froide: vous me reſſuſcitez; mais ce n'eſt que pour un moment, et le fait eſt que je ſuis mort.

(1) Elle avait envoyé des vers à M. de *Voltaire*, en lui marquant qu'elle n'était pas une femme ſuppoſée comme mademoiſelle *Desforges-Maillard*.

C'eſt du fond de mon tombeau que je vous ſouhaite des jours auſſi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLVI.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1768.

PLUT au ciel qu'en effet j'euſſe été votre père !
Cet honneur n'appartient qu'aux habitans des cieux ;
Non pas à tous encore ; il eſt des demi-dieux
Aſſez ſots et très-ennuyeux,
Indignes d'aimer et de plaire.
Le Dieu des beaux eſprits, le Dieu qui nous éclaire,
Ce Dieu des beaux vers et du jour,
Eſt celui qui fit l'amour
A madame votre mère.
Vous tenez de tous deux : ce mélange eſt fort beau.
Vous avez (comme ont dit les ſaintes écritures)
Une perſonne et deux natures :
De l'Apollon et du Beauvau.

Je ſuis tendrement dévoué à l'un et à l'autre. La Suiſſe eſt émerveillée de vous. Ferney pleure votre abſence. Le bon homme vous regrette, vous aime, vous reſpecte infiniment.

LETTRE CLVII.

A M. SAURIN.

Premier juillet 1768.

MON ancien ami, mon philofophe, mon fefeur de beaux vers, je vous remercie tendrement de votre Béverlei. Le folitaire des Alpes vous a l'obligation d'avoir été ému pendant une grande heure. Il n'eft pas ordinaire d'être touché fi long-temps. De l'intérêt, de la vigueur, une foule de beaux vers; voilà votre ouvrage. Je n'ai point lu le Béverlei anglais, mais je ferais *la gageure imprévue* qu'il n'y a que de l'atrocité.

Au refte, j'ai été fort étonné que madame *Bévèrlei* ait reçu cent mille écus de Cadix; car pour moi, je viens d'y perdre vingt mille écus, grâce à meffieurs *Gilli* que probablement vous ne connaiffez point.

Oui, fans doute, *multæ funt manfiones in domo patris noftri*, et vous n'êtes pas mal logé. Je voudrais bien favoir ce qu'a dit ce maraud de *Fréron*, qui demeure dans la cave.

Savez-vous la petite efpèce d'épigramme qu'un lyonnais, lequel eft bien loin d'être poëte, a faite comme par infpiration, en feuilletant le Tacite de *la Bletterie*? Il était en colère de ne pouvoir lire le latin qui eft imprimé en pieds de mouche, et de ne lire que trop bien la traduction françaife. Voici les vers qu'il fit fur le champ:

Un pédant dont je tais le nom,
En inlisible caractère
Imprime un auteur qu'on révère,
Tandis que sa traduction
Aux yeux, du moins, a de quoi plaire.
Le public est d'opinion
Qu'il eût dû faire
Tout le contraire.

Cela m'a paru naïf. Cet hypocrite insolent de *la Bletterie* est berné en province comme à Paris. Que le bon Dieu bénisse ainsi tous les apostats qui sont trop orgueilleux, car cela n'est pas bien d'être fier.

LETTRE CLVIII.

A M. MARIN.

A Ferney, le 19 Auguste 1768.

J'AI été un peu à la mort, mon cher Monsieur: un petit tour de broche de plus, on aurait dit, *il est mort, mais cela n'est rien;* sans cela je vous aurais bien remercié sur le champ de la petite réponse de M. *Linguet* au modeste *la Bletterie.* M. *Linguet* me paraît un français plein d'esprit, et *la Bletterie* un velche assez impertinent. Il prétend que j'ai oublié de me faire enterrer; c'est ce que je n'oublie point du tout, car je me suis fait bâtir un petit tombeau fort propre de bonne pierre de roche, qui d'ailleurs est d'une simplicité convenable; mais comme il faut toujours être poli, je dis au sieur de *la Bletterie:*

Je ne prétends point oublier
Que mes œuvres et moi nous avons peu de vie;
Mais je ſuis très-poli; je dis à la Blétrie:
Ah, Monſieur, paſſez le premier!

On dit que la mortalité eſt fort grande ſur les ouvrages nouveaux; mais, Dieu merci, nous avons un bon Mercure. Ce monſieur *Lacombe* eſt un homme qui a beaucoup d'eſprit; ſon prédéceſſeur était un bœuf qui, dit-on, labourait fort mal ſa terre. Je vous ſouhaite proſpérité, ſanté, argent et plaiſir. Je vous aime une fois plus depuis que je ſais que vous avez été viſiter les ſaints lieux.

J'ai vu un petit livret, où il me paraît prouvé que notre ſaint-père le pape n'a nul droit de ſuzeraineté ſur le royaume de Naples.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

LETTRE CLIX.

A M. BOURET, FERMIER GENERAL.

A Ferney, le 31 auguſte 1766.

MONSIEUR,

M. *Marmontel*, votre ami et le mien, vous a dit ſans doute, ou vous dira combien notre langue répugne au ſtyle lapidaire, à cauſe de ſes verbes auxiliaires et de ſes articles. Il vous dira qu'une épigraphe en vers eſt encore plus

difficile, et que de cent il n'y en a pas une de passable, excepté celles qui sont en style burlesque, tant le génie de notre nation est tourné à la plaisanterie.

Il est triste d'emprunter deux vers d'un ancien auteur latin pour *Louis XV*. Répéter ce que les autres ont dit, c'est ne savoir que dire ; de plus, le roi viendra chez vous ; il verra votre statue, et n'entendra pas l'inscription. Si quelque savant duc et pair lui dit que cela signifie qu'on souhaite qu'il vive long-temps, on avouera que la pensée n'est ni neuve ni fine.

Il y a bien pis si j'ai la hardiesse de vous faire une inscription en vers pour la statue du roi. Il faut rencontrer votre goût, il faut rencontrer celui de vos amis ; et vous savez que la première idée qui vient à tout convive, soit à table, soit en digérant, c'est de trouver détestable tout ce qu'on nous présente, à moins que ce ne soit d'excellent vin de Tokai. Les choses se passaient ainsi de mon temps, et je doute que les Français se soient corrigés.

Je ne vous enverrai donc point de vers pour le roi. Le temps des vers est passé chez la nation, et sur-tout chez moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que si j'étais encore officier de la chambre du roi, si j'avais posé sa statue de marbre sur un beau piédestal, s'il venait voir sa statue, il verrait au bas ces quatre petits vers-ci, qui ne valent rien, mais qui exprimeraient que c'est un de ses domestiques qui a érigé cette statue, qu'on aime beaucoup celui qu'elle représente, et qu'on craint de choquer son indifférente modestie.

Qu'il eſt doux de ſervir ce maître,
Et qu'il eſt juſte de l'aimer !
Mais gardons-nous de le nommer ;
Lui ſeul pourrait s'y méconnaître.

Je ſais bien que les beaux eſprits ne trouveraient pas ces vers aſſez pompeux ; et en effet je ne les ferais pas graver dans une place publique mais je les trouverais très-convenables dans ma maiſon. Ils le feraient pour moi, ils le feraient pour l'objet de mon quatrain. Cela me ſuffirait ; et les critiques auraient beau dire, mon quatrain ſubſiſterait.

Mais ce que je ferais dans mon petit ſalon de vingt-quatre pieds, vous ne le ferez pas dans votre ſalon de cent pieds :

Mes vers trop familiers feront vûs de travers,
Et pour les grands ſalons, il faut de plus grands vers.

Quoi qu'il en ſoit, *ognuno faccia ſecondo il ſuo cervello.* Je vous réponds que ſi jamais le roi paſſe par ma chaumière, et s'il y trouve ſa ſtatue, il n'y lira pas d'autres vers au bas. J'aurais pu lui donner, comme un autre, de l'héroïque et *du plus grand roi du monde*, et *de la terre et de l'onde* par le nez ; mais Dieu m'en préſerve et lui auſſi.

Mais ſi j'étais à votre place, voici comme je m'y prendrais : je collerais du papier ſur mon piédeſtal, et j'y mettrais le jour de l'arrivée du roi :

...ſte, ſimple, modeſte, au-deſſus des grandeurs,
...-deſſus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
...ui fit ces vers dictés par la reconnaiſſance ?
Eſt-ce Bouret ? Non, c'eſt la France.

Le roi aurait le plaisir de la surprise. Enfin, si j'étais *Louis XV*, je serais plus content de ce quatrain que de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtisans qui ne sont jamais contens de rien.

Le résultat de tout ceci; Monsieur, c'est que vous n'aurez point de vers de moi pour votre statue, mais je vous aime de tout mon cœur, et cela vaut mieux que des vers. Je vous supplie de dire à M. de *la Borde* combien je lui suis attaché, et combien mon cœur est plein de ses bontés. Si j'avais son portrait, il aurait une statue dans mon petit salon.

Avec tous les talens le destin l'a fait naître;
Il fait tous les plaisirs de la société,
Il est né pour la liberté,
Mais il aime bien mieux son maître.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLX.

A M. DUPUITS.

23 décembre 1768.

En vous remerciant, mon cher capitaine, de m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame que madame *du Deffant* appelle sa petite mère (1). Je dirais volontiers à madame *du Deffant*:

Il se peut bien qu'elle soit votre mère;
Elle eut un fils assez connu de tous:
Méchant enfant, aveugle comme vous,
Dont vous aviez (soit dit sans vous déplaire)

(1) Madame la duchesse du *Choiseul*.

Et

Et la malice et les attraits si doux,
Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire.

Quoi qu'il en soit, je sais que la petite mère et la petite fille sont la meilleure compagnie de l'Europe.

Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV*; elle ne sait donc pas que c'était son bien. J'avais d'abord imaginé que M. le duc de *Choiseul* pourrait avoir la bonté d'en faire présenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire. Mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire; et il y avait même quatre petits versiculets qui ne valent pas grand'chose. Cela sera perdu dans l'énorme quantité de paperasses qu'on reçoit à chaque poste. La perte n'est pas grande.

Il est vrai que je lui ai envoyé *le Marseillois* de *Saint-Didier*, et que je n'ai pas osé risquer *les trois empereurs en sorbonne*, de l'abbé *Caille*, à cause des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*Abc*. C'est un ouvrage anglais, traduit et imprimé en 1762. Rien n'est plus hardi, et peut-être plus dangereux dans votre pays. C'est un cadran qui n'est fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penser comme un étranger; cela n'est pas juste.

On m'a su mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à *Catherine* (1). Je crois qu'on

(1) L'impératrice de Russie.

Le roi aurait le plaisir de la surprise. Enfin, si j'étais *Louis XV*, je serais plus content de ce quatrain que de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtisans qui ne sont jamais contens de rien.

Le résultat de tout ceci; Monsieur, c'est que vous n'aurez point de vers de moi pour votre statue, mais je vous aime de tout mon cœur, et cela vaut mieux que des vers. Je vous supplie de dire à M. de *la Borde* combien je lui suis attaché, et combien mon cœur est plein de ses bontés. Si j'avais son portrait, il aurait une statue dans mon petit salon.

Avec tous les talens le destin l'a fait naître;
Il fait tous les plaisirs de la société,
Il est né pour la liberté,
Mais il aime bien mieux son maître.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLX.

A M. DUPUITS.

23 décembre 1768.

En vous remerciant, mon cher capitaine, de m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame que madame *du Deffant* appelle sa petite mère (1). Je dirais volontiers à madame *du Deffant* :

Il se peut bien qu'elle soit votre mère;
Elle eut un fils assez connu de tous :
Méchant enfant, aveugle comme vous,
Dont vous aviez (soit dit sans vous déplaire)

(1) Madame la duchesse de *Choiseul*.

Et

Et la malice et les attraits si doux,
Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire.

Quoi qu'il en soit, je sais que la petite mère et la petite fille sont la meilleure compagnie de l'Europe.

Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV*; elle ne sait donc pas que c'était son bien. J'avais d'abord imaginé que M. le duc de *Choiseul* pourrait avoir la bonté d'en faire présenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire. Mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire; et il y avait même quatre petits versiculets qui ne valent pas grand'chose. Cela sera perdu dans l'énorme quantité de paperasses qu'on reçoit à chaque poste. La perte n'est pas grande.

Il est vrai que je lui ai envoyé *le Marseillois* de *Saint-Didier*, et que je n'ai pas osé risquer *les trois empereurs en sorbonne*, de l'abbé *Caille*, à cause des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*Abc*. C'est un ouvrage anglais, traduit et imprimé en 1762. Rien n'est plus hardi, et peut-être plus dangereux dans votre pays. C'est un cadran qui n'est fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penser comme un étranger; cela n'est pas juste.

On m'a su mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à *Catherine* (1). Je crois qu'on

(1) L'impératrice de Russie.

a eu très-grand tort. *Catherine* avait fourni *cinq mille livres* pour le Corneille de madame votre femme. *Catherine* m'accablait de bontés, m'écrivait des lettres charmantes; il faut un peu de reconnaiſſance; les muſes n'ont rien à démêler avec la politique. Tout cela m'effarouche. Cependant, ſi on le veut, ſi on l'ordonne, s'il n'y a nul riſque, je chercherai un *Abc*, et j'en ferai tenir un à la perſonne du monde qui fait le meilleur uſage des vingt-quatre lettres de l'alphabet quand elle parle et quand elle écrit.

Pour *la Bletterie*, il eſt très-certain qu'il a voulu me déſigner en deux endroits, et qu'il a déſigné cruellement *Marmontel* dans le temps qu'il était perſécuté par l'archevêque et par la ſorbonne. Il a attaqué *Linguet*, il a inſulté de même le préſident *Hénault*, (page 235. tome II). *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'eſt le ſublime de pluſieurs prétendus hiſtoriens modernes. Cela leur tient lieu de génie et de talens hiſtoriques.*

Peut-on appliquer un ſoufflet plus fort ſur la joue du préſident? Et puis, comment trouvez-vous les *talens hiſtoriques*? Ne reconnaiſſez-vous pas à tous ces traits un janſéniſte de l'univerſité, gonflé d'orgueil, pétri d'âcreté, et qui frappe à droite et à gauche.

Je ne ſavais point du tout qu'il eût ſurpris la protection de madame la ducheſſe de *Choiſeul*. Quelqu'un a dit de moi que je n'avais jamais attaqué perſonne, mais que je n'avais pardonné à perſonne. Cependant je pardonne à *la Bletterie*, puiſqu'il eſt protégé par l'eſprit et

par les grâces ; j'ai même proposé un accord. *La Bletterie* veut qu'on m'enterre parce que j'ai soixante-quinze ans ; rien ne paraît plus plausible au premier aspect; je demande qu'il me permette seulement de vivre encore deux ans. C'est beaucoup, dira-t-il ; mais je voudrais bien savoir quel âge il a, et pourquoi il veut que je passe le premier.

Mon cher capitaine, vous qui êtes jeune, riez des barbons qui font des façons à la porte du néant. Je vous embrasse vous et votre petite femme.

LETTRE CLXI.

A MADAME DE POMMEREUL,

Qui avait adressé à l'auteur la recette de l'élixir de longue vie, avec une lettre mêlée de prose et de vers.

A Ferney, le 29 décembre 1768.

MADAME,

Si je n'avais pas été très-malade sur la fin de cette courte vie, je vous aurais sans doute remercié sur le champ de la longue vie que vous voulez bien me procurer. Il faut que vous descendiez d'*Apollon* en droite ligne, vous et madame d'*Antremont*.

Vous ne démentez pas votre illuſtre origine;
Il eſt le Dieu des vers et de la médecine,
Il prolonge nos jours, il en fait l'agrément.
Ce Dieu vous a donné l'un et l'autre talent:
Ils ſont rares tous deux. J'apprends dans mes retraites
Qu'on a dans Paris maintenant
Moins de bons médecins que de mauvais poëtes.

Grand merci, Madame, de votre recette de longue vie. Je me doute que vous en avez pour rendre la vie très-agréable, mais j'ai peur que vous ne ſoyez très-avare de cette recette-là. Le cardinal de *Fleuri* prenait tous les matins d'un baume qui reſſemblait fort à votre élixir; il avait beaucoup uſé, dans ſon temps, de cette autre recette que vous ne donnez pas. Je crois que c'eſt ce qui l'a fait vivre quatre-vingt-dix ans aſſez joyeuſement. Ce bonheur n'appartient qu'à des gens d'égliſe: DIEU ne bénit pas ainſi les pauvres profanes.

Quoi qu'il en ſoit, daignez agréer le reſpect et la reconnaiſſance avec leſquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 3 avril 1769.

CHACUN a ſon diable, Madame, dans cet enfer de la vie. Le mien m'a affublé de onze accès de

fièvre, et me voilà ; mais ce n'eſt pas pour long-temps. En vérité, c'eſt dommage que la nature, m'ayant fait, ce me ſemble, pour vivre avec vous, me faſſe mourir ſi loin de vous. Quand je dis que nos eſpèces d'ames étaient modelées l'une pour l'autre, n'allez pas croire que ma vanité radote. Le fait eſt clair. Vous me dites, par votre dernière lettre, *que les choſes qui ne peuvent nous être connues, ne nous ſont pas néceſſaires.* Grand mot, Madame, grande vérité, et qui plus eſt, vérité très-conſolante. Où il n'y a rien, le roi perd ſes droits, et la nature auſſi. Faites-vous lire, s'il vous plaît, l'article *Néceſſaire* dans un certain livre alphabétique, vous y verrez votre penſée.

C'eſt un *dialogue entre Selim et Oſmin*, deux braves muſulmans ; et *Oſmin* conclut que la nature n'ayant pas favoriſé le genre-humain, en tout temps et en tout lieu, du divin alcoran, l'alcoran n'eſt pas néceſſaire à l'homme.

Au reſte, je ſens très-bien que le ſiècle de *Louis XIV* eſt ſi prodigieuſement ſupérieur au ſiècle préſent, que les athées de ce temps-ci ne valent pas ceux du temps paſſé. Il n'y en a aucun qui approche de *Spinoſa.*

Ce *Spinoſa* admettait, avec toute l'antiquité, une intelligence univerſelle ; et il faut bien qu'il y en ait une, puiſque nous avons de l'intelligence. Nos athées modernes ſubſtituent à cela je ne ſais quelle nature incompréhenſible, et je ne ſais quels calculs impoſſibles. C'eſt un galimatias qui fait pitié. J'aime mieux lire un conte de *la Fontaine* (quoique par parenthèſe ſes contes ſoient autant

au-dessous de l'*Arioste* que l'écolier est au-dessous du maître). Cependant ces philosophes ont tous quelque chose d'excellent. Leur horreur pour le fanatisme, et leur amour de la tolérance m'attache à eux. Ces deux points doivent leur concilier l'amitié de tous les honnêtes gens.

Je passe des athées à *Sémiramis*. Que voulez-vous, s'il vous plait, que je fasse ? Je ne saurais, en vérité, prendre le parti de *Moustapha* contre elle. Son fils l'aime, son peuple l'aime, sa cour l'idolâtre ; elle m'envoie le portrait de son beau visage, entouré de vingt gros diamans, avec la plus belle pelisse du Nord, et un code de lois aussi admirable que notre jurisprudence française est impertinente. On parle français à Moscou et en Ukraine. Ce n'est ni le parlement de Paris, ni la sorbonne, qui a établi des chaires de professeurs en notre langue dans ces pays autrefois si barbares. Peut-être y ai-je un peu contribué. Permettez-moi d'avoir quelque condescendance pour un empire de deux mille lieues d'étendue, où je suis aimé, tandis que je ne suis pas excessivement bien traité dans la petite partie occidentale de l'Europe, où le hasard m'a fait naître.

Je vous avoue que j'aimerais mieux avoir l'honneur de souper avec vous, que de rester au milieu des neiges dans la belle et épouvantable chaîne des Alpes, ou de courir de roi en impératrice. Soyez très-sûre, Madame, que vos lettres ont fait de mon envie extrême de vous revoir, une passion. Comptez que mon ame court après la vôtre.

Je ferais peut-être un peu décontenancé devant madame la ducheſſe de *Choiſeul*. Quand le vieux chevalier *Deſtouches-Canon*, père putatif de d'*Alembert*, voyait une jolie femme, bien aimable, il lui diſait : *Paſſez, paſſez vite, Madame, vous n'êtes pas de ma ſorte.* Je ſuis devenu un peu groſſier dans ma retraite champêtre.

Que m'importe que la nature
En deſſinant ſes traits chéris,
Pour modèle ait pris la figure
De la Vénus de Médicis ?
Je ſuis berger, mais non Pâris.
Un vieux berger n'eſt pas un homme.
Je pourrais lui donner la pomme
Sans que mon cœur en fût épris,
Et ſans que la maligne engeance
Des déeſſes de ſon pays
Reprochât à mes ſens ſurpris
D'être ſéduits par l'apparence,
Je ſais que ſon eſprit orné
A toute la délicateſſe
Que l'on vanta dans Sévigné,
Avec beaucoup plus de juſteſſe;
Qu'elle aime fort la vérité,
Mais ne la dit qu'avec fineſſe.
Ma groſſière ruſticité
Et mon impudence ſuiſſeſſe
Auraient grand'peine à ſe prêter
A tant de grâce et de ſoupleſſe.
Il faut que, pour bien s'ajuſter,
Les gens ſoient d'une même eſpèce.

Vous dont l'efprit et les bons mots,
L'imagination féconde,
La repartie et l'àpropos
Font toujours le charme du monde:
Vous, ma brillante du Deffant,
Converfez dans votre retraite,
Vivez avec la *grand'maman*;
C'eft pour vous que les Dieux l'ont faite.
Si j'allais très-imprudemment
Troubler vos féances fecrètes,
Que diriez-vous d'un chat-huant
Introduit entre deux fauvettes?

Cependant, je veux favoir qui foupe entre madame de *Choifeul* et vous; qui en eft digne, qui foutient encore l'honneur du fiècle? Que voulez-vous que je vous dife? Hélas! toutes nos petites confolations ne font encore que des emplâtres fur la bleffure de la vie. Mais dans votre malheur, vous avez du moins le meilleur des remèdes; et puifque vous exiftez, qu'y a-t-il de mieux que de confumer quelques momens de cette exiftence douloureufe et paffagère avec des amis qui font au-deffus du commun des hommes? Vous m'avez donné une grande fatisfaction en m'apprenant que le préfident a repris fon ame.

Hélas! qu'a-t-il pu reffaifir
De cette ame qui fut vous plaire?
Quelque faible reffouvenir,
Et quelque image bien légère
Qui ne revient que pour s'enfuir!
A-t-il du moins quelque défir,

Pour Corfini, pour Négroni :
Stopani m'échut en partage,
Et mon dé fe trouva béni.
Stopani du monde eft le maître,
Mais il n'en jouira pas long-temps ;
Il a foixante et quatorze ans ;
C'eft mourir pape et non pas l'être.
J'aime les clefs du paradis ;
Mais c'eft peu de chofe à notre âge.
Un vieux pape eft à mon avis
Fort au-deffous d'un jeune page.

Dans la vieilleffe on tolère la vie, et dans la jeuneffe on en abufe. Ainfi tout eft vanité, à commencer par le pape, et à finir par moi.

J'ai eu douze accès de fièvre, je n'ai vu de médecin qu'une feule fois ; j'ai envoyé chercher le faint viatique, et je fuis guéri. Je fais des papes et des miracles.

J'enverrai à Hornoy tout ce qui pourra amufer mes chers Picards. Madame *Denis* doit avoir recommandé une petite affaire à M. d'*Hornoy* que j'embraffe tendrement ainfi que fon oncle le turc.

LETTRE CLXIV.

A M. DE RUHLIERES.

26 avril 1769.

Je vous remercie, Monfieur, du plus grand plaifir que j'aie eu depuis long-temps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer font tels que ceux que l'on



LETTRE CLXIII.

A MADAME LA MARQUISE DE FLORIAN,

Nièce de l'auteur.

A Ferney, 8 avril 1769.

VOICI le temps où les Picards vont jouir d'une douce tranquillité dans leurs terres. Je ſouhaite un bon voyage à la dame et au ſeigneur d'Hornoy, beaucoup de ſanté, de plaiſirs et de comédies.

Vous ſavez que celle de l'élection du vicaire de Saint-Pierre eſt preſque finie à Rome. Mais ce que vous ne ſavez pas, c'eſt que j'ai preſque autant de part que le Saint-Eſprit à l'élection de *Stopani* (1). Le colonel du régiment des Deux-Ponts et madame ſa femme avaient abſolument voulu me voir. Madame *Cramer* les amena chez moi, il y a environ deux mois; elle força les barrières de ma ſolitude. Après dîner, pour nous amuſer, nous jouâmes le pape aux trois dés; je tirai pour *Stopani*, et j'eus rafle.

Comme je jouais avec des hérétiques, il était bien juſte que je gagnaſſe.

Quand, d'un ſaint zèle poſſédés,
On nous vit jouer aux trois dés,
De Simon le bel héritage,
On rafla pour Cavalchini,

(1) Ce fut *Ganganelli* qui fut élu, et perſonne n'y ſongeait.

Pour Corfini, pour Négroni ;
Stopani m'échut en partage,
Et mon dé fe trouva béni.
Stopani du monde eft le maître,
Mais il n'en jouira pas long-temps ;
Il a foixante et quatorze ans ;
C'eft mourir pape et non pas l'être.
J'aime les clefs du paradis ;
Mais c'eft peu de chofe à notre âge.
Un vieux pape eft à mon avis
Fort au-deffous d'un jeune page.

Dans la vieilleffe on tolère la vie, et dans la jeuneffe on en abufe. Ainfi tout eft vanité, à commencer par le pape, et à finir par moi.

J'ai eu douze accès de fièvre, je n'ai vu de médecin qu'une feule fois ; j'ai envoyé chercher le faint viatique, et je fuis guéri. Je fais des papes et des miracles.

J'enverrai à Hornoy tout ce qui pourra amufer mes chers Picards. Madame *Denis* doit avoir recommandé une petite affaire à M. d'*Hornoy* que j'embraffe tendrement ainfi que fon oncle le turc.

LETTRE CLXIV.

A M. DE RUHLIERES.

26 avril 1769.

Je vous remercie, Monfieur, du plus grand plaifir que j'aie eu depuis long-temps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer font tels que ceux que l'on



ferait il y a cent ans, lorsque les *Boileau*, les *Molière*, les *la Fontaine* étaient au monde. J'ai osé, dans ma dernière maladie, écrire une lettre à *Nicolas Despréaux*; vous avez bien mieux fait, vous écrivez comme lui.

Le jeune bachelier qui répond à tout venant sur l'essence de DIEU; *les prêtres irlandais qui viennent vivre à Paris d'argumens et de messes; le plus grand des torts est d'avoir trop raison; la justice qui se cache dans le ciel tandis que la vérité s'enfonce dans son puits*, etc. etc. sont des traits qui auraient embelli les meilleures épîtres de *Nicolas*.

Le portrait du sieur *Daube* (1) est parfait. Vous demandez à votre lecteur :

S'il connaît par hasard le contradicteur Daube,
Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube :
Et que l'on daubera tant que vos vers heureux
Sans contradiction plairont à nos neveux.

Oui vraiment, je l'ai fort connu, et reconnu sous votre pinceau de *Téniers*.

Si vous vouliez, Monsieur, vous donner la peine, à vos heures de loisir, de relimer quelques endroits de ce très-joli discours en vers, ce serait un des chefs-d'œuvre de notre langue.

(1) Ancien intendant de Soissons, grand contradicteur. Voyez l'article *Dispute*, Dictionnaire philosophique.

LETTRE CLXV.

A M. DE MOULTOU, *à Genève*.

Le 22 juillet 1769.

Mon cher philosophe, notre zurichois (1) ira loin. Il marché à pas de géant dans la carrière de la raison et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit de l'arbre de la science, dont les sots ne veulent pas qu'on se nourrisse, et il n'en mourra pas. Un temps viendra où sa brochure sera le catéchisme des honnêtes gens. On dira à tout théologien :

> Théologal insupportable,
> Quels dogmes nous annonces-tu?
> Moins de dogme et plus de vertu,
> Voilà le culte véritable.

Je vous embrasse toujours en *Zaleucus*, en *Confucius*, en *Platon*, en *Marc-Aurèle*, et non en *Augustin*, en *Jérôme*, en *Athanase*.

(1) M. de *Meister*, auteur du livre intitulé, *De l'origine des principes religieux*.

LETTRE CLXVI.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 18 ſeptembre 1769.

MADAME,

Vous n'êtes plus madame *Gargantua*, et je ne m'appelle plus *Guillemet*; je n'ai reçu votre joli et vrai ſoulier qu'après avoir pris la liberté de vous envoyer ma ſoie, j'ignore ſi vous avez daigné agréer ce ridicule hommage, mais je ſais bien que mes jours ne ſeront pas filés d'or et de ſoie, ſi vous perſiſtez à ſoupçonner que des choſes que j'abhorre ſoient de moi. Vous avez entendu quelquefois parler des tracaſſeries de cour, des petites calomnies qu'on y débite, des beaux tours qu'on y joue; ſoyez bien sûre que la république des lettres eſt préciſément dans ce goût. *Arlequin* diſait: *tutto l'mondo e fatto com' la noſtra famiglia*, et *Arlequin* avait raiſon. Je ne vous fatiguerai pas des noirceurs qu'on m'a faites; mais ſouvenez-vous de cet écrit dans lequel on inſulta, l'année paſſée, le préſident *Hénault*, et une perſonne très-reſpectable que je ne nomme point, la même dont vous me parlez dans votre dernière lettre, la même à laquelle vous êtes ſi attachée, la même qui.... Le ſtyle de cet ouvrage était brillant et hardi; on me fit l'honneur de me l'imputer,

et bien des gens me l'attribuent encore ; un homme de condition l'avait lu dans la séance publique d'une académie comme s'il en était l'auteur, il en reçut les complimens, et s'en vanta à moi dans sa lettre, et pour comble il a été avéré qu'il n'avait d'autre part à l'ouvrage que celle de l'avoir acheté, et qu'il était très-incapable de l'écrire.

Le tour qu'on me fait aujourd'hui est plus méchant ; mais comment croira-t-on que j'aye dit que le roi donna des pensions à tous les conseillers qui jugèrent *Damiens*, tandis qu'il est de notoriété publique qu'on n'en donna qu'aux deux rapporteurs ? Comment aurais-je pris M. de *Besigny* pour le président de *Nassigny ?* Comment aurais-je dit qu'*on fit un procès à Damiens* et qu'*on perpétra son supplice ?* tout cela est absurde, et aussi impertinent que mal écrit. Un abbé *Desfontaines* fit autrefois une édition de la Henriade dans laquelle il inséra des vers contre l'académie pour m'empêcher d'en être. J'ai une édition de la Pucelle dans laquelle il y a des vers contre le roi et contre madame de *Pompadour*, et ce qu'il y a de pis, c'est que ces vers ne sont pas absolument mauvais. Messieurs les tracassiers de cour ont-ils jamais rien fait de plus noir ? Voilà, Madame, ce qui m'a fait quitter la France ; ai-je tort ? Je suis très-honteux de vous entretenir de ces misères, il ne faut vous aborder que les mains pleines de fleurs.

J'ai vu un petit médecin dont vous avez fait la fortune et la réputation ; je n'avais pas osé vous le recommander, je lui avais seulement

conseillé d'implorer vos bontés, parce que sa requête était juste : vous avez fait pour lui plus qu'il n'espérait et plus qu'il ne demandait. Voilà comme vous êtes, Madame ; la bienfesance est votre passion dominante ; vous aurez des autels jusque dans le pays barbare que j'habite. *Dupuits* vous doit tout : et moi que ne vous dois-je point? vous m'avez fait connaître tout votre esprit et toute la bonté de votre caractère ; vous m'avez réconcilié avec mon siècle dont j'avais fort mauvaise opinion.

Je reviens, Madame, à votre soulier : on dit que quelque *Praxitèle* s'est mêlé des proportions de votre figure ;

> Je n'en crois rien, et je demande
> Aux connaisseurs que vous voyez :
> Comment, avec ces petits pieds,
> On peut avoir l'ame si grande ?

Daignez recevoir, madame, avec votre bonté ordinaire, le profond respect de votre ancien typographe et de votre très-affligé et très-obéissant serviteur, &c.

LETTRE CLXVII.

A. M. L'ABBÉ AUDRA, *à Toulouse.*

Le 10 décembre 1769.

MON cher philosophe, j'espère que *Cicéron la Croix* fera rendre une pleine justice au client qu'il protége. Je salue son éloquence ; la bonté de son cœur fait tressaillir le mien. J'espère tout de vos bontés

bontés et des siennes. Je me flatte que le parlement saisira cette occasion de faire voir à l'Europe qu'il fait consoler l'innocence opprimée. M. *Shérer*, banquier de Lyon, doit avoir fait tenir quinze louis à *Sirven* pour l'aider à soutenir son procès. Je lui ai donné l'adresse de M. *Chauliac*, procureur. Je vous prie instamment de vouloir bien vous faire informer si cet argent a été remis à *Sirven.*

Il y a long-temps qu'on a envoyé un paquet pour vous, suivant vos ordres, à l'adresse que vous aviez donnée. L'état déplorable où je suis ne me permet pas de dicter de longues lettres; mais l'amitié n'y perd rien.

J'aurai l'honneur de répondre à mademoiselle *Caliope de Vaudeuil* (*) dès que la fièvre qui me mine pourra être passée. Malgré ma fièvre, voici mon petit remercîment que je vous prie de lui communiquer.

A Mademoiselle de Vaudeuil.

La figure un peu décrépite
D'un vieux serviteur d'Apollon
Etait dans la barque à Caron,
Prête à traverser le Cocyte;
Le maître du sacré vallon
Dit à sa muse favorite:
Ecrivez à ce vieux barbon:
Elle écrivit; je ressuscite.

(*) Fille de M. *Drouin de Vaudeuil*, premier président du parlement de Toulouse.

LETTRE CLXVIII.

A M. MARMONTEL.

27 avril 1770.

Au sujet près, mon cher ami, jamais les gens de lettres, dans aucun pays, n'ont imaginé rien de plus noble. Les douze apôtres n'ont pas eu ce courage. Les douze personnes, à qui cette étrange idée a passé par la tête, sont dignes chacune de ce qu'elles veulent me donner.

Cet honneur est bien grand, tous l'ont su mériter.
Mais douze monumens et douze statuaires !
Ce serait un peu trop d'affaires.
Ils ont dit : Choisissons, pour nous représenter,
Celui qui d'entre nous donna les étrivières
Le plus fort et le plus long-temps
Aux Grifels, aux Frérons, aux cuistres, aux pédans;
C'est notre prête-nom, c'est lui qui dans la troupe
Combattit en enfant perdu;
C'est notre vieux soldat, au service assidu :
Fesons son effigie avant qu'à notre insçu
La friponne Atropos lui coupe
Le fil mal renoué dont on le tient pourvu;
On croira, quand on l'aura vu,
Que de nous tous on voit le groupe.
D'ailleurs si nous l'aimons, certe il nous le rend bien.
Vite, qu'on nous l'ébauche; allons, Pigal, dépêche;
Figure à ton plaisir ce très-mauvais chrétien;
Mais en secret nous craignons bien
Qu'un bon chrétien ne t'en empêche.

Vous m'allez dire que ces petits verſiculets familiers ne valent rien; je le ſais tout comme vous: mais j'ai la poitrine attaquée, je n'en puis plus; et je vous conſeille de mettre l'inſcription : *A Voltaire mourant*, comme je le mande à M. d'*Alembert*.

Bonſoir, mon très-cher confrère. Frère *François*.

LETTRE CLXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney 5 mai 1770.

JE ſuis un ingrat, Madame, indigne de vous et de votre *grand'maman* (1) Je ne mérite pas de voir le jour, auſſi je ne le vois guère, car il tombe encore de la neige chez moi au cinq de mai.

Oui, j'ai tort ſi je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De ſa beauté, de ſon eſprit,
Et ſe moquant de l'eſclavage
De tous ceux qu'elle aſſujettit:
Cette image eſt trop révoltante;
Je crois qu'on peut la définir:
Une adorable indifférente,
Feſant du bien pour ſon plaiſir.

Figurez-vous, Madame, que lorſque j'appelais votre *grand'maman* inconſtante, volage, cruelle (2) elle me comblait tout doucement de

(1) Madame la ducheſſe de *Choiſeul*.

(2) Voyez la lettre à madame *du Deffant*, 25 avril 1770. *Correſpondance générale*.

bontés ; elle les a pouffées non-feulement jufqu'à protéger mes horlogers, mais jufqu'à protéger auffi mon fculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'eft que cette nouvelle faveur ; car s'il faut fe livrer à la reconnaiffance, il ne faut pas fe livrer à la vanité. Je ne fais fi elle a dans le moment préfent beaucoup de temps à elle ; mais en avez-vous, Madame ; vous qui, malgré votre état de recueillement, paffez votre vie à courir ?

Je vous envoie l'article *Ame*, que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plaît pas. Votre *grand'maman* vous dira, fi elle veut, ce que c'eft que fa jolie ame ; pour moi je n'ai jamais fu comment cet être là était fait, et vous verrez que je le fais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer, je fuis votre homme. Je n'écris qu'à vous, et point à votre *grand'maman*, car je fuis honteux devant elle.

J'aurai pourtant, je crois, dans quelques jours, une grâce à lui demander, mais il me fera impoffible d'avoir cette hardieffe après mes injuftices : voici le fait.

Avant que les jéfuites fuffent devenus gens du monde, ils avaient un établiffement à ma porte pour convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentils-hommes, fept frères et deux fœurs ; fept étaient mineurs et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au fervice du roi. Le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des jéfuites, le plus grand fripon que j'aye jamais connu, obtint

une pancarte du conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfans. Ils vinrent me trouver, je me fis leur *don Quichotte*; ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaisir d'attraper les jésuites ayant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de satisfaction.

L'aîné des sept frères a une grâce à demander, et il va même à Versailles dans le temps des fêtes. Ce n'est point à M. l'abbé *Terray* qu'il demandera cette grâce, car il ne s'agit point d'argent, et M. l'abbé le jette par les fenêtres; en un mot, je ne sais ce que c'est que cette grâce, et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre *grand'maman*. Vous lui en parlerez si vous voulez, Madame; mais pour moi, Dieu m'en garde, j'ai trop abusé de ses extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre *Dupuits*. Il faut que je m'aille cacher quand je pense à tout cela. C'est à vous, Madame, que je dois tous ces agrémens qui se répandent sur les derniers jours de ma vie; c'est vous qui m'avez présenté à votre *grand'maman* que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler; c'est à vous que je dois son soulier et ses lettres: elle m'a fait capucin, je lui dois tout. Puissiez-vous jouir long-temps des charmes de son amitié et de sa conversation.

Quand il y aura quelques articles de belles-lettres moins ennuyeux que ceux de métaphisique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit dans ce monde que d'attraper la fin de



la journée sans douleur et sans ennui, et encore la chose est-elle difficile. Je suis à vous, Madame, jusqu'à mon dernier souffle, avec le plus tendre respect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère *François.*

LETTRE CLXX.

A M. SAURIN.

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 10 novembre 1770.

VOTRE épître, mon cher confrère, est aussi philosophique qu'ingénieuse, elle est sur-tout d'un bon ami: vous avez raison sur tous les points, hors sur ce qui me regarde.

Je sais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raison, puisqu'en effet on a des soldats de robe longue payés uniquement pour servir contre elle; mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des asiles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, son empire est assuré.

On peut long-temps chez notre espèce
Fermer la porte à la Raison;
Mais dès qu'elle entre avec adresse,
Elle reste dans la maison,
Et bientôt elle en est maîtresse.

Son ennemie perd de son crédit chaque jour, de Moscou jusqu'à Cadix. Les moines ne gouvernent plus, quoiqu'un moine soit devenu pape. J'ai été très-fâché qu'on ait poussé trop loin la

philofophie. Ce maudit livre du *Syftême de la Nature* eft un péché contre nature. Je vous fais bien bon gré de réprouver l'athéifme et d'aimer ce vers :

> Si Dieu n'exiftait pas, il faudrait l'inventer.

Je fuis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendreffe de père pour celui-là.

Les ennemis des caufes finales m'ont toujours paru plus hardis que raifonnables : S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils difent fans héfiter que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le foleil foit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire (1). Je tâcherai de vous les faire parvenir au plutôt. Je les crois fages ; mais ils n'en feront pas moins perfécutés.

Je fuis tout glorieux du baifer de madame *Saurin* ; elle eft bien hardie à cent lieues : elle n'oferait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été heureux pendant quinze jours ; j'ai eu M. d'*Alembert* et M. de *Condorcet :* ce font là de vrais philofophes. Adieu, vous qui l'êtes ; confervez-moi votre amitié.

(1) Les Queftions fur l'Encyclopédie, aujourd'hui le Dictionnaire *philofophique*.



LETTRE CLXXI.

A M. TABAREAU, *à Lyon.*

Avril 1771.

Du Nil au Bofphore
L'ottoman frémit:
Son peuple l'adore,
La terre applaudit.

Voilà, Monfieur, ce que j'ai pu faire de plus court pour votre protégé ; et le plus court en cas pareil (1) eft toujours le moins mauvais.

Il eft vrai que je perfifte dans l'admiration et dans la reconnaiffance que tout français doit avoir pour le roi, qui délivre tant de provinces de l'affreufe néceffité d'aller fe ruiner en procès à Paris ; mais je fuis indigné contre les libraires de Lyon, qui s'avifent de mettre, fous le nom de *Genève*, des chofes dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Je m'étais bien douté que le grand-confeil deviendrait parlement, et que le roi ferait le maître. M. le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaiffance. Je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. *Vaffelier* me donnez continuellement.

Je me fouviens bien, Monfieur, qu'un efpagnol, qui paffa à Ferney, il y a quelques mois

(1) Vers deftinés à mettre au bas d'un portrait de l'impératrice de Ruffie, exécuté à Lyon fur le métier, par les foins de M. de *la Salle*, fabricant.

me dit qu'il m'enverrait quelques livres espagnols assez curieux; il me les envoie par la voie de Marseille, mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Espagne que DonQuichotte. Le négociant de Marseille peut en toute sureté de conscience envoyer ces rogatons. Il doit savoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du saint-office: et je serais bien fâché de lire un ouvrage qui ne serait pas muni de ce sceau respectable.

Votre bibliothécaire vous est bien tendrêment attaché, et compte incessamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad.

LETTRE CLXXII.

A M. DE PEZAI.

1771.

Aide maréchal des logis
Et de Cythère et du Parnasse,
Je vois que vous avez appris
Sous le grand général Horace,
Ce métier qu'avec tant de grâce
On vous voit faire dans Paris.
J'ai lu votre aimable Rosière:
Malheur au dur atrabilaire
Qui lui reproche un doux baiser!
Quel mortel ne doit excuser
Une personne si discrète?
Un seul baiser, un seul amant,
Chez les bergères d'à présent
Est la vertu la plus parfaite.

Je vous remercie bien sensiblement, Monsieur, de votre paquet. Je ne sais par quelle voie il m'est venu, mais il me rendra heureux pendant deux jours. Je ne remercie point M. *Dorat*, quoiqu'il m'ait rendu heureux aussi; mais ce n'est pas lui qui m'a gratifié de sa *réponse de Ninon* et de ses odes.

Le vieux malade de Ferney vous est toujours très-attaché.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, le 19 juillet 1771.

Oui, j'aime Pallas l'intrépide,
Qui fait tomber sous son égide
Tout l'orgueil de ce vieux sultan.
J'admire avec même justice
Cette Pallas législatrice,
Qui de la Finlande au Cuban
Donne une loi moins tyrannique
Que certain code lévitique
Et le fatras de l'alcoran.

Courage, braves Russes, la victoire est toujours venue du Nord. Il faut que la raison en vienne; il faut que les beaux et malheureux climats, si long-temps soumis à l'inquisition ou à l'équivalent, et peuplés de tant de fripons et d'imbécilles, soient éclairés par l'étoile du Nord, qui fait briller du haut du pôle arctique la tolérance universelle qu'on n'ose pas même désirer encore dans certains pays.

Savez-vous, monsieur le Comte, que grâce à la stupidité d'un de nos velches, revêtu à Paris de l'éminente dignité de censeur des livres, l'instruction de sa Majesté impériale n'à pas eu la permission d'entrer en France? N'imputez point cette barbarie à notre nation; elle n'en est point coupable. Tous les gens qui pensent parmi nous, révèrent cette instruction admirable, et n'en voudraient jamais avoir d'autre. Notre chancelier n'a rien su de cette sottise. Cela s'est fait uniquement par la bêtise des subalternes, et avant le changement du ministère. Mais on est très-coupable d'avoir confié quelque espèce de juridiction sur les belles-lettres à des gens qui ne devraient avoir que la surintendance des chardons.

Oui, je reçus en son temps la lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire sur M. de *Tchogoglof*. Je ne sais où il est; et j'ai abandonné cette petite affaire pour laquelle on m'avait vivement sollicité.

J'ai eu l'honneur de vous adresser un ingénieur-dessinateur, garçon de mérite, qui peut être utile. Je vous souhaite, et je l'espère, une paix glorieuse, digne de vos victoires. Si *Moustapha* n'a pu être chassé par les Russes, il les respectera du moins, et votre voisin le poëte-empereur chinois les respectera aussi; l'autre poëte-roi de Prusse sera toujours leur bon ami, si les rois ont amis. Je ne vous réponds point du troisième, et je vous garde le secret.

Mes respects à madame la comtesse.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 25 novembre 1771.

On me mande, Monseigneur, qu'un anglais, très-anglais, qui s'appelle M. *Muller*, homme d'esprit, pensant et parlant librement, a répandu dans Rome qu'à son retour il m'apporterait *les oreilles du grand inquisiteur* dans un papier de musique; et que le pape en lui donnant audience, lui a dit: *Faites mes complimens à M. de Voltaire, et annoncez-lui que sa commission n'est pas fesable; le grand inquisiteur à présent n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet anglais chez moi, mais je puis assurer votre éminence que je n'ai demandé les oreilles de personne, pas même celles de *Fréron* et de *la Beaumelle.*

Supposé que M. *Muller* ou *Miller* ait tenu ce discours dans Rome, et que le pape lui ait fait cette réponse, voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuser; car, après tout, cette vie ne doit être qu'un amusement. Je vous amuse très-rarement par mes lettres, car je suis bien vieux, bien malade, et bien faible. Mes sentimens pour vous ne tiennent point de cette faiblesse; ils ne ressemblent point à mes vers. Agréez mon très-tendre respect, et conservez vos bontés pour le vieillard de Ferney.

Le grand inquisiteur, selon vous, très-saint-père,
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux;

Vous entendez très-bien, vous voyez encor mieux,
Et vous savez sur-tout bien parler et vous taire.
Je n'ai point ces talens, mais je leur applaudis.
Vivez long-temps heureux dans la paix de l'Eglise,
Allez très-tard en paradis:
Je ne suis point pressé que l'on vous canonise.
Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.
Vous êtes juste et bon, que faut-il davantage?
C'est bien assez, je crois, qu'on dise: Il fut un sage;
Dira qui veut, il fut un saint.

LETTRE CLXXV.

A M. SAURIN.

À Ferney, le 14 décembre 1771.

Votre femme doit voir en vous
Le modèle des bons époux,
Le modèle des bons poëtes:
Si les enfans que vous lui faites,
De vos écrits ont la beauté,
Nul homme en sa postérité
Ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Je prends la liberté d'abord d'embrasser madame votre femme, pour qui vous avez fait cette jolie épître qui est à la tête de cette jolie Anglomanie: et puis je vous dirai que cette pièce est écrite d'un bout à l'autre comme il faut écrire, ce qui est très-rare, qu'elle est étincelante de traits d'esprit que tant de gens cherchent, et qui sont chez vous si naturels.

Ensuite, je vous dirai que dès que l'hiver est



venu les neiges me tuent, et qu'il faut alors que je reste au coin de mon feu, sans quoi je viendrais causer au coin du vôtre. Je suis toujours prêt l'été à faire un voyage à Paris, malgré l'abbé *Mably* et *Fréron*. Mais depuis l'impertinence que j'ai eue de faire de grands établissemens dans un malheureux village au bout de la France, et de me ruiner à former une colonie d'artistes qui font entrer de l'argent dans le royaume, sans que le ministère m'en ait la moindre obligation, la nécessité où je me suis mis de veiller continuellement sur ma colonie, ne me permet pas de m'absenter l'été plus que l'hiver. J'ajoute à ces raisons que j'ai bientôt quatre-vingts ans, que je suis très-malade, et qu'il ne faut pas, à cet âge, risquer d'aller faire une scène à Paris, et d'y mourir ridiculement; car je ne voudrais mourir ni comme *Maupertuis* ni comme *Boindin*.

Inter utrumque tene medium, tutissimus ibis.

J'ai toujours sur le cœur la belle tracasserie que m'a faite ce M. *le Roi*, sur le livre de *l'Esprit*. Vous savez que j'aimais l'auteur; vous savez que je fus le seul qui osai m'élever contre ses juges, et les traiter d'injustes et d'extravagans, comme ils le méritaient assurément. Mais vous savez aussi que je n'approuvai point cet ouvrage que *Duclos* lui avait fait faire; et que, lorsque vous me demandâtes ce que j'en pensais, je ne vous répondis rien.

Il y a des traits ingénieux dans ce livre; il y

a des chofes lumineufes, et fouvent de l'imagination dans l'expreffion; mais j'ai été révolté de ce qu'il dit fur l'amitié. J'ai été indigné de voir *Marcel* cité dans un livre fur l'Entendement humain, et d'y lire que la *le Couvreur* et *Ninon* ont eu autant d'efprit qu'*Ariftote* et *Solon*. Le fyftême que tous les hommes font nés avec les mêmes talens, eft d'un ridicule extrême. Je n'ai pu fouffrir un chapitre intitulé, *De la probité par rapport à l'univers*. J'ai vu avec chagrin une infinité de citations puériles ou fauffes, et prefque par-tout une affectation qui m'a prodigieufement déplu. Mais je ne confidérai alors que ce qu'il y avait de bon dans fon livre, et l'infame perfécution qu'on lui fefait. Je pris fon parti hautement; et quand il a fallu depuis analyfer fon livre, je l'ai critiqué très-doucement.

Vous avez l'efprit trop jufte et trop éclairé pour ne pas fentir que j'ai raifon. S'il fe pouvait, contre toute apparence, que j'euffe le bonheur de vous voir encore, nous parlerions de tout cela en philofophes, en aimant paffionnément la mémoire de l'homme aimable dont nous voyons vous et moi les petites erreurs.

Adieu, mon cher philofophe, mais philofophe avec de l'efprit et du génie, philofophe avec de la fenfibilité. Je vous aime véritablement pour le peu de temps que j'ai encore à ramper dans un coin de ce globule.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 décembre 1772.

QUOI! toujours la cruelle envie
Pourſuit ma réputation!
On dit qu'une nymphe jolie,
Dans ma dernière maladie,
M'a donné l'extrême-onction,
Et que j'emporte en l'autre vie
Ce peu de conſolation.
Voyez l'horrible calomnie!
Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
A votre jeuneſſe immortelle,
De faire encor de ſi beaux coups,
Et d'être entre les deux genoux
D'une coquine fraîche et belle.
Je ſens que je ſuis au tombeau:
Cet état me fait de la peine:
Mais il ne faut pas qu'un roſeau
Vive auſſi long-temps que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait, parce qu'il veut être inſtruit de ce que ſes ſujets, jeunes et vieux, font dans ſon empire. Je lui dirai donc, comme devant DIEU, que madame *Denis* feſant les honneurs d'un grand dîner, je mangeais dans ma chambre un plat de légumes, ainſi que vous en uſâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre préſence. Une belle demoiſelle de la compagnie, plus grande que madame *M***. de

deux doigts, plus jeune, plus étoffée, plus rebondie, vint me conſoler. Les Génevois ſont malins, et les calviniſtes ſont bien aiſes de jeter le chat aux jambes des papiſtes; mais le fait eſt que cette auguſte demoiſelle me feſait trembler de tous mes membres, et que ſi je m'évanouis, c'était de crainte ou de reſpect.

Je vous jure que j'aurais plutôt fait la ſcène de *Sylla*, de *Pompée*, ou de *Céſar*, dont vous me parlez, que je n'aurais fait un couplet avec cette belle perſonne. Depuis que j'ai des lettres de capucin, je mets toutes les impoſtures aux pieds de mon crucifix, et je ne dis à perſonne: Ouvrez le loquet.

Au reſte, je préſume toujours que les princeſſes de la comédie ſont par-tout ſous vos lois, ainſi que dans leurs lits; et que vous êtes toujours le maître des autres à table, au lit et à la guerre, comme je crois que vous l'êtes auſſi au ſpectacle. J'ai rapetaſſé la Sophoniſbe; j'aurai l'honneur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un pour vous, l'autre pour la comédie. Je ne ſuis pas bien ſûr que vos ports ſoient francs de Lyon à Paris; je ſais ſeulement qu'ils ſont exorbitans. Je vous demande vos ordres pour ſavoir ſi je dois faire partir ce paquet ſous votre nom, ou ſous celui de M. le duc d'*Aguillon*. Je ſuis bien ſenſible à toutes les peines que mon héros daigne prendre d'écarter les ſifflets préparés pour les Lois de Minos.

A l'égard de *Sylla*, cette entrepriſe était aiſée pour le R. P. de *la Rue*; elle eſt fort difficile pour moi. Je vous avoue que je baiſſe beaucoup, quoi



qu'en disent mes panégiristes et ceux de la belle demoiselle qu'on suppose avoir eu tant de bontés pour moi.

Il me semble que le goût de ma chère nation est un peu changé ; et si vous me permettez de vous le dire, je crois qu'elle n'est pas plus digne d'entendre *Sylla*, *Pompée* et *César*, que je ne suis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venait quelque idée heureuse, je l'emploierais bien vîte pour vous faire ma cour ; mais les idées viennent comme elles veulent. Ma plus chère idée serait de ne pas mourir sans avoir la consolation de vous revoir encore. Je ne suis le maître ni de chasser cette idée ni de l'exécuter. Je suis bien sûr seulement que ma destinée est de vous être attaché jusqu'à la mort avec le plus tendre respect.

Le vieux malade de Ferney à qui l'on fait trop d'honneur.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT,

Qui demandait une inscription pour des écoles de chirurgie.

A Ferney, 28 avril 1773.

Il y a près de trois mois, Monsieur, que mon triste état ne m'a permis que d'écrire deux ou trois lettres à Paris, et c'était pour des affaires pressantes.

Quarante-huit caractères font vingt-quatre syllabes à deux lettres par syllabe, et douze syllabes forment un vers alexandrin ; en ce cas il

faut deux vers, mais il y a nécessairement des syllabes qui ont trois ou quatre lettres, ainsi la chose devient impossible.

Pour exprimer une pensée bonne ou mauvaise, il faut deux vers ou quatre; c'est ce qui rend notre langue très-peu susceptible du style lapidaire qui demande une extrême précision: nos articles, nos verbes auxiliaires, joints à la gêne de nos rimes, font un effet souvent ridicule dans les inscriptions. Un vers latin dit plus que quatre vers français; j'oserais proposer celui-ci, en attendant qu'on en fasse un meilleur.

Arte manus regitur, genius prælucet utrique.

L'art conduit la main, le génie les éclaire tous deux. Voilà toute la chirurgie exprimée en peu de mots.

Si on voulait absolument une inscription en français, on pourrait mettre:

D'où partent ces soins bienfesans?
Ils sont d'un monarque et d'un père:
Il veille sur tous ses enfans;
Il les soulage et les éclaire.

Mais voilà quatre-vingt-une lettres au lieu de quarante-huit. Il faudrait donc rendre les caractères de moitié plus petits, et alors l'inscription serait peut-être inlisible. Je trouverais cette inscription française assez passable; mais vous voyez que c'est une rude tache de faire des vers à tant le pied, à tant le pouce.

Le pauvre malade vous est très-tendrement et très-inutilement attaché, à vous et à madame *Dix-neuf ans.*

LETTRE CLXXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE DU BARRI.

20 juin 1773.

MADAME,

MONSIEUR de *la Borde* m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embraſſer des deux côtés de votre part.

Quoi, deux baiſers ſur la fin de ma vie!
Quel paſſe-port vous daignez m'envoyer!
Deux! c'eſt trop d'un, adorable Egérie;
Je ſerais mort de plaiſir au premier.

Il m'a montré votre portrait; ne vous fâchez pas, Madame, ſi j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baiſers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux.
C'eſt aux mortels d'adorer votre image;
L'original était fait pour les Dieux.

J'ai entendu pluſieurs morceaux de la Pandore de M. de *la Borde*; ils m'ont paru bien dignes de votre protection. La faveur donnée aux véritables beaux-arts, eſt la ſeule choſe qui puiſſe augmenter l'éclat dont vous brillez.

Daignez agréer, Madame, le profond reſpect d'un vieux ſolitaire dont le cœur n'a preſque plus d'autre ſentiment que celui de la reconnaiſſance.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

A Ferney, 15 octobre 1773.

L'AMOUR, Epicure, Apollon,
Ont dicté vos vers que j'adore.
Mes yeux ont vu mourir Ninon;
Mais Chapelle respire encore.

Je ne reviens point, Monsieur, de ma surprise que *Chapelle* ait perfectionné son style à Pétersbourg. Quelques français me demandent pourquoi je prends le parti des Russes contre les Turcs? Je leur réponds que quand les Turcs auront une Impératrice comme *Catherine II*, et qu'il y aura à a Porte ottomane des chambellans comme M. le comte de *Schouvalof*, alors je me ferai turc; mais je ne puis être que grec tant que vous ferez des vers comme *Théocrite*. Il y a même dans votre épître une philosophie qu'on ne trouve ni dans *Théocrite* ni dans aucun des anciens poëtes grecs.

Profitez de votre printemps;
Chantez, baisez votre bergère;
Faites des vers et des enfans.
Ma triste muse octogénaire,
Qui cède aux outrages du temps,
Doit vous admirer et se taire.



LETTRE CLXXX.

A M. DE RUHLIERES.

8 auguste 1774.

JE vous remercie, Monsieur, de tout mon cœur. Placé entre votre *Germanicus* et votre *Mécène* vous ne dédaignez pas même un vieux allobroge qui ne se voit depuis plus de vingt ans qu'entre *Zuingle* et *Calvin*, et dont la mémoire n'est guère à Paris qu'entre *Fréron* et l'abbé *Sabotier*. Cependant j'aime toujours les bons vers passionnément, comme si j'étais français, comme si je soupais quelquefois entre vous et M. de *Champfort*. Vous m'avez deux fois traité selon mon goût; la première quand mon ami *Thiriot* m'envoya

Avez-vous par hasard connu feu monsieur Daube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?

La seconde, quand vous m'avez gratifié vous-même de votre épître sur le grand art de savoir se passer de fortune.

Vous avez rendu respectables
Les bons vers et la pauvreté;
L'ignorance et la vanité
Osaient les croire méprisables.

Vous direz à présent comme *Horace*:

Pauperies immunda domûs procul absit. Ego utrum
Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Votre épître est comme elle doit être, et la satire sur la dispute était comme elle devait être. L'une était à la *Boileau*, et l'autre à la *Chaulieu*.

Il me semble qu'il se forme enfin un siècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût subsistera en France. Je m'y intéresse comme si j'étais encore de ce monde. Je ressemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne savais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philosophe si plaisant. J'ai son grand et gros livre, et j'ai pris son parti hardiment contre madame la princesse *Sharkof* ou *Sarresok*, car je ne prononce pas les noms russes si bien que vous. Cette dame est pour le moins aussi plaisante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney est pénétré pour vous de l'estime la plus vraie. Mais puisque vous dites que vous êtes avec respect mon très-humble serviteur, pardieu, je suis le vôtre avec plus de respect encore.

LETTRE CLXXXI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 2 décembre, 1774.

VOUS me donnez, Madame, une rude commission. Tout le monde fait aisément des noëls malins, parce que tout le monde les aime ; mais on n'a jamais fait de noëls galans à la louange de personne, pas même à celle de la Sainte-Famille, dont tous les chrétiens sont convenus de se moquer à la fin de décembre. Cependant, pour satisfaire votre étrange empressement, j'ai invoqué l'om-

bre de l'abbé *Pellegrin*; tenez, voilà des couplets qu'elle vous envoie. Elle vous recommande de taire l'auteur, non pas, hélas! *par les yeux de votre tête*, mais par toute l'amitié, par le tendre attachement que le vieux *Pellegrin* a pour vous.

Noëls pour un ſouper.

JESU dans ſa cabane
Voyant venir Choiſeul,
Malgré le bœuf et l'âne,
Lui feſant grand accueil,
Dit: Je fais avec toi
Un pacte de famille;
Tu fais garder ta foi,
    Et moi
Je ne quitterai pas
    Tes pas,
Pour chercher une fille.

Quand madame ſa femme
Vint baiſer le bambin,
Marie au fond de l'ame
Eut un peu de chagrin;
Cette bonne lui dit:
J'ai quelque jalouſie.
Lorſque le Saint-Eſprit
    Me prit,
Vous n'étiez donc pas là,
    Là, là;
Il vous aurait choiſie.

L'enfant dans l'écurie,
D'un œil peu ſatisfait
Voyait Marthe et Marie,

Et

Et fainte Elifabeth,
Et fes parens fans nom,
Et Jofeph le beau-père ;
Mais en voyant Grammont,
    Poupon,
Tu criais : Celle-là,
    Papa,
Eft ma fœur ou ma mère.

Quand on aura chanté ces trois plats couplets, on pourra chanter en chœur celui-ci qui n'eft pas moins plat :

Laiffez paître vos bêtes,
Vous, Meffieurs, qui ne l'êtes pas ;
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.
Votre château
Eft grand et beau,
Mais à Paris
Toujours chéris,
Faut-il ailleurs
Gagner des cœurs ?
Laiffez paître vos bêtes,
Vous, Meffieurs, qui ne l'êtes pas, etc.

LETTRE CLXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 décembre 1774.

L'OMBRE de l'abbé *Pellegrin* m'eft encore apparue cette nuit, et m'a donné les deux couplets fuivans, fur l'air : *Or dités-nous, Marie.*



Trois rois dans la cuisine
Vinrent de l'orient ;
Une étoile divine
Marchait toujours devant.
Cette étoile nouvelle
Les fit très-mal loger ;
Joseph et sa pucelle
N'avaient rien à manger.
Hélas, mes pauvres sires,
Pourquoi voyagez-vous ?
Restez dans vos empires,
Ou soupez avec nous.
Si la cour vous ennuie,
Voyez-nous quelquefois ;
La bonne compagnie
Doit toujours plaire aux rois.

Mon cher abbé, lui ai-je dit, je reconnais bien, à votre style, l'auteur de ces fameux noëls :

Lisez la loi et les prophètes,
Profitez de ce qu'ils ont dit.
Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Mais après tout, vos couplets pour le souper de St Joseph peuvent passer, parce que la bonne compagnie dont vous me parlez, et que vous ne connaissez guère, est indulgente. S'il y a quelque allusion dans les couplets de vos noëls, cette allusion ne peut être qu'agréable pour les intéressés, et ne peut choquer personne, pas même la sainte Vierge et son mari, qui ne se sont jamais piqués d'avoir à Bethléem le cuisinier du président *Hénault*. Mais sur-tout ne montrez pas

vos noëls à l'ingénieux *Fréron*, qui a les petites entrées chez madame la marquise *du Deffant*, et qui ne manquerait pas de dire beaucoup de mal de son cuisinier et de son feseur de noëls, quoiqu'il ne se connaisse ni en bonne chère ni en bons vers.

LETTRE CLXXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 décembre 1774.

Noëls sur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

Il devait venir boire
Un jour à Saint-Joseph,
Mais au bord de la Loire,
Il prit sa route en bref :

Tous les cœurs le suivirent,
Car il les avait tous :
En soupirant ils dirent :
Nous partons avec vous.

On pleurait en silence,
Quand femme et sœur partit,
Plus de chant, plus de danse,
Et sur-tout plus d'esprit :

Les voilà qui reviennent,
Tout change en un moment.
Que tous nos maux obtiennent
Un pareil changement.

Air : *Joseph est bien marié.*

Rions tous en ce séjour,
On ne rit guère à la cour.

Goûtons le bon temps si rare
Que cette cour nous prépare.
On dit qu'il revient ce temps
Où tous les cœurs sont contens.

Aurore des jours heureux,
Répandez de nouveaux feux.
Le bonheur qui nous enchante
Se flétrit s'il ne s'augmente.
Il faut toujours ajouter
Aux biens qu'on a pu goûter.

On pourrait chanter ensuite :

Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas.
A nos petites fêtes,
Ne vos ennuyez pas.
Votre château, etc.

Quand on commande un pet-en-l'air à sa couturière, on lui dit bien intelligiblement comment on veut qu'il soit fait. Il fallait dire qu'on ne voulait dans des noëls ni crèche, ni *Jésus*, ni *Marie*, quoique tout cela soit essentiel. On doit savoir qu'en chansons, hors de l'Eglise point de salut. Personne ne pouvait deviner ce qu'on demandait. Les femmes sont despotiques, mais elles devraient au moins expliquer leurs volontés. Ces couplets-ci ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. Cela ressemble à une fête de Vaux, mais cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin. Au reste il ne faut pas s'imaginer que tous les sujets soient propres pour ces petits airs, ni qu'on puisse deviner à cent lieues l'a-

propos du moment, fur-tout quand on a fur les bras l'affaire la plus cruelle auprès de laquelle toutes les tracafferies de cour font des rofes.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

A Ferney, 27 mars 1775.

MONSIEUR,

Un vieillard de quatre-vingt-un ans, accablé de maladies cruelles, a fenti quelques adouciffemens à fes maux, en recevant la lettre charmante en profe et en vers, dont vous l'avez honoré, dans une langue qui n'eft point la vôtre, et dans laquelle vous écrivez mieux que tous les jeunes gens de notre cour. Je viendrais vous en remercier à Genève, fi mes fouffrances me le permettaient, et fi elles ne me privaient pas de toute fociété.

J'ai dit tout bas, en lifant vos vers :

Dans des climats glacés Ovide vit un jour
Une fille du tendre Orphée ;
D'un beau feu leur ame échauffée,
Fit des chanfons, des vers et fur-tout fit l'amour.
Les Dieux bénirent leur tendreffe,
Il en naquit un fils orné de leurs talens ;
Vous en êtes iffu ; connaiffez vos parens
Et tous vos titres de nobleffe.

Agréez, monfieur le Prince, le refpect du vieillard de Ferney.

LETTRE CLXXXV.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

8 décembre 1775.

Notre protectrice fait fans doute qu'il n'eft plus queftion de ce mémoire que l'abbé *Morellet* devait lui communiquer. L'affaire eft faite; l'édit eft entre les mains de nos chétifs états. Nous nous affemblons le 11 du mois pour accepter la bulle *Unigenitus* purement et fimplement, et même en remerciant.

Il eft vrai, Madame, que je demande une petite explication, et cette explication eft une aumône de cinq mille livres; fomme exceffivement petite, par laquelle je propofe aux foixante publicains, maîtres du royaume, de racheter leurs péchés. Je fais les derniers efforts auprès de M. *Turgot* pour obtenir de lui cette bonne œuvre. Mais foit qu'il fe rende, foit qu'il perfifte dans l'impénitence finale, je ferai le diable à quatre dans nos états, pour faire accepter fa pancarte, même par le clergé.

Je profite des bontés de M. le marquis de la *Tour-du-Pin*, que vous m'avez procurées. Je lui demande un ordre pour me chauffer, quoique les fermiers généraux nous réduifent à n'avoir pas de quoi acheter du bois.

Je me suis avisé de faire l'épitaphe de l'abbé de *Voisenon*.

Ici gît, ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme un cadet de la famille.

Il ne faut pas prendre cela tout-à-fait au pied de la lettre. Il est bien vrai que l'abbé de *Voisenon* frétille: mais je ne veux point l'aller voir sitôt. Je veux vivre encore pour vous dire combien je suis sensible à vos bontés, combien j'adore votre caractère, votre esprit lumineux et votre personne. Vous parlez d'affaire comme un vieux conseiller d'Etat; vous êtes active à rendre mille bons offices, comme si vous n'aviez rien à faire; vous jugez tous les ouvrages mieux que si vous étiez de l'académie. Je me flatte bien que monsieur votre frère et vous, vous gagnerez votre procès. La chicane qu'on vous fait me paraît absurde, et ce n'est pas-là le cas où les choses absurdes réussissent.

Adieu, Madame; je ne fors point du coin de mon feu, tandis que vous tuez des perdrix en plein air. Je ne sortirai que pour la bulle de M. *Turgot*, et je ne respirerai que pour vous être attaché avec le plus tendre respect.

LETTRE CLXXXVI.

A M. L'ABBÉ DE LA CHAU.

21 Mars 1776.

MONSIEUR,

APRES avoir lu votre Vénus, j'ai dit entre mes dents :

Intermissa, Venus, diù
Tandem bella moves ; incipe, dulcium
Mater grata cupidinum,
Circà centum biemes flectere mollibus,
Heu, durum imperiis !

Je vous rends mille actions de grâces, Monsieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre dissertation. Votre *accessit*, selon moi, signifie *accessit ad Deæ templum.*

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'est-à-dire, contre la décence établie chez une nation. Le *phallus* et le *kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je sais bien que par-tout, les fêtes, les processions nocturnes dégénérèrent en parties de plaisir. On voit dans *Plaute* un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration des mystères, à la fille de son ami, comme chez vous on fait l'amour à la messe et aux vêpres. Mais, dans l'origine, les fêtes n'étaient que sacrées : les prêtresses de *Bacchus* fesaient vœu de chasteté. Si

les

les jeunes filles dans Rome ſe montraient toutes nues devant la ſtatue de *Vénus*, dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leur corps aux maris qu'elles allaient prendre.

Il eſt ridicule que de prétendus ſavans aient regardé des b...... tolérés, comme des lois religieuſes, et qu'ils n'aient pas ſu diſtinguer les filles de l'opéra de Babylone, d'avec les femmes et les filles des ſatrapes.

Votre ouvrage, Monſieur, eſt utile et agréable. Je vous fais bon gré de l'avoir orné de monumens très-inſtructifs. Votre *Vénus* émergente eſt admirable; et pour votre *callipige* :

> En voyant cette belle eſtampe,
> Tout lecteur eſt bien convaincu,
> Lorſque Vénus montre ſon cu,
> Que ce n'eſt pas un cu de lampe.

Vos recherches à l'occaſion du temple d'*Ericine* ſont auſſi intéreſſantes que ſavantes. Enfin, je vous crois interprète de la déeſſe autant que de M. le duc d'*Orléans*.

Agréez, Monſieur, les ſincères remerçimens, la reſpectueuſe eſtime, et la reconnaiſſance d'un vieillard très-indigne de votre beau préſent, mais qui en ſent tout le prix.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

1776.

J'ETAIS dans un bien trifte état, Monfeigneur, lorfque j'ai reçu vos deux jeunes gentilshommes fuédois; mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous.

Ils difent que votre éminence,
Au pays des proceffions,
Fait à toutes les nations
Aimer et refpecter la France.
Ils difent que votre entretien,
Cher aux beaux efprits comme aux belles,
Enchante le norvégien
Et le voifin des Dardanelles,
Tout autant que l'italien:
Comme, en fa première harangue,
Le chef du collége chrétien
Plaifait à chacun dans fa langue.

Voilà comme vous étiez à Paris, et en Languedoc, et par-tout. Vous n'avez point changé au milieu de tous les changemens qui font arrivés en France. Je fuis extafié en mon particulier des bontés que vous confervez pour moi; elles me confolent et m'encouragent *per leftreme giornate di mia vita*, comme dit *Pétrarque*, l'un de vos prédéceffeurs en talens et en grâces. Hélas! vous êtes aujourd'hui le feul *Pétrarque* qui foit à Rome. Nous avons du moins des opéra-comiques, et

même encore de la gaieté ; mais on prétend qu'il n'y a plus, dans la patrie de *Cicéron* et d'*Horace*, que des cérémonies. Je me trouve, depuis plus de vingt ans, à moitié chemin de Rome et de Paris, ſans avoir ſuccombé à la tentation de voir l'une ou l'autre. Si, à mon âge, je pouvais avoir une paſſion, ce ſerait de pouvoir vous faire ma cour dans votre gloire ; mais

Vejanius armis
Herculis ad poſtem fixis latet abditus agro.

Il vient un temps où il ne faut plus ſe montrer. Il me reſte encore le goût et le ſentiment ; mais qu'eſt-ce que cela ? Et comment s'aller mêler dans un beau concert quand on ne peut plus chanter ſa partie ?

Les bontés que votre éminence me temoigne, font ma conſolation et mes regrets. Daignez conſerver ces bontés pour un cœur auſſi ſenſible que celui du vieux malade de Ferney, qui vous ſera attaché avec le reſpect le plus tendre juſqu'à ce qu'il ceſſe d'exiſter.

LETTRE CLXXXVIII.

A MADAME

LA PRINCESSE D'HENIN.

1776.

MADAME,

MADAME de *Saint-Julien* m'a fait l'honneur de me mander que ſi je diſputais *le Kain* à la



reine, je devais demander votre protection. J'ai couru ſur le champ au temple des Grâces, pour me jeter à vos pieds. Une de vos compagnes m'a dit:

> Imite-nous, tu feras bien.
> A cette reine ſi chérie
> Nous ne diſputons jamais rien,
> Et nous l'avons toujours ſervie.

Madame, me voilà juſtement comme les Grâces: je ne diſpute rien à ſa Majeſté: mais malheureuſement je ne puis rien faire dans mon métier qui ſoit digne de ſes regards ni des vôtres. Je vous prie ſeulement de pardonner à un vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui vous importune pour vous dire que s'il avait la force de venir crier, vive la reine, de vous faire ſa cour, de vous voir, et de vous entendre avant de mourir, il mourrait heureux.

Je ſuis en attendant, avec un profond reſpect, Madame, votre, etc.

LETTRE CLXXXIX.

A M. AUDIBERT, *à Marſeille.*

Mars 1777.

Envoyer de beaux vers, et de l'argent comptant,
Ce n'eſt pas au Parnaſſe une choſe ordinaire.
Vous penſez bien ſolidement,
Et vous poſſédez l'art de plaire.
C'eſt l'*utile dulci* que dans Rome autrefois
Enſeignait le galant Horace,

Et dont vous donnez, avec grâce,
Des leçons chez les Marseillois.

Je vous remercie tendrement, mon cher confrère: j'aurais bien voulu passer mon hiver entre vous et M. *Guys*.

J'ai abusé plus d'une fois de vos bontés, Monsieur; je les implore aujourd'hui en faveur de ma nièce, qui est toujours, ou qui se croit toujours, malade de la poitrine. Elle s'imagine que des branches de palmier d'Afrique, chargées de quelques dattes nouvelles, pourraient lui faire du bien. Je ne crois pas qu'un fruit d'Afrique rende la santé en Suisse; mais je vous demande cette grâce pour ma pauvre nièce qui pense que Maroc lui fera plus de bien que la nouvelle ville de Versoy.

On vous aura sans doute mandé, Monsieur, que cette ville de Versoy, si long-temps abandonnée, se construit à la fin. Ferney lui a donné tant d'émulation qu'elle s'élève à nos dépens, et même un peu, dit-on, à ceux de Berne, qui commence à en être effarouchée. On bâtit les portes de la ville avec les pierres qui étaient déjà taillées pour achever le port.

Eruit, ædificat, mutat, quadrata rotundis,
Insanire putes.

LETTRE CXC.

A M. LE MARQUIS DE CUBIERES,

Ecuyer du roi etc., en réponse à une lettre en vers.

A Ferney, le 5 octobre 1777.

Un beau siècle commence, et vous me l'annoncez.
Un jeune Titus le fait naître,
Et c'est vous qui l'embellissez :
L'écuyer est digne du maître.
Pégase ayant su qu'aujourd'hui
Vous commandez dans l'écurie,
Vient s'offrir à vous, et vous prie
De vous servir souvent de lui ;
Il aime votre grâce et votre humeur légère ;
Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas ;
Sous vous il vole, il sait nous plaire,
Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monsieur, que vous avez ressaisi votre droit d'aînesse, et que vous faites d'aussi jolis vers que monsieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous remercier à mon âge qu'en mauvaise prose rimée, et c'est à moi qu'il faudra dire : *Solve senescentem*, etc.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXCI et dernière.

A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,

Qui avait envoyé à l'auteur des couplets de la mesure des suivans.

A Paris, le 16 mai 1778.

L'ATTAIGNANT chanta les belles ;
Il trouva peu de cruelles,
Car il sut plaire comme elles :
Aujourd'hui plus généreux,
Il fait des chansons nouvelles
Pour un vieillard malheureux.

Je supporte avec constance
Ma longue et triste souffrance,
Sans l'erreur de l'espérance :
Mais vos vers m'ont consolé ;
C'est la seule jouissance
De mon esprit accablé.

Je ne peux aller plus loin, Monsieur : M. *Tronchin*, témoin du triste état où je suis, trouverait trop étrange que je répondisse en mauvais vers à vos charmans couplets. L'esprit d'ailleurs se ressent trop des tourmens du corps, mais le cœur du vieux *Voltaire* est plein de vos bontés.

Fin des Lettres en vers et en prose.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

F.

G

H



P

R

S

LETTRE CXC.

A M. LE MARQUIS DE CUBIERES,

Ecuyer du roi etc., en réponse à une lettre en vers.

A Ferney, le 5 octobre 1777.

Un beau siècle commence, et vous me l'annoncez.
Un jeune Titus le fait naître,
Et c'est vous qui l'embellissez :
L'écuyer est digne du maître.
Pégase ayant su qu'aujourd'hui
Vous commandez dans l'écurie,
Vient s'offrir à vous, et vous prie
De vous servir souvent de lui ;
Il aime votre grâce et votre humeur légère ;
Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas ;
Sous vous il vole, il fait nous plaire,
Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monsieur, que vous avez ressaisi votre droit d'aînesse, et que vous faites d'aussi jolis vers que monsieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous remercier à mon âge qu'en mauvaise prose rimée, et c'est à moi qu'il faudra dire : *Solve senescentem*, etc.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Le vieux malade de Ferney.

